



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Services des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

CANADIAN THESES

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

THÈSES CANADIENNES

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

ANALYSE DE LA PENSÉE POLITIQUE
DE WILHELM REICH
À LA LUMIÈRE DU RAPPORT PERMANENCE/ MOUVEMENT.

par Jean Guay

Thèse présentée à l'École des Études
supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la maîtrise
en Science Politique

juin 1983



Jean Guay, OTTAWA, Canada, 1983.

Jé tiens tout particulièrément à re-
mercier André Vachet, mon directeur de
thèse, pour ses conseils et son soutien
qui m'ont permis de réaliser l'exposé
suivant.

Y

à Carole, à celle que j'aime.

LE PLAN DE L'EXPOSÉ.

L'introduction.

Le premier chapitre: la problématique et Reich vis-à-vis celle-ci.

1. La problématique.
 - 1.1 le premier niveau.
 - 1.2 le deuxième niveau.
2. Reich par rapport à la problématique.

LA PREMIÈRE PARTIE: LA DOUBLE DÉFINITION DE L'HOMME.

Le deuxième chapitre: la première nature de l'homme.

1. La nature humaine est douée d'une énergie vitale.
2. L'énergie fondamentale se cristallise dans l'activité sexuelle.
3. La plasticité de l'énergie et de sa satisfaction.
4. Les dimensions théoriques de cette première définition de l'homme.

Le troisième chapitre: la deuxième nature de l'homme.

1. Le caractère nécessaire de la société.
2. L'harmonie entre les besoins vitaux et la société.
3. La disharmonie entre les besoins et la société.
 - 3.1 la séparation énergétique.
 - 3.2 la formation de la cuirasse caractérielle.
 - 3.3 les lieux de formation de la cuirasse.
 - 3.4 les agents de formation de la cuirasse.
 - 3.5 les temps de formation de la cuirasse.
4. Les dimensions théoriques.
 - 4.1 la topique: Ça, Moi et Surmoi.
 - 4.2 l'analyse sociale.
 - 4.3 la dimension sujet/objet.
 - 4.4 la relation de Reich avec Rousseau et Fourier.

LA DEUXIÈME PARTIE: L'EXPLICATION DE LA PERMANENCE.

Le quatrième chapitre: les explications théoriques de la permanence.

1. Le premier schéma: les éléments de base.
2. Le second schéma d'où résulte l'explication théorique de la permanence.
3. La conception de l'Etat.
 - 3.1 la notion d'autorité
 - 3.2 les différents niveaux de l'existence de l'Etat
 - 3.3 le comportement politique.
4. Les dimensions théoriques.
 - 4.1 le rétablissement d'un fonctionnalisme de base
 - 4.2 l'utilisation de plusieurs niveaux d'analyse
 - 4.3 la place de l'explication de la permanence dans le cheminement de Reich.

Le cinquième chapitre: trois études de cas illustrant la théorie de la permanence.

1. Première étude de cas: le fascisme allemand.
2. Deuxième étude de cas: l'Union soviétique.
3. Troisième étude de cas: la situation des femmes.

LA TROISIÈME PARTIE: L'EXPLICATION DU MOUVEMENT.

Le sixième chapitre: les explications du mouvement et leurs difficultés.

1. Les difficultés présentes dans la logique du mouvement initial.
2. Les difficultés présentes dans la logique du mouvement libérateur.
3. L'élargissement du problème.

Le septième chapitre: les fondements de la difficulté de rendre compte du mouvement

1. Les différentes lectures de l'oeuvre de Reich
 - 1.1 la lecture de Sinelnikoff
 - 1.2 la lecture de Palmier
 - 1.3 la lecture de De Marchi
 - 1.4 la lecture de Marcuse.

2. L'analyse des trois éliminations qui bloquent l'explication de la permanence.

2.1 le lieu dans lequel l'homme existe.

2.2 le rapport homme/histoire

2.3 l'homme comme sujet

3. Les fondements de l'objectivation et de la triple élimination.

4. Retour sur le cheminement de Reich à la lumière de notre position.

Le dernier chapitre: le "freudo-marxisme" et l'utilité de l'oeuvre pour les sciences sociales:

1. Première possibilité: le "freudo-marxisme" est responsable.
2. Deuxième possibilité: le "freudo-marxisme" n'est pas responsable.
3. Le "freudisme" de Reich.
4. Le "marxisme" de Reich.
5. Retour sur le "freudo-marxisme" d'une manière générale.

La conclusion.

INTRODUCTION

La présente thèse a pour objet global la pensée du freudo-marxiste Wilhelm Reich. Dans les pages qui suivent, cette pensée ne sera pas simplement décrite ou exposée. Au contraire, elle sera travaillée à partir de questions déterminées relatives à sa capacité de rendre compte de la permanence et du mouvement, bref du "temps historique". A la limite, ce texte doit être considéré comme une "discussion" visant les fondements de la construction reichienne.

Dans cette introduction, notre intention n'est pas de commencer l'exposé au sens strict. Il convient d'abord de présenter l'homme et surtout de définir notre manière spécifique de saisir son oeuvre. En fait, trois questions doivent être posées et résolues au départ:

-Qui est Wilhelm Reich?

-Quel est le but de notre démarche?

-Et finalement, comment comptons-nous l'atteindre?

Il a été dit de Reich qu'il est "... the most controversial scientist of our time..." (1) Compte tenu de cela, il importe donc de procéder méthodiquement à l'analyse de l'homme et de l'oeuvre.

Qui est Wilhelm Reich? Quelle a été son existence? Au départ, Reich est un homme de la première moitié du vingtième siècle. Né en 1897, et mort soixante ans plus tard en 1957, son enfance, ses premiers écrits et les différentes périodes de son oeuvre, coïncident presque parfaitement avec la première moitié du siècle. Il est donc facile de le repérer dans le temps.

1. toutes les coordonnées des notes se retrouvent à la fin du texte.

Sa vie commence dans le village de Dobrcynica, en Galicie, dans une région située "aux confins orientaux de l'Empire austro-hongrois".

(2) La famille des Reich vivait dans un environnement slave; le père était juif, et la mère allemande. Economiquement, la famille a d'abord profité des revenus abondants de la bourgeoisie rurale, puis elle connut la misère.

La jeunesse de Wilhelm Reich fut marquée par un événement rapporté dans la biographie d'Ilse Ollendorf. (3) Avant d'entrer au Lycée, le jeune Wilhelm et son frère cadet étaient éduqués par des précepteurs. D'après le récit, l'un de ceux-ci devint l'amant de sa mère, et le jeune Wilhelm, alors âgé de quatorze ans, raconta la chose à son père. La conséquence de son acte fut importante: en premier lieu, sa mère se suicida, et peu de temps après, le père contracta volontairement une pneumonie. D'après Ilse Ollendorf, ce "fut l'événement qui eut dans sa vie l'influence la plus déterminante." (4)

Cette situation familiale, et la mobilisation de la première Guerre mondiale, obligèrent Reich à amorcer un tournant dans son existence. Après avoir participé aux hostilités, il entra en 1918, à l'âge de vingt-et-un ans, à la Faculté de médecine de l'Université de Vienne. En 1920 il se joignit à la Société psychanalytique de Vienne et fut initié par Paul Federn. Coïncidence ou plus que cela, Federn s'intéressait alors au "vécu corporel" et à la "répartition de l'énergie libidinale", champs d'analyse que Reich privilégia par la suite. (5)

En 1922, Reich reçoit son diplôme de médecine, ouvre un cabinet de psychanalyse, et devient l'assistant de Freud à la Polyclinique psychanalytique de Vienne. C'est à ce moment qu'il publie ses premiers écrits. Les années 1922-1927 sont habituellement considérées comme la première période de son œuvre. A ce moment, Reich se situe dans le cadre général du freudisme, bien qu'il n'en utilise pas tous les aspects. En fait, il se limite alors à définir l'homme, sans l'insérer dans une pratique sociale.

En 1927, suite à un double massacre d'ouvriers dans la ville de Schattendorf, Reich modifie son orientation; il adhère au Parti communiste autrichien, et se distancie de l'orthodoxie freudienne. Il reproche à celle-ci de mettre de côté les conditions économiques d'existence et de travailler, en définitive, pour une minorité. Cette seconde période qui s'ouvre en 1927, et qui s'achèvera en 1936 est, sans conteste, la plus fructueuse. C'est à ce moment qu'il tente d'associer Marx et Freud, et d'expliquer les phénomènes politiques réactionnaires. Ses ouvrages les plus connus, tels La psychologie de masse du fascisme et La révolution sexuelle, datent de cette période. Installé en 1930 à Berlin, et intégré au puissant Parti communiste allemand, Reich fonde une organisation qui s'occupe de problèmes sexuels, appelée le SEXPOL. Bientôt, cette organisation prend une place significative dans l'arène politique. Elle regroupe rapidement quelques soixante mille membres et gagne même une influence hors frontières. Parallèlement, Reich se rend en Union Soviétique, et s'intéresse à un ensemble de questions ethnologiques.

Très tôt, dans la mesure où il tente d'associer Marx et Freud, et d'insérer sa définition de l'homme dans une pratique sociale, il apparaît comme un contestataire aux yeux des deux camps: les communistes lui reprochent son freudisme; et les psychanalystes l'accusent de "politiser" l'œuvre de Freud. En 1933, avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler, les communistes l'expulsent ainsi de leurs rangs, et quelques mois plus tard, les freudiens réagissent de la même manière.

De 1933 à 1936, malgré sa double exclusion, Reich continue d'adopter le modèle "freudo-marxiste" dont il avait construit les différentes articulations au cours des années précédentes. Toutefois, en 1936, il change à nouveau de cap, et s'engage dans une autre voie: Emigré aux Etats-Unis, il abandonne ainsi le marxisme et le freudisme - tels qu'il les avait utilisés jusque là - pour reconstituer une "weltanschauung" qui lui soit propre. Il se consacre alors à la découverte des éléments physiques qui déterminent l'homme générique. Ses études l'orientent vers ce qu'il appellera la "végétothérapie" et l'"orgonothérapie". Toutes les perspectives politiques se dissolvent progressivement au profit de la physique, de la biologie et de l'astronomie. De 1936 à sa mort dans un pénitencier américain en 1957, il convient donc de cerner une troisième et dernière période, appelée la "période américaine".

Schématiquement, les différentes périodes de son œuvre peuvent être ainsi représentées:

-De 1922 à 1927, première période dite "psychanalytique".

Reich adopte le freudisme pour seul cadre d'analyse, et ses travaux se limitent à définir l'homme.

-De 1927 à 1936, deuxième période dite "freudo-marxiste".
A ce moment, il tente d'expliquer les phénomènes politiques réactionnaires.

-De 1936 à 1957, troisième période dite "américaine". Au cours de celle-ci, Reich s'intéresse à la physique. L'analyse politique prend de moins en moins d'importance. Le marxisme et le freudisme, tels qu'utilisés jusque-là sont progressivement abandonnés.

Au bout du compte, la vie de Reich, de sa première enfance, jusqu'à sa mort ne peut donc être considérée comme "rangée"; les retournements sont très nombreux et l'œuvre plutôt que d'apparaître comme une ligne droite prend, au contraire, l'allure d'une ligne remplie de noeuds et de glissements. Ce profil de l'œuvre, ainsi que les éléments qui composent celle-ci, s'explique dans une large mesure par le contexte social et intellectuel.

Socialement, la première moitié du vingtième siècle est remplie d'événements d'importance. La première Guerre mondiale, la révolution russe, la crise de 1929, la montée des mouvements fascistes, le piétinement du mouvement ouvrier, le stalinisme et finalement la deuxième Guerre, sont autant d'événements qui marquèrent indéniablement Reich. Derrière presque tous, il existe un dénominateur commun: l'échec de la logique révolutionnaire, ou la rupture entre la théorie et la pratique. La théorie prévoyait une montée progressive des forces ouvrières, et plus encore dans une situation de crise économique; le fascisme concrétisait l'exact opposé. La théorie postulait une disparition progressive de l'Etat en Union Soviétique; le stalinisme incarnait le contraire. Finalement, la théorie affirmait que le capitalisme était parvenu à son "stade suprême" selon l'expression de Lénine (6); la reprise d'après-guer-

re montrait une fois de plus les limites d'une telle conception. En fait, le penseur qu'était Reich ne pouvait pas ne pas être profondément marqué par cette situation historique, elle-même remplie de troubles et de retournements. Les "noeuds" et les "glissements" de la pensée reichienne peuvent donc trouver leurs causes dans ce premier contexte.

Mais il y a plus.

La pensée de Wilhelm Reich s'éclaire également par le contexte intellectuel où elle s'est développée. Selon l'expression de Goethe(7), les "maîtres de l'époque" ont également leur poids. En fait, lorsque sa pensée se constitue, Reich évolue à Vienne. La capitale autrichienne est alors le cadre de trois écoles de pensée dont deux y ont leur centre.

-Premièrement, Vienne est le coeur de la psychanalyse. En 1920, lorsque Reich développe sa conception de l'homme, Freud a déjà acquis une renommée internationale. Presque tous les psychanalystes de la première génération fréquentent alors la ville pour y rencontrer Freud. Les travaux de la jeune discipline y sont d'abord publiés, et les cercles intellectuels ne manquent pas de discuter des développements de la psychanalyse. Le freudisme de Reich, et son amitié pour Freud, s'inscrivent donc dans ce contexte.

-Le deuxième courant de pensée à avoir son centre à Vienne est le Cercle néo-positiviste dirigé par Schlick et Carnap. L'ambition de cette école est de construire un langage scientifique universel sur lequel la "recherche moderne" pourra s'établir. Au départ, le monde

est analysé comme un ensemble de faits objectifs. Immédiatement, il peut être difficile de saisir la relation existante entre ce courant et l'œuvre de Reich; quoi qu'il en soit, très tôt, le caractère positiviste de ses théories se manifestera.

-Finalement, Vienne était célèbre pour la force et la violence des débats politiques qui y prenaient place. (8) Le Parti communiste et le Parti socialiste en représentaient les deux pôles: le marxisme était donc aussi très présent. Il n'est pas étonnant que ce troisième courant intellectuel ait retenu l'attention de Reich et l'ait marqué, tout comme les deux autres courants actifs à Vienne.

En reculant de quelques pas, et en saisissant la vie de Reich d'une manière globale, celle-ci apparaît donc comme insérée dans un contexte multiple, où les éléments s'enchevêtrent sans s'ordonner. A la limite, l'œuvre, avec ses intuitions, ses essais et ses confusions prend donc un sens.

Dans l'entre-deux-guerres, Reich n'a pas été le seul intellectuel à emprunter de nouvelles voies et à bifurquer. Perry Anderson, dans son ouvrage Sur le marxisme occidental (9), soutient ainsi que toute la génération de cette époque a suivi des chemins aussi tortueux. Lukacs, Marcuse, Della Volpe, Adorno et Benjamin, rappelle-t-il, n'ont-ils pas contesté le marxisme dominant, et modifié plus d'une fois leur propre discours?

Cette position de contestation et d'isolement -commune à plusieurs- Reich s'y identifiait lui-même; il en était conscient. Dans son ouvrage La fonction de l'orgasme, il associe ainsi sa personne à celle du héros moyenâgeux Peer Gynt d'Isben, qui défia le bien et le mal. Ainsi écrit-il:

"Peer Gynt semblait devoir me révéler un grand secret ... C'est l'histoire d'un individu insuffisamment armé qui sort du troupeau humain et dont le pas n'est pas accordé à celui de la colonne en marche. Il est incompris. Les autres se rient de lui quand il est faible. Ils tentent de le détruire quand il est fort. S'il ne saisit pas l'infini dont ses pensées et ses actes font partie, il est perdu." (10)

Et plus loin, il continue en écrivant:

"Le monde était dans un état de transition et d'incertitude quand je lus Peer Gynt... Je me sentis un étranger comme Peer Gynt. Son destin me parut le résultat le plus probable de toute tentative de quitter la ligne de la science officielle et de la réflexion traditionnelle." (11)

Au bout de cette esquisse de la vie de Reich, l'homme dont nous discuterons prend donc une profondeur. Il cesse d'être un mot, ou un simple nom. L'oeuvre que nous étudierons apparaît donc comme le fruit d'un vécu tourmenté qui s'inscrit lui-même dans un contexte tourmenté.

* * *

De quelle manière analyserons-nous cette oeuvre? Plusieurs options sont possibles. Reich peut être ainsi étudié par rapport à sa vie dans la mesure où elle se situe au centre d'une époque. Son oeuvre

peut également être analysée en regard de la validité de ses théories physiques et biologiques. Enfin, Reich peut être traité du point de vue éthique. L'option que nous avons choisie ne se situe pas à ces niveaux. Nous ne travaillerons donc point sur les applications concrètes de ses théories, ni sur sa vie comme telle, ni les aspects moraux de sa pensée. Positivement, notre étude est théorique. Elle vise à relever l'utilité pour l'analyse sociale des travaux de Reich; en fait, nous visons à identifier les éléments de sa structure conceptuelle ou la cohérence de son œuvre. Cette analyse se réalisera à travers une problématique qui est au centre de la pensée reichienne mais qui se retrouve également dans l'ensemble de l'analyse politique. Les deux pôles de cette problématique -que nous construirons par la suite- renvoient à l'explication de la permanence et du mouvement. Pourquoi des systèmes sociaux se maintiennent-ils? Comment expliquer que des régimes autoritaires soient "acceptés" et "supportés" par le peuple? D'où viennent la fausse conscience et le consensus? Et, à l'inverse, comment s'expliquent les transformations et les ruptures? Telles sont les questions cadres qui cernent la problématique. A la limite, cet exposé constitue une discussion critique des fondements de la pensée reichienne.

Ce but qui oriente notre démarche s'inscrit lui-même dans un contexte qui doit être précisé. Immédiatement après la mort de Reich, la majorité de ses travaux furent oubliés. Sa pensée passa dans l'ombre et y resta pendant plus d'une décennie. Fromm, Horney et Sullivan, prirent le devant de la scène. Depuis le milieu des années soixante-dix, la situation a changé. Les ouvrages de Reich furent réédités, et

quelques travaux qui n'avaient jamais sorti des tiroirs furent pour la première fois publiés. Dans la foulée d'une redécouverte de Marcuse et de la socio-psychologie, Reich redevint une référence. Notre premier contact avec le "freudo-marxisme" découle du reste de ce renouveau. Celui-ci s'explique-t-il parce que notre époque de crise sociale et culturelle est semblable à celle de Reich? Cette "redécouverte" trouve-t-elle sa cause dans un nouvel essoufflement théorique? Il est difficile de répondre à ces questions d'une manière précise. Quoi qu'il en soit, c'est dans la reprise de la pensée reichienne que s'inscrit cette recherche.

* * *

Pour réaliser cette discussion théorique qui s'inscrit elle-même dans un contexte, comment procéderons-nous? Très concrètement, notre cheminement est celui-ci: l'exposé sur Reich lui-même contient trois parties de deux chapitres chacune. L'ensemble que forment ces trois parties est encadré de deux chapitres. Dans le premier chapitre qui suit immédiatement cette introduction, nous exposerons la problématique, l'hypothèse centrale et les thèmes abordés dont chacun donnera lieu à une partie de l'exposé. Dans le dernier chapitre, nous reviendrons sur la démonstration opérée, et nous examinerons comment la problématique se retrouve posée et quel sens prend l'œuvre du premier "freudo-marxiste".

Avant d'aborder comme telle la problématique qui initie notre étude, quelques mots doivent être ajoutés. Premièrement, l'exposé qui suit n'est pas achevé et pour cause. La pensée de Reich a été produite sur une période de trente-cinq ans. Plus de quatorze ouvrages ont été publiés. Les revirements et les auto-critiques sont particulièrement nombreux. A la limite, il serait possible d'ajouter que chaque ouvrage, et même chaque section contient un déplacement et un retour. Face à cette multitude, il va donc sans dire que nous avons mis de côté des éléments et que nous avons regroupé des idées éparpillées. Il importe aussi de rappeler que l'oeuvre de Reich n'est pas encore complètement disponible dans sa totalité. Des clauses testamentaires de celui-ci bloquent ainsi la publication d'une partie importante de sa correspondance, de ses notes personnelles et même la réimpression de certains ouvrages tels qu'ils étaient originairement - avant qu'ils ne soient modifiés par Reich lui-même.

Deuxièmement, à cette limite, s'ajoutent celles de l'auteur des présentes lignes et des dimensions possibles d'une thèse de maîtrise.

A l'intérieur d'un écrit semblable bien des rapports théoriques sont mis de côté et des champs entiers d'investigation sont à peine abordés.

Troisièmement et finalement, dans la mesure où d'après nos conclusions les faiblesses et les blocages de la structure conceptuelle reichienne l'emportent sur les apports, notre exposé doit avant tout être considéré comme une critique. Celle-ci n'entend toutefois pas

s'inscrire dans la lignée des critiques habituelles de cette oeuvre, marquées pour la plupart d'un moralisme heurté. D'un autre côté, les éléments critiques ne se présentent pas immédiatement, ils sont le fruit d'un cheminement. Pendant longtemps nous nous trouvons donc à suivre Reich, à discuter avec son oeuvre pour s'en distancier progressivement. Par voie de conséquence, la présente thèse ne se situe pas dans la dialectique apologie-condamnation; elle est plutôt une discussion avec l'une des oeuvres les plus controversées de notre temps.

PREMIER CHAPITRE:

LA PROBLÉMATIQUE
ET REICH PAR RAPPORT À CELLE-CI

Dans ce premier chapitre nous établirons la problématique et nous situerons l'œuvre de Reich par rapport à celle-ci. Cette problématique existe d'abord à l'extérieur de l'œuvre; elle constitue dans ce sens, un champ non-exclusif mais général de la réflexion sociale. En traitant de ces deux éléments nous nous trouvons à creuser les fondations de notre questionnement théorique.

1. LA PROBLÉMATIQUE.

Aristote dans sa Physique affirmait : "Il est clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement." (12) En posant cette idée il ne faisait que relever l'ambivalence de l'histoire, qui s'accélère parfois et qui s'éternise à d'autres moments. Fernand Braudel, dans son ouvrage Ecrits sur l'histoire souligne la même ambivalence lorsqu'il traite des "courtes et longues durées" (13) A la limite, l'objet des sciences sociales, -l'histoire-, apparaît ainsi comme une alternance entre la production d'un ordre et la reproduction de cet ordre, entre un mouvement qui crée un rapport social, à partir de conditions déterminées, et une permanence de ce rapport à travers le temps.

Dans l'analyse sociale, l'ambivalence de la permanence et du mouvement a inégalement préoccupé les penseurs. Au milieu du XVII^e siècle, Etienne de La Boétie, dans son opuscule intitulé Discours sur la servitude volontaire, tente d'expliquer pourquoi les peuples acceptent un

ordre autoritaire, le reproduisent indéfiniment et par là le rendent permanent.

"Pour le moment, dit-il, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se fait que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelque fois tout d'un tyran, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'en autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire." (14)

L'ouvrage de La Boétie est à la fois un manifeste pour la liberté et une analyse. Selon lui, la nature est si frêle que l'habitude peut engendrer des comportements "déraisonnables". L'habitude et l'éducation seraient ainsi les causes de la permanence:

"Les semences de bien que la nature met en nous, dit-il, sont si frêles et si minces qu'elles ne peuvent résister au moindre choc des passions ni à l'influence d'une éducation qui les contrarie... Car si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu; tandis que l'habitude nous façonne toujours à sa manière en dépit de nos penchants naturels." (15)

Deux siècles plus tard, Jean-Jacques Rousseau, dans son Contrat social posait le même problème mais à l'envers, c'est-à-dire du point de vue du mouvement initial:

"L'homme est né libre et partout il est dans les fers... Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore..." (16)

En rappelant ces deux auteurs notre but n'est pas de les traiter pour eux-mêmes; la problématique que nous construisons n'y est pas suffisamment présente. En fait, celle-ci vise les questions suivantes: Pourquoi le mouvement? Pourquoi la permanence? Comment s'expliquent l'un et l'autre?

Si ces questions résonnent d'abord dans les ouvrages des libéraux, -parce qu'ils n'attribuent plus la responsabilité de ce qui existe socialement à Dieu mais aux hommes, elles deviennent davantage pertinentes dans le cadre du marxisme.

A la limite, dans la théorie marxiste, le problème est d'une certaine manière décuplé. En analysant les structures sociales comme étant en mouvement, et en prédisant la fin du capitalisme, les théoriciens marxistes sont confrontés au problème de la permanence de l'ordre établi. Pourquoi le comportement des ouvriers ne correspond-t-il pas à leur être objectif? Pourquoi la réalité objective diverge-t-elle de la structure économique et du mouvement escompté? D'où vient l'autonomie du politique qui en découle? En fait le tout peut être synthétisé dans la question suivante: comment le consensus social tient-il alors que la réalité objective devrait être détruite? Ou encore: d'où vient la fausse conscience qui assure la permanence d'un ordre social au-delà de son temps de survie défini théoriquement?

Pour développer cette problématique deux niveaux doivent être abordés: un premier dans lequel nous montrerons que le problème de la permanence existe dans l'œuvre de Marx, -et ce quelle que soit la lecture- et un second niveau à l'intérieur duquel nous analyserons les fondements de cette difficulté. C'est à ce moment que nous traiterons de la définition de l'homme ou plutôt, de l'absence d'une telle définition.

1.1 Le premier niveau de la problématique.

Il existe plusieurs lectures de Marx; l'oeuvre de celui-ci ne constitue pas un tout homogène. Toutefois quelle que soit la lecture privilégiée, la permanence reste fondamentalement inexpliquée.

Nous avons délimité trois lectures typiques pour montrer l'existence du problème: celle des "économistes", celle de Lénine et Gramsci, et finalement, celle de Lukacs. Exposons d'abord chaque lecture pour ensuite montrer les difficultés spécifiques.

a) la première lecture. La première lecture renvoie aussi bien aux théoriciens de la Deuxième Internationale (17), qu'à différents courants du monde communiste (18). Régis Debray, dans un ouvrage récent intitulé La genèse du politique, le scribe, la reprend et la formule de manière très explicite. Selon ses propres termes, la conscience et la praxis constituent chez Marx des éléments passifs qui réagissent automatiquement aux lois de l'histoire. Il ne peut donc exister de contradiction entre l'être et la conscience, entre l'objectivité et la subjectivité, entre l'immédiat et le médiateur, puisque seul le premier terme de ces couples a une existence et un mouvement réel, et que le second n'est qu'une réflexion du premier. Ainsi dit-il:

"Ce que Marx englobe sous la catégorie de "pratique" est la réflexivité en acte du processus historique. C'est pour-quoi, on se meut chez Marx en et par principe dans l'élément politique de l'immédiateté." (19)

La conclusion qu'il donne au but de l'oeuvre de Marx est donc très simple:

"Le bon philosophe peut travailler et dormir tranquille; il n'a pas besoin de faire sa publicité; l'esprit absolu est son publiciste..." (20)

Selon cette lecture, Marx ne cherche donc pas à expliquer la permanence d'un ordre économique dépassé. D'après Debray, la conscience ne pouvant avoir de mouvements distincts - n'étant qu'un simple reflet passif - il ne peut donc exister d'écart entre ce qui est objectivement et ce qui devrait être subjectivement, ni de contradiction entre la praxis et la théorie; la permanence telle que posée n'a donc pas d'existence. C'est en somme l'essentiel de la première lecture. Il est donc évident qu'elle pose explicitement le problème de la permanence.

b) la deuxième lecture. La deuxième lecture possède des similitudes avec la première. L'être est toujours posé comme premier; toutefois la notion de praxis n'est plus totalement associée à un reflet des lois de l'histoire. La "réflexion" est médiatisée dans un double sens: premièrement parce que la réaction des pratiques n'est pas immédiate, dans le temps; et deuxièmement, parce que l'idéologie et les appareils qui la diffusent sont présentés comme des média. En fait si l'histoire ne rencontre pas immédiatement la conscience ou sa destinée, si les ouvriers ne sont pas immédiatement révolutionnaires, la cause se retrouve dans l'idéologie dominante. La permanence a donc une place alors qu'elle n'en avait point dans le cadre de la première lecture.

Cette seconde lecture est présentée dans plusieurs textes: l'extrait

suivant de L'idéologie allemande, est manifeste de cette conception:

"La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante..." (21)

Cette lecture -où l'idéologie crée le consensus et permet d'expliquer la permanence d'un ordre social, est également présente dans La préface à la critique de l'économie politique, écrite par Marx en 1857.

"Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants... Lorsqu'on considère de tels bouleversements il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel... des conditions de productions économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques, ou philosophiques, bref les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout." (22)

Par rapport à la première lecture, il peut donc exister ici un décalage entre l'être et sa conscience, entre la théorie et la pratique; l'idéologie en fournit l'explication: c'est à elle que revient le pouvoir aliénant.

Cette lecture est la plus courante pour expliquer la permanence -ou le temps qui s'insère entre la crise objective et la crise subjective.

Très tôt, elle constituera le fondement de l'actualisation politique de la pensée de Marx. Ainsi chez Lénine, Gramsci et Trotsky, le but de

la pratique politique sera de construire -en face des appareils idéologiques de la bourgeoisie- d'autres appareils ou média, c'est-à-dire le parti d'où agiront les intellectuels organiques de la classe ouvrière. En fait selon cette deuxième lecture, l'avenir du mouvement libérateur dépendra de l'action du parti, et de la "justesse de la ligne politique". Les communistes sont donc considérés comme les "porteurs" de l'idéologie de la classe ouvrière -puisque celle-ci est aliénée médiatement par l'idéologie bourgeoise.

Si cette lecture est présente dans le Que faire? de Lénine, elle s'impose également dans les travaux de Gramsci dans la mesure où selon sa logique, l'ordre social est d'abord et avant tout protégé par ce qu'il appelle la "société civile". La permanence dépend alors d'un consensus idéologique qui fortifie la "société politique". Dans son ouvrage sur le philosophe Croce, il affirme ainsi:

"La prétention ... de présenter et d'exposer toute fluctuation de la politique et de l'idéologie comme une expression immédiate de la structure, doit être combattue théoriquement comme un infantilisme primitif..." (23)

Cette deuxième lecture explique donc la permanence comme une résultante de l'action de l'idéologie.

c) la troisième lecture. Lukacs dans son ouvrage Histoire et conscience de classe, fournit une troisième lecture possible pour rendre compte de la permanence. Selon sa lecture de Marx, l'aliénation idéologique trouve ses fondements dans le travail, dans la réalité objective. Le

Procès de travail dit-il en somme, fragmente le travail, brise sa totalité et le sépare de l'universel. La réification du travail devient ainsi la base de la "fausse conscience". Celle-ci n'est donc plus seulement le fruit des appareils idéologiques mais surtout un produit de la vie concrète. La libération par conséquent, exige un dépassement, l'exercice d'une volonté libre, qui reprendra l'universel détruit par le travail. L'extrait suivant d'Histoire et conscience de classe est manifeste de cette articulation:

"Ce bouleversement idéologique est certes né de la crise économique et de la possibilité objective qu'elle donne de prendre le pouvoir mais son déroulement ne constitue nullement un parallèle automatique et obéissant à des lois, à la crise objective elle-même; sa solution ne peut être que l'acte libre du prolétariat lui-même." (24)

D'après son analyse il s'agit donc de reconstituer le prolétariat comme sujet/objet de l'histoire et de mettre fin à l'objectivation du travailleur qui explique la permanence d'un ordre social "déjà mort". Cette libération sera possible pour deux causes: premièrement parce que c'est une question de vie ou de mort pour le prolétariat de prendre conscience de l'essence dialectique du processus historique" (25). Et deuxièmement, parce que le parti crée, apporte et diffuse l'universel. Pour Lukacs, la théorie de Marx ainsi interprétée apporte "enfin la méthode correcte pour la connaissance de la société et de l'histoire." (26)

d) la fragilité des explications de la permanence. De ces trois lectures, il est possible de déduire un certain nombre d'éléments.

La lecture de Debray, premièrement, ne pose pas de difficultés. Elle énonce la fragilité du statut politique de la permanence d'une manière totale, peut-être même un peu trop explicitement, puisqu'elle ne rend pas compte des autres lectures qui accordent une certaine place au problème de la permanence. C'est pour saisir la fragilité des deux autres lectures qu'un examen de leur logique s'impose.

En premier lieu, par rapport à la seconde lecture, il faut souligner que si Marx soutient que les idéologies peuvent avoir une certaine emprise pour assurer la permanence, cette dernière est vouée à éclater "dès que survient un conflit de classe." La permanence -telle qu'expliquée est donc bien éphémère. L'extrait suivant de L'idéologie allemande contient clairement ce premier élément:

"...dès que survient un conflit pratique où la classe toute entière est menacée, cette opposition tombe d'elle-même, tandis que l'on voit s'envoler l'illusion que les idées dominantes ne seraient pas les idées de la classe dominante et qu'elles auraient un pouvoir distinct du pouvoir de cette classe." (27).

De prime abord, Marx n'accorde donc pas lui-même de pouvoir stable aux idéologies. Mais là n'est pas l'argument central.

Au-delà de leurs distinctions, les deux lectures qui prétendent rendre compte de la permanence politique reposent fondamentalement sur un postulat commun: la libération ne peut survenir sans l'apport d'une idéologie libératrice. Lénine disait ainsi: "pas de mouvement révolutionnaire sans théorie révolutionnaire" (28). Dans le premier cas, pour supplanter les appareils idéologiques de la bourgeoisie; dans le second cas, pour

reconstituer l'universalité perdue dans le procès de travail. D'après cette logique commune, la permanence s'explique donc par un manque idéologique. De cette manière, l'histoire du vingtième siècle - dans la mesure où il y a permanence d'un ordre social au-delà des lois "objectives" - est donc une histoire qui s'explique idéologiquement. Un renversement logique s'opère donc. L'idéologie devient le pilier de l'ordre social alors que Marx prétendait l'avoir chassée des fondements, et remis à sa place soit dans les étages supérieurs, là où il n'y a que "reflets" et "illusions". A la limite, Marx tel qu'interprété par les différentes lectures, se trouve coïncé: en essayant de rendre compte de la permanence, il se trouve à nier ses propres fondements, soit la base matérialiste de sa construction.

La seconde lecture pose problème à un autre niveau. Pour Gramsci et Lénine, la permanence du capitalisme existe dans la mesure où l'unité de l'être et de la conscience n'est pas réalisée. Mais le caractère problématique de cette lecture n'apparaît pas seulement parce que l'idéologie devient la variable déterminante de l'histoire; sa fragilité renvoie aussi au fait que l'idéologie ne peut, selon les termes de cette lecture, survenir ou naître de la classe ouvrière elle-même, mais uniquement des intellectuels de la bourgeoisie. L'histoire interprétée de cette manière renverse donc doublement le matérialisme: d'une part parce que tout dépend d'une conscience qui doit être révélée; et d'autre part, parce que cette conscience naît d'ailleurs et non pas de l'être qui la caractérise.

La difficulté centrale peut être ainsi formulée: si la conscience naît spontanément et immédiatement de l'être, les postulats matérialistes sont conservés, mais alors la permanence d'une fausse conscience n'a plus de sens au-delà de l'être. A l'inverse, si comme Lénine et Gramsci -et Lukacs d'une autre façon- l'idéologie ne découle pas directement de l'être mais des intellectuels ou du parti, la permanence peut donc avoir un sens, mais dans ce cas, l'histoire repose sur l'idéologie et non plus sur des rapports matériels...puisque la fin de la permanence dépend du rôle des intellectuels en dernier ressort; les postulats matérialistes perdent alors de leur sens. Dans tous les cas il existe donc un problème.

Il est difficile de trancher quelle lecture est la plus "vraie" ou la plus proche des textes de Marx. A propos de la version gramscienne, Jean-Marc Piotte dans son ouvrage La pensée politique de Gramsci, indique que la conception de la société civile de ce dernier diffère de celle de Marx. Ainsi dit-il:

"Chez Marx, la société civile s'étend à toute la vie sociale pré-étatique et elle détermine le moment politique, l'Etat en tant que moment du développement des rapports économiques. La société civile coïncide donc grosso modo avec l'infrastructure." (29)

A la limite, tout le problème est le suivant: si le comportement politique peut être différent ou relativement autonome de la structure économique, s'il possède une quelconque autonomie et si celle-ci sert

à expliquer la permanence, ce comportement politique semble basculer dans le vide ou la contingence -dans la mesure où il n'existe aucune structure de base qui fonde ce comportement et ces attitudes.

Lukacs, en précisant que le fétichisme des rapports de production aliène l'individu et le rend incapable de saisir la totalité résout partiellement le problème de la permanence. Toutefois, d'un côté, il repose immédiatement celui-ci -mais à l'envers- en posant l'idéologie libératrice comme une résultante de la "raison pure". Ainsi si seule la fausse conscience peut naître du procès de travail...d'où naît donc la "vraie" conscience? Où prend-elle sa source? Quelle est sa matrice? La conscience du prolétariat devient donc "désincarnée"; une fois de plus la base matérielle s'esquive. Dans son ouvrage Sociologie de Marx, Henri Lefebvre formule de la manière suivante cette critique:

"Par malheur, dit-il, cette conscience historique de la classe ouvrière n'existe nulle part dans la classe ouvrière; chez aucun individu réel, chez aucun groupe réel. Elle se construit dans la tête du philosophe qui pense spéculativement la classe ouvrière. A la philosophie classique Lukacs substitue une philosophie du prolétariat." (30)

1.2 Le deuxième niveau de la problématique.

Pour comprendre pourquoi l'explication de la permanence n'est pas fondamentalement présente chez Marx, il importe de cerner sa définition de l'homme. La réponse s'y trouve d'une certaine manière. Elle pour-

rait être synthétisée ainsi: Marx en ne donnant pas de contenu concret à l'homme, en réduisant la matérialité du réel à ce qui est extérieur à l'homme, ne peut rendre compte de l'ancrage des idéologies dans la "tête des hommes". Parce que posées sans aucune assise concrètes, l'idéologie et la permanence apparaissent comme des réalités contingentes, reposant sur elles-mêmes. Expliquons nous en analysant l'absence presque complète de définition anthropologique substantielle chez Marx.

La définition de l'homme chez Marx est ambiguë: dans certains textes elle est niée; à d'autres moments l'homme est posé comme doué d'une force ou d'un potentiel sans que celui-ci soit précisé. La séparation entre les écoles structuralistes et humanistes du marxisme s'opère précisément sur ce point. En fait, deux définitions coexistent dans son oeuvre: une première où l'homme est présent comme contenant, sans contenu déterminé; et une seconde où l'homme n'ayant toujours point de contenu défini, perd en plus son caractère de contenant.

a) la première définition. Dans ses premiers écrits et plus particulièrement Les manuscrits de 1844, Marx utilise les termes suivants: "essence générique", "espèce humaine" et "nature humaine". Il semble donc admettre une définition de l'homme. L'analyse historique de Marx est celle-ci. Dans le capitalisme, l'homme est aliéné de son essence; celle-ci est étrangère à son activité, et son activité lui est étrangère. La propriété privée des moyens de production est ainsi la cristallisation d'un rapport objectivant. Par rapport à cet état de fait dans le ca-

pitalisme, le communisme représente à l'inverse la réconciliation de l'homme avec l'homme, de son essence et de son existence. L'extrait suivant des Manuscrits de 1844 manifeste explicitement cette vision:

"En tant que suppression positive de la propriété privée, donc de l'auto-aliénation humaine, le communisme est la réappropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme. C'est le retour complet de l'homme à lui-même en tant qu'être pour soi..." (31)

Ce retour implique donc tout au moins un contenant... Quel est le contenu de ce contenant? C'est à ce point que l'humanisme de Marx s'arrête et se retourne. En fait, il ne fournit rien de précis. Marx ne remplit pas véritablement le contenant. L'aliénation est posée par rapport à quelle essence? Et quels sont les éléments de cette essence? Dans toute l'œuvre de Marx, il n'y a pas de réponses à ces questions; impossible donc de dire vers quoi l'homme se retournera. Il y a un contenant mais point de contenu. Dans son ouvrage déjà cité Henri Lefebvre affirme ainsi: "Marx se garde bien de définir l'être humain." (32)

Mais il y a plus. A ce premier élément qui manifeste la fragilité de l'humanisme de Marx il est possible d'en ajouter un second. Si l'homme peut être autre chose que ce qu'il est -même si son "devenir-retour" n'est pas défini- il est impossible de déterminer ce qu'il advient de ce contenant dans le présent. Existe-t-il une interaction entre ce qui est présent ou actualisé et ce qui est aliéné? L'essence humaine supposée, est-elle refoulée mais agissante, ou ni refoulée, ni agissante?

Là-dessus également il n'y a pas de réponse. Impossible donc d'associer catégoriquement le communisme à un "retour du refoulé" selon l'expression de Jacques Lacan, puisqu'il est impossible de déterminer s'il y a un refoulement.

En somme, cette première définition de l'homme où un contenant est posé -à travers des termes comme "l'homme générique" et l'"essence humaine"- est très fragile dans la mesure où rien de précis ni de concret ne vient habiter ce contenant. Comme le remarque Henri Lefebvre, il n'y a dans Les Manuscrits de 1844 rien de plus qu'une "esquisse anthropologique." (33)

b) la deuxième définition. Dans ses écrits, dits de maturité, Marx élimine presque complètement les notions d'aliénation et d'homme générique. Les structuralistes, tel Althusser, disent que c'est là que se situe le "vrai Marx". A l'intérieur de cette définition, l'homme tend de plus en plus à se confondre avec le travail. Il n'y a même plus de contenant distinct. En fait, il s'opère un double glissement dans les travaux de maturité: premièrement une historicisation progressive de l'activité humaine, et deuxièmement une réduction de celle-ci au travail.

Le premier glissement tend à confondre l'homme et l'histoire. Il n'y a plus d'essence humaine à laquelle il faut retourner; l'essence humaine devient l'histoire elle-même. Ainsi dans les thèses sur Feuerbach, Marx affirme à propos de l'essence humaine que "dans sa réalité c'est

l'ensemble des rapports sociaux..." (34). Henri Lefebvre, dans l'ouvrage déjà cité, formule ainsi cette nouvelle définition: "L'homme a une essence mais cette essence n'est pas donnée biologiquement ou anthropologiquement..." (35). Il n'y a donc plus de ce fait un retour à un déjà donné, puisque cette essence se confond avec l'histoire.

L'homme n'est plus en premier lieu un homme naturel: la nature se sépare de lui. Celui-ci combat la nature et ne lui appartient plus, ou plutôt il perd tout ce qu'il possède de naturel. Non seulement l'histoire devient-elle l'histoire de ses artéfacts, mais l'homme en vient également à prendre place comme un artéfact.

Le deuxième glissement qui se produit et qui est indissociable du premier est relatif au travail. L'homme n'est plus que le travail. Cette réduction de l'homme s'opère de plusieurs manières. A la naissance de l'humanité, premièrement, le travail est présenté comme la distinction qui différencie l'homme des animaux:

"On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce qu'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire." (36)

Ensuite, le travail devient le fil conducteur de toute l'histoire. L'histoire devient celle des instruments de travail et de leur développement:

"Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives, les hommes changent leur mode de production et en changeant le mode de production ... ils changent tous les rapports sociaux... Le mode de production, les rapports dans lesquels les forces productives se développent ne sont rien de moins que des lois éternelles." (37).

Dans le communisme, la situation ne sera pas différente. Ce qui a caractérisé l'homme jusque là continuera. L'extrait suivant de La critique du programme de Gotha est explicite à ce propos:

"Dans une phase supérieure de la société communiste ... le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital." (38)

Ainsi donc le travail devient à tous les moments de l'histoire la seule détermination qui soit agissante. C'est dans ce contexte que l'imaginaire, le symbolique et le politique sont réduits à n'avoir aucune prise, "aucune histoire" (39); ces éléments jouent simplement le rôle de "surdétermination" (40). Plutôt que d'introduire des rapports entre ces éléments et le travail, seul ce dernier -puisque'il est la seule détermination de l'être à posséder une substance -en vient donc à définir l'homme. La notion de "praxis" qui avait un sens dans Les manuscrits de 1844, dans la mesure où il y avait une interaction entre l'homme -posé comme distinct-, et le travail, se dissout par voie de conséquence. Marcel Rioux dans son ouvrage Essai de sociologie critique présente de la manière suivante cet ensemble de critiques:

"C'est ainsi que la notion de praxis que nous avons définie comme les activités d'innovations et de créations dans lesquelles les hommes s'engagent en vient chez Marx à être exclusivement liée au travail." (41)

Ces deux glissements qui détruisent tout contenu et tout contenant à la définition de l'homme se retrouvent étayés par une épistémologie po-

sitiviste qui se développe simultanément dans les travaux de Marx.

Dans l'extrait suivant, Henri Lefebvre souligne la présence de cette vision "déterministe" chez Marx, et son omniprésence chez la "quasi-totalité des marxistes" bien qu'il se situe en opposition avec celle-ci:

"L'histoire? le matérialisme historique? Il n'est que trop exact que Marx a mis parfois en avant un schéma linéaire: la causalité allant de l'économique aux événements, de la "base" aux superstructures. Ce qui entraîne l'interprétation de l'histoire qu'ont retenue et accentuée tant de "marxistes"; le sens de l'histoire serait à la fois strictement déterminé et inclus dès le début dans la causalité invariante de l'économique... La quasi-totalité des "marxistes" sont tombés sur cette idéologie..." (42)

Au bout de ce deuxième niveau nous débouchons ainsi sur l'énoncé suivant: à la limite, chez Marx, il n'y a pas de définition de l'homme; ou bien elle existe, mais sans aucune précision fondamentale, ou bien, elle est entièrement niée, en étant confondue avec l'histoire ou l'activité humaine, c'est-à-dire le travail.

Une fois arrivée ici, il est possible de poser le problème en quelques mots. La difficulté de Marx de rendre compte de la permanence découle des déterminations qu'il pose à la base de l'existence humaine. En ne donnant pas de contenu à l'homme, puis en le confondant avec le travail, Marx se trouve pris dans un piège. Si seul le travail est agissant et si les rapports de travail sont objectivement à détruire, la non-destruction de ceux-ci devient un fait inexplicable puisque la seule force agissante qui soit posée au départ vise la destruction des dits-rapports. Quelle force donc bloque la destruction du capitalisme? Cette

question devient un "trou noir", et le laps de temps entre le moment où les rapports de travail doivent être détruits et où ils le sont devient un temps non-déterminé. L'existence de celui-ci, soit de la permanence, manifeste clairement une difficulté: si le marxisme est capable de saisir le mouvement, la persistance ou la permanence d'un ordre social au-delà de son temps de survie lui échappe totalement. D'une certaine manière, cette incapacité de rendre compte de la permanence remet toute la construction en question. Serge Latouche, dans son ouvrage Epistémologie et économie, formule de la manière suivante cette critique: "Il n'y a pas de loi de correspondance si l'on vit toujours dans la non-correspondance. On retourne dans cette nuit où tous les chats sont gris..." (43) Au bout du compte, nous rejoignons donc Henri Lefebvre lorsqu'il écrivait: "Mettre l'accent sur la stabilité, sur la permanence c'est le contraire de la méthode marxiste..." (44)

Mais il y a plus. Derrière le problème de la permanence et du mouvement, il n'y a pas seulement la présence ou l'absence de définition de l'homme; il se profile également le problème du politique. En n'expliquant point la permanence du consensus, Marx se trouve devant le problème de l'autonomie du politique: comment le politique existe-t-il? Sur quoi fonde-t-il son écart face aux rapports économiques? Ou encore: quels sont ses fondements? Telles sont les questions qui touchent de très près à la problématique.

A partir d'ici, les thèmes de la recherche prennent place. Si Marx ne rend pas compte de la permanence, parce qu'il ne fournit pas de

définition, quelle définition permettrait d'expliquer à la fois le mouvement -comme le fait Marx, et la permanence? Ou encore, quelle définition anthropologique peut rendre déterminable le temps resté entièrement non-déterminable chez Marx -à la fois dans sa permanence et dans sa genèse? Trois thèmes sont donc reliés à cette question qui découle de la problématique: la définition de l'homme, l'explication de la permanence, et l'explication du mouvement.

2. REICH PAR RAPPORT A LA PROBLÉMATIQUE.

La problématique que nous avons délimitée n'est pas exclusive à Reich. Au contraire, parce qu'elle se situe au coeur de l'analyse sociale et plus particulièrement du marxisme, elle dépasse très largement les travaux de Reich. Par voie de conséquence, elle pourrait être reconstruite et devenir signifiante pour l'examen de d'autres réflexions. Pierre Zima dans son ouvrage sur L'Ecole de Francfort (45) précise ainsi que le problème de la permanence qui renvoie directement à la non-identité entre l'être et la conscience, est au centre des préoccupations de l'Ecole de Francfort. Adorno, Horkheimer, Marcuse et Benjamin, bref toute la génération de penseurs qui a vécu le fascisme n'a pas pu ne pas être profondément marquée par la permanence et le renforcement d'un ordre que les prolétaires devaient abattre.

"Ce qui est brisé, affirme Zima, c'est la foi en l'identité entre la théorie et la pratique, entre la pensée de l'intellectuel et l'action du sujet révolutionnaire." (46)

Si donc cette problématique peut être posée pour analyser plusieurs constructions conceptuelles, elle est particulièrement pertinente vis-à-vis la pensée de Reich, et ce d'une triple manière: premièrement parce que ce dernier a défini très concrètement et très précisément l'homme; deuxièmement parce qu'il s'y est consacré ; et troisièmement parce qu'il prétend être arrivé à un schéma explicatif probant. Reprenons ces éléments.

Il n'y a pas de doute premièrement que la problématique esquissée est au centre de son œuvre. Il a été l'un des premiers à travailler sur ces problèmes. Avant Erich Fromm, Herbert Marcuse, et Karen Horney, (47) il a formulé une définition très précise pour rendre compte de la permanence sociale qui caractérisait l'Europe dans l'entre-deux-guerres. La fonction de l'orgasme de 1927, L'irruption de la morale sexuelle de 1931, et La psychologie de masse du fascisme de 1934 sont les jalons les plus importants de ce développement. En fait, en tentant de réunir Marx et Freud, en essayant d'expliquer le fascisme qui pose directement la coupure entre la théorie et la pratique, en définissant l'homme comme une réalité distincte de l'économie -bien que non séparée-, Reich se situe au coeur de la problématique, avec son "freudo-marxisme". Dans L'analyse caractérielle, il affirme ainsi:

"...il est impossible de comprendre le facteur dit "subjectif" de l'histoire ou la force productive-force de travail sans le concours de la psychologie scientifique..." (48)

Dans son autobiographie, il poursuit en disant:

"Il était évident pour tout le monde que, à côté des processus socio-économiques indépendants des hommes, l'homme lui-même jouait un rôle décisif d'une certaine façon." (49)

Mais il y a plus. L'oeuvre de Reich est encore plus pertinente par rapport à la problématique dans la mesure où il prétend y avoir donné des réponses scientifiques et valables. Il se prétend ainsi celui qui a "découvert le principe de vie", et la clé "pour une meilleure organisation sociale". A la limite, du fait de ses prétentions, l'intérêt d'étudier Reich à la lumière de la problématique est encore plus grand. Non seulement a-t-il posé la problématique qui nous préoccupe, mais en plus, il croit avoir dénoué le noeud gordien. En analysant le rapport permanence/mouvement chez Reich, nous nous trouvons ainsi, d'une certaine manière à embrasser toute son oeuvre. A partir de là il est possible de fixer les trois grands thèmes de notre étude qui renvoient à trois questions centrales:

- Quelle est la définition de l'homme construite par Reich?
- Quelle explication donne-t-il de la permanence?
- Et finalement, quelle explication donne-t-il du mouvement?

A la limite nous reprenons donc les trois thèmes qui découlent de la problématique générale et nous les appliquons à Reich en essayant de déterminer si il a résolu la problématique. Ces trois grands thèmes forment les trois parties de notre exposé sur Reich; ils sont la charpente de toute notre construction. C'est à partir d'eux que nous prendrons connaissance de l'oeuvre, que nous cernerons ses résultats, et que nous

identifierons ses limites. C'est aussi à partir d'eux que nous étudierons comment le politique se constitue chez Reich.

Pour compléter l'établissement des fondations, il reste un dernier point: l'hypothèse. Dans la présente thèse notre but ne sera pas de confirmer les prétentions reichiennes. A la limite, aux trois thèmes que nous avons formulés soit la définition de l'homme, l'explication de la permanence et l'explication du mouvement- nous répondrons par la démonstration de l'hypothèse suivante, dont tous les termes ont déjà été définis: Si la définition de l'homme posée par Reich lui permet d'expliquer la permanence politique, elle l'empêche à l'inverse de rendre compte du mouvement. Cette incapacité -qui se situe à l'opposé de celle que nous avons identifiée chez Marx,- le conduit à nier la société globalement. Les racines du blocage sont présentes dans la définition de l'homme et dès les premiers écrits. Globalement donc, si l'œuvre de Reich se situe au centre de notre problématique, elle ne solutionne pas celle-ci; elle inverse plutôt la difficulté.

Il peut sembler paradoxal de poser, au départ, une telle hypothèse; en fait il n'en n'est rien. Par cette hypothèse -que nous démontrerons très progressivement- c'est toute l'œuvre qui sera saisie. Et loin de tout balayer, cette démonstration tracera par la négative des pistes de recherche.

Commençons donc par poser les premiers éléments, c'est-à-dire la définition de l'homme.

PREMIERE PARTIE:

LA DOUBLE DÉFINITION DE L'HOMME.

La définition de l'homme fournie par Reich est complexe et ne s'impose pas immédiatement. Plusieurs raisons expliquent cette accessibilité difficile. Premièrement, Reich n'a jamais fourni d'exposé systématique de sa définition de l'homme. Il y revient à plusieurs moments -surtout dans ses premiers écrits- mais sans la présenter comme une totalité. Il faut donc reconstituer sa définition pour en saisir le sens.

La difficulté majeure réside cependant dans le fait que cette définition de l'homme est double: il existe ainsi une première nature -posée comme rationnelle- et une seconde nature -découlant de la socialisation. Cette seconde nature ne se superpose pas à la première; elle l'investit et d'une certaine manière la travestit. L'homme socialisé se trouve donc à posséder une seule nature, la première s'étant disloquée sous le poids de la seconde nature mais à partir des constituantes de la première. L'existence de cette double nature, au centre de sa définition de l'homme, dont les éléments sont parfois distincts, parfois confondus constitue donc la difficulté majeure de la reconstruction de cette définition, à laquelle il n'est pas possible d'échapper.

Dans La fonction de l'orgasme, il présente de la manière suivante l'existence de ces deux natures:

"Une humanité qui fut forcée pendant des-millénaires à agir contrairement à sa loi biologique... a de la sorte acquis une seconde nature, ou plus justement une contre-nature..." (50)

Pour présenter cette articulation qui est inhérente à la définition reichienne de l'homme nous analyserons, dans les deux chapitres de cette première partie, les deux natures, l'une après l'autre, en identifiant les éléments théoriques qui les constituent.

Dans cette première partie l'objectif est donc de poser les premiers éléments de l'hypothèse. Ce n'est que par la suite qu'il sera possible de s'interroger sur la valeur et l'utilité de cette définition - à la fois énergétique et sociale - pour rendre compte de la permanence et du mouvement.

DEUXIÈME CHAPITRE:

LA PREMIÈRE NATURE DE L'HOMME.

Dès ses premiers écrits, Reich pose une définition de l'homme qui transcende l'histoire et les modes de production. Dans ce sens, il existe chez lui un "genre humain" ou une "essence humaine universelle". Contrairement au "jeune Marx", Reich donne un contenu très précis à cette première nature. Pour en faire le tour il convient d'abord d'en étudier les éléments constitutants pour ensuite définir les aspects théoriques de cette définition.

1. LA NATURE HUMAINE EST DOUÉE D'UNE ÉNERGIE VITALE.

Pour Reich, la nature humaine n'est pas une donnée abstraite. Même s'il définit l'homme à priori, il ne fixe pas l'essence universelle dans un au-delà. La nature humaine est une donnée naturelle, constituée biologiquement, et douée d'une énergie primaire, physique. Dans ce sens Reich ne participe ni à la définition platonicienne des "idées pures", ni à la définition de Hegel et des Lumières, où l'homme est avant tout raison.

Cette première nature n'est saisissable qu'à travers la biologie. La "biologie humaine" est ainsi le lieu où doit se constituer la définition de l'homme en tant qu'être générique. Pour Reich, cette recherche doit donc se réaliser scientifiquement pour ne pas s'égarer dans des "spéculations métaphysiques". Ainsi dit-il: "Il apparut plus tard que la lacune (bio-psychologique) dans les sciences sociales était due à l'absence d'une théorie scientifique." (51). La biologie devait donc se situer à la base des sciences sociales.

Reich élaboré sa théorie -qu'il considère scientifique- à partir et autour du concept d'énergie primaire. Celle-ci porte à la fois les noms de "libido", d'"orgone", et de "flux primaire". Elle s'identifie avec les excitations somatiques primitives; "...l'appareil psychique ne connaît, au départ, que les besoins les plus primitifs fondés sur les excitations somatiques" (52). Cette énergie existe donc antérieurement à l'existence sociale de l'individu; elle en constitue l'essence.

Cette énergie fonctionne selon un principe dynamique très simple. Elle accumule un quantum déterminé, puis elle le libère. Son existence et son auto-satisfaction sont ainsi marquées par une décharge énergétique, par une détente. Le besoin primaire de l'organisme est donc, par conséquent, de décharger la tension. S'il n'y a pas de libération, il s'effectue ce que Reich désigne comme une "stase énergétique". Dans La fonction de l'orgasme, il exprime cette particularité de l'énergie primaire de la manière suivante:

"L'instinct lui-même est profondément enraciné dans la base biologique de l'organisme. Il se fait sentir comme un besoin de décharger la tension..." (53)

Cette énergie n'est pas neutre ou indifférenciée à priori. Elle ne prend pas un sens particulier suite à sa relation avec le monde. Cette énergie recherche le plaisir d'une manière absolue. Elle est dans cette mesure caractérisée, définie, et douée d'un sens: le plaisir, la détente et la décharge qui sont, au bout du compte, des synonymes. Dans La fonction de l'orgasme, cette unicité est affirmée très nettement

lorsqu'il y est dit que: "...les pulsions sexuelles partielles ne fonctionnent pas indépendamment l'une de l'autre, mais forment une unité analogue à un liquide contenu dans des vases communicants. Il ne saurait exister qu'une seule énergie cherchant une satisfaction..." (54)

Pour Reich, cette libido de l'homme n'est pas foncièrement différente de l'énergie qui anime l'ensemble des être vivants. Elle est active dans tous les cas. Dans ce sens, elle est structurante. C'est de cette manière -en présentant l'énergie comme universelle- que Reich associe l'énergie vitale au végétatif. Dans L'analyse caractérielle, il fournit l'explication suivante:

"Dans l'évolution naturelle, nous trouvons deux bonds importants... Le premier est le passage de l'inanimé, à la vie végétative. Le second bond marque la transition du domaine organique et végétatif à l'appareil psychique, et plus particulièrement à la conscience et sa capacité d'autoperception. L'organique qui émerge de l'inorganique, le psychique qui émerge du végétatif conservent tous deux, dans leurs fonctions et processus, les lois propres à leur matrice respective." (55)

Dans La révolution sexuelle, la même idée est présente lorsqu'il affirme:

"La vie végétative de l'homme qu'il a en commun avec toute la nature vivante l'incite au développement, à l'activité et au plaisir et à la fuite du déplaisir..." (56)

Une première idée s'impose donc: chez Reich, la nature humaine est à prime abord caractérisée par une énergie vitale qui est à la base de l'histoire et de tous les comportements. Cette énergie est biologique,

douée d'une direction et participante au présent. Dans La fonction de l'orgasme, Reich soutient que sa théorie scientifique permet de "mesurer" la libido.

2. L'ÉNERGIE FONDAMENTALE SE CRISTALLISE DANS L'ACTIVITÉ SEXUELLE.

Pour Reich, l'énergie vitale prend forme d'une manière précise. Elle s'incarne et se cristallise dans la vie sexuelle. La vie sexuelle peut ainsi être associée au lieu de réalisation existentielle de l'essence qui elle renvoie à l'énergie.

Tout d'abord, Reich distingue -à la suite de Freud- la sexualité et la procréation. Pour lui, la libido et l'acte sexuel dépassent largement l'acte de procréer et sa volonté. Bien avant que cette dernière n'existe ou soit possible, la sexualité marque l'individu, lui fournit ses impulsions premières et actionne un ensemble de mécanismes de réaction. Selon Reich, c'est la société, et surtout une morale anti-sexuelle, qui identifie sexualité et procréation. Dans son opuscule, La lutte sexuelle des jeunes, il affirme ainsi dès le départ:

"Il est bien rare que l'homme et la femme s'unissent sexuellement avec l'intention de procréer un enfant. L'Eglise, l'école bourgeoise et la science veulent nous faire croire que le rapport sexuel n'existe pas sans volonté de procréation. S'il en était ainsi, il y a longtemps que l'humanité se serait sûrement éteinte..."(57)

Selon sa logique, l'énergie se matérialise dans l'acte sexuel, en tant

qu'activité motivée par la recherche du plaisir. L'acte sexuel qui se confond avec l'acte génital, est à la fois le lieu d'accomplissement de l'énergie et l'expression essentielle de la vie dans son essence. Dans plusieurs de ses ouvrages, Reich décrit minutieusement l'acte sexuel, tel qu'il le conçoit. Le cycle de l'acte peut être représenté par une courbe "en cloche" dont la pointe est l'orgasme et le zénith de la décharge énergétique. La première partie de la courbe -c'est-à-dire jusqu'au zénith- est la phase préparatoire où il y a montée progressive de l'excitation. L'orgasme lui-même est caractérisé par une "brusque montée de l'excitation jusqu'à une légère perte de conscience qui se transforme alors en satisfaction-détente." (58) La dernière partie quant à elle, c'est-à-dire après l'orgasme, peut être associée à la chute de l'excitation. Pour Reich, lorsque l'acte sexuel se produit naturellement, l'ensemble de l'énergie est relâchée. La capacité de relâcher ou de décharger de l'énergie accumulée est le signe "clé" de la vitalité d'un organisme. Il évalue, à la limite, la santé d'un individu selon sa capacité de communiquer, d'exprimer son énergie qui doit se cristalliser dans l'acte sexuel tel que décrit. Cette capacité, Reich la nomme la "puissance orgastique". La fonction de l'orgasme, soutient-il, devient ainsi l'unité de la mesure du fonctionnement psycho-physique, parce que c'est en elle que s'exprime la fonction de l'énergie biologique. (59)

Cependant cette capacité n'est pas synonyme de "puissance" au sens habituel. Selon lui, "puissance érective ou éjaculatoire" n'égalent pas la "puissance orgastique". Certains individus possèdent la première

capacité, mais sont incapables de vivre la seconde. Cette capacité est à la fois plus large et plus complexe, bien qu'elle doive se réaliser dans l'acte sexuel exclusivement. Dans son ouvrage La fonction de l'orgasme -central sur cette question- Reich définit de la manière suivante la puissance orgastique:

"La puissance érective et la puissance éjaculatoire ne sont que les conditions préliminaires indispensables à la puissance orgastique. La puissance orgastique est la capacité de s'abandonner au flux de l'énergie biologique sans aucune inhibition, la capacité de décharger complètement toute l'excitation sexuellement contenue au moyen de contractions involontaires agréables au corps." (60)

A son avis, seule la relation génitale est pleinement satisfaisante.

"La prédominance des organes génitaux, dit-il, s'explique par le fait que leur excitation procure la plus forte sensation." (61) André Franklin, dans son article "Wilhelm Reich et l'économie sexuelle" s'exprime d'une manière qui ne laisse pas de doute sur cette distinction:

"Plaisir pré-génital et plaisir génital se révélèrent totalement distincts et de qualité autre. Seule la satisfaction sexuelle génitale pouvait être considérée comme une "satisfaction"..." (62)

Reich opte donc pour une définition très physique et très précise aussi bien de la libido que de sa réalisation dans l'acte sexuel génital. A partir de 1936, il prétendra avoir isolé l'énergie en question et vérifié par des appareils de laboratoires l'évolution de l'excitation dans l'acte sexuel. En fait, c'est de cette double systématisation qu'il déduira

le concept d'"économie sexuelle", concept central de toute sa construction. Ainsi, c'est parce que l'énergie peut être allouée dans plusieurs lieux possibles et que cette allocation est vérifiable quantitativement qu'une "économie" existe ... dans la mesure où le concept général renvoie à une "allocation des ressources".(63) Pour l'auteur de La fonction de l'orgasme une situation pathologique commence donc à poindre dès le moment où l'individu est incapable d'utiliser l'ensemble de son énergie, c'est-à-dire dès qu'un écart se crée entre la quantité d'énergie contenue dans l'essence et la quantité d'énergie exprimée ou réalisée.

3. LA PLASTICITÉ DE L'ÉNERGIE ET SA SATISFACTION.

Si pour Reich, la satisfaction énergétique ne peut être maximale que dans un seul lieu, il en existe néanmoins plusieurs. L'énergie vitale n'est pas absolument unidirectionnelle. L'énergie première peut être modelée et travaillée de plusieurs manières; elle peut ainsi être éconduite de sa destinée primitive. En fait, Reich perçoit l'énergie vitale et sa satisfaction comme douée d'une certaine plasticité qui affecte son rendement. Cette troisième caractéristique de la nature première de l'homme -telle que définie- est un élément fondamental qui assure une cohérence à l'ensemble de sa construction.

Cette plasticité est double: elle est à la fois alloplastique et autoplastique; dans L'analyse caractérielle, il exprime cette qualité de

l'énergie vitale et de sa satisfaction dans les termes suivants:

Il faut distinguer "...une adaptation autoplastique et une adaptation alloplastique. Adaptation alloplastique veut dire que l'organisme agit pour se maintenir, sur le monde extérieur; l'adaptation autoplastique signifie une modification de ses propres structures." (64)

Selon Reich, l'énergie vitale peut donc être modifiée. Elle est plastique précisément parce qu'elle peut, ou bien transformer ou bien subir une transformation. Dans le premier cas, elle contrôle, dans le second elle est contrôlée.

Il s'agit là d'une donnée fondamentale dans l'élaboration reichienne. C'est précisément parce qu'il conçoit une malléabilité qu'il pourra expliquer les enracinements idéologiques. Cette qualité de l'énergie est donc centrale dans la définition de Reich. Toutefois, d'un autre côté, si cette énergie est plastique, toutes les utilisations possibles ne sont pas également "satisfaisantes". En fait, les modelages différents de la forme originale -qui se réalise dans l'orgasme- sont créateurs de "stases énergétiques" et engendrent des situations pathologiques.

3. LES DIMENSIONS THÉORIQUES DE CETTE PREMIÈRE DÉFINITION DE L'HOMME.

Cette première définition de l'homme place Reich dans un rapport théorique particulier. Bien que ces termes ne soient pas explicitement présents dans les travaux de Reich, il est possible de définir ici son

ontologie, son épistémologie et quelques éléments relatifs à son éthique, et finalement, la relation qui existe entre cette définition et la théorie de Henri Bergson.

a) l'ontologie. Si nous définissons celle-ci comme la "connaissance de l'être" il est possible d'identifier un certain nombre de caractéristiques. Premièrement, parce qu'il pose une essence, distincte de l'existence, et deuxièmement parce que l'essence est présentée comme une réalité antérieure, Reich peut être considéré comme un "essentialiste", par opposition à l'existentialisme. D'un autre côté, l'essentialisme de Reich ne le place ni dans la tradition platonicienne, ni dans la tradition hégélienne puisque chez lui, la nature n'est ni une "idée pure", ni un "devenir" mais plutôt une réalité très physique -et surtout de l'ordre du passé-. A la limite, l'essentialisme de Reich est très particulier; il repose sur une triple association entre les termes suivants:

PRIMITIF = RATIONNEL = NATUREL

A la base de son raisonnement, il soutient que l'homme est foncièrement bon. Dans une des préfaces à La psychologie de masse du fascisme il est ainsi affirmé:

"...l'homme est pour peu que les circonstances sociales lui soient favorables, un animal honnête, travailleur, coopératif, aimant ..."
(65)

A partir de ce postulat premier, Reich affirme l'ensemble des associations.

Dans L'éther, Dieu et le Diable, une autre partie de l'équation est ainsi présentée:

"L'expression somatique est dépourvue de tout élément inauthentique. Les manifestations d'amour sont aussi rationnelles dans leur motivation et leur expression..." (66)

Et plus loin il affirme:

"Donc le primitif animait la nature conformément à ses propres sensations et fonctions; il l'animait mais il ne la mythifiait pas." (67)

Enfin, dans son ouvrage Matérialisme dialectique et psychanalyse, il n'hésite pas à conclure une section en affirmant que "l'élément primitif était le rationnel" (68). Il n'y a donc pas de doute. L'ontologie essentialiste de Reich est particulière: premièrement parce que la constitution de cette essence est physiologique ou somatique; deuxièmement parce qu'elle est de l'ordre du primitif; et troisièmement parce que l'homme n'a pas à s'y élever; elle est présente dès le premier jour, dès le premier moment de son existence. C'est en ce sens qu'elle n'existe pas sous forme d'un "télös" ou d'un "devenir". C'est là une première conclusion qui est propre à son ontologie.

La deuxième caractéristique repose sur le caractère "atteignable" ou "malléable" de cette essence. Parce que celle-ci est de l'ordre du passé, et surtout parce qu'elle est physique cette force peut être modelée, travaillée et déviée par le cours de l'histoire individuelle. Elle subit

le monde extérieur en le marquant néanmoins; chez Reich, l'essence humaine n'est pas seulement un référent pour juger le "bien" et le "mal". Elle est plus que cela dans la mesure où le monde se constitue à partir de sa matière.

Cette ontologie -essentialiste et physique- a un très grand poids dans l'œuvre de Reich. Elle est le "fil rouge" de sa conception de l'homme.

b) l'épistémologie. De l'ontologie découle une certaine épistémologie; il ne peut, du reste, en être autrement. Une série de concepts façonne cette épistémologie. Du fait de concevoir la vitalité première comme une énergie physique, puis de prétendre qu'elle est "mesurable", Reich crée une épistémologie positiviste où le calculable, le mesurable, et le vérifiable prendront de plus en plus d'importance. La suite de ses travaux prouve nettement cette orientation. Mais il y a plus. A la base de son raisonnement, Reich construit également une lecture basée sur le simple fonctionnement de l'être. Pour lui, l'essence humaine primaire, telle que définie, est un "flux d'énergie circulant dans des situations possibles. En soit, l'organisme n'a pas de fin; il fonctionne, décharge l'énergie et ne recherche rien d'autre; son fonctionnement et l'état premier de sa condition lui sont ainsi suffisants. Dans La fonction de l'orgasme, il affirme:

"D'un point de vue fonctionnel logique, il n'y a dans le domaine biologique ni fin ni but, mais seulement fonctionnement et développement qui suivent certaines lois." (68a)

Le "fonctionnalisme" de Reich -qui ne coïncide pas avec l'utilisation courante du terme se définit à travers une double opposition: d'une part, contre le mécanisme qui ne connaît pas d'énergie primaire, mais seulement une série de causalités successives sans impulsion motrice; et d'autre part, contre le mysticisme qui affirme l'existence d'un flux, d'un souffle, mais qui se situe à l'extérieur de l'homme. L'extrait suivant de L'éther, Dieu et le Diable est explicite à ce propos:

"Le monde du fonctionnalisme "énergétique"... est un monde harmonieux fonctionnant librement et, de ce fait, selon ses lois. Il ignore l'espace "vide"... Le monde du fonctionnalisme n'est pas non plus le monde d'ombres que veut en faire le mathématicien... il est un monde palpable, rempli, animé en même temps perceptible et mesurable..." (69)

A ce positivisme et à ce fonctionnalisme, s'ajoute un autre élément pour définir l'épistémologie de Reich: à l'état de nature il conçoit l'homme comme un objet face aux puissances énergétiques. L'homme naturel de Reich n'est donc pas un être "raisonnable", en premier lieu, ou "conscient". Ces qualités sont présentes mais elles se présentent comme des "effets"; elles dérivent de la qualité première qui renvoie à la capacité de s'abandonner au flux énergétique. En réalité, les instincts sont donc plus forts que la conscience, la volonté ou le libre arbitre. Dans La fonction de l'orgasme, cette idée, qui complète l'épistémologie première de Reich, est affirmée à plusieurs reprises: "Il est parfaitement logique, dit-il ainsi, que l'instinct lui-même ne puisse être conscient, puisque c'est lui qui nous gouverne. Nous sommes son objet." (70)

c) l'éthique. Pour Reich, "ce qui doit être" correspond à l'état de nature tel que décrit. C'est là le point de référence du bien et du mal; les sociétés, les régimes politiques et les idéologies seront ainsi très souvent jugées d'après ce critère. En fait, il rejette toute la problématique qui cherche dans la civilisation l'accomplissement de l'humanité. Selon lui le Ça ou le végétatif constitue à la fois la "primitivité" humaine et son objectif. Reich remplace donc l'éthique freudienne par une morale inversée. Dans Le Moi et le Ça, Freud affirmait "wo es war, soll ich werden" ce qui signifie "là où était le Ça sera le Moi"; Reich lui substitue la formule contraire "wo ich war, soll es werden" ce qui signifie "là où était le Moi sera le Ça". (71) En somme l'éthique reichienne est celle de la domination du Ça ... les problèmes psychotiques ne sont donc point abordés du fait de cette éthique.

d) la filiation idéologique avec Henri Bergson. Pour compléter l'analyse théorique de cette première définition de l'homme il reste une question: à quels philosophes peut-on associer la théorie reichienne à ce stade.

L'idée d'une force énergétique qui anime la vie rapproche Reich d'une série de penseurs comme Anaximandre, Héraclite, et Démocrite. Cette idée l'unit également à Kepler qui croyait que le mouvement des planètes se réalisait grâce à une "vis animalis". Le vitalisme de Reich finalement fait de lui un partisan du philosophe italien Giordano Bruno qui croyait à l'existence d'une substance unifiante (72). D'une cer-

tain manière il serait donc possible d'établir une longue filiation avec tous les penseurs qui cherchaient à unifier l'universel autour d'un élément unique et ce qu'il s'agisse de l'eau, du feu ou de l'orgasme. Toutefois, c'est indéniablement le vitalisme du philosophe français Henri Bergson qui a le plus inspiré Reich. Chez Bergson il existe ainsi une énergie connaissable, un "élan" qui se situe à la base de l'existence. Outre cet emprunt de base, Reich rejoignait Bergson sur quelques points. Il acceptait ainsi que les "actes libres sont rares" (73), que le psyché et le soma cessent de s'opposer comme dans le matérialisme ancien; et enfin tous deux partagent un refus catégorique du "mécanisme" sous toutes ses formes. Le vitalisme de Bergson fut donc une source d'inspiration du caractère énergétique de la vie dans son ensemble. Reich dans La fonction de l'orgasme situe l'apport de la pensée du philosophe français de la manière suivante:

"J'eus plus de chance avec Bergson. J'étudiai son oeuvre très scrupuleusement... Je sentis instinctivement la validité de son effet... Ma théorie actuelle sur l'identité et l'unité psychophysique a son origine dans la pensée de Bergson... Pendant longtemps je fus considéré comme un "fou bergsonien"..." (74)

D'un autre côté, Reich et Bergson se distinguent sur quelques points. Pour Bergson l'élan vital n'est pas sexuel; aucun contenu ne lui est assigné. Deuxièmement, cet élan vital n'est pas unidirectionnel. Alors que pour Reich, l'énergie ne peut que se réaliser pleinement que dans l'acte sexuel, Bergson affirme, à l'opposé, que l'élan vital se dédouble et se multiplie à sa base même:

"L'élan vital n'est pas une métaphore romantique... nous avons affaire ici à un obus qui a tout de suite éclaté en fragments lesquels étant eux-mêmes des espèces d'obus, ont éclaté à leur tour en fragments destinés à éclater encore, et ainsi de suite pendant fort longtemps." (75)

Finalement, pour Bergson l'état de nature n'est pas nécessairement le "bien"; il ne crée pas immédiatement l'harmonie. La vision bergsonienne est donc beaucoup plus complexe que celle de Reich dans laquelle l'élan vital est associé au "bien". Pour Bergson ainsi "la nature... a voulu aussi la guerre ou du moins elle a fait à l'homme des conditions de vie qui rendaient la guerre inévitable." (76)

Au bout du compte, la première définition de l'homme développée par Reich est relativement réduite. L'homme apparaît comme un être doué d'une énergie sexuelle, malléable, et calculable scientifiquement. Cette première situation de l'homme est selon lui l'idéal; il existe un accord avec la nature; seul le bien existe; et finalement, l'homme existe sans télos. D'un point de vue théorique cette première nature définie par Reich l'associe à la fois à Henri Bergson, aux essentialistes et aux positivistes. Cette définition de l'homme n'est cependant pas la seule présente dans son œuvre.

TROISIÈME CHAPITRE:

LA DEUXIÈME NATURE DE L'HOMME

Reich dans sa définition de l'homme ne se limite pas à une présentation de l'essence. L'existence humaine -ou l'homme tel qu'il est- est partie prenante de sa définition. L'homme n'est donc pas seulement un animal doué d'une énergie qui se cristallise dans la sexualité génitale; il est également un "animal politique" selon l'expression d'Aristote. A ce stade-ci de l'exposé la démonstration est plus complexe parce que les éléments ne sont pas posés aussi nettement dans les différents ouvrages.

I. LE CARACTÈRE NÉCESSAIRE DE LA SOCIÉTÉ.

Pour Reich, l'homme semble avoir besoin d'un ensemble social. L'individu ne peut ainsi se réaliser en dehors de la société ou à l'écart de celle-ci. Dans les premiers écrits il est difficile d'associer ce besoin de société à une donnée somatique, comme le besoin d'expression vitale; quoi qu'il en soit ce besoin semble exister sans que ses fondements soient définis. Dans l'extrait suivant de La révolution sexuelle il formule de la manière suivante cette nécessité sociale:

"Les besoins biologiques, le besoin de nourriture et de satisfaction sexuelle, sont causes de la nécessité d'une organisation sociale en général." (77)

Dans le rapport général sexualité/société il existe deux relations; en quoi la sexualité crée-t-elle la société; et en quoi la société dépend-elle de la sexualité. Sur le premier volet, Reich semble être coincé.

Si l'état de nature n'était pas adéquat, la société, comme construction distincte ou artificielle, prend un sens, toutefois, à ce moment, le caractère harmonieux et rationnel du primitif perd son propre sens. A l'inverse, si la société ne découle pas d'un manque, pourquoi l'animal humain aurait-il construit une société ou une communauté distincte de l'état de nature? L'ambiguïté des termes utilisés par Reich dans le premier rapport est une faiblesse de son développement. Qu'il suffise ici de retenir que Reich pose l'existence d'une société, sans que son fondement pour l'homme en général soit expliqué... Par la suite, en utilisant d'autres ouvrages, nous reviendrons, dans la troisième partie, sur ce qui apparaît à ce stade comme une simple ambiguïté. Nous aurons alors plus d'éléments pour cerner le problème. A ce stade-ci, il faut en rester là.

Le deuxième rapport, quant à lui, est posé plus explicitement. Selon la logique reichienne, il n'y a pas de société sans sexualité. La sexualité est un élément central de l'histoire. La définition de l'homme qu'il pose à la base de tout son développement n'est donc pas un accessoire, mais le pilier central de toute sa logique ou sa clé de voute. Dans La révolution sexuelle, il affirme ainsi l'importance de la sexualité dans la vie sociale présente et à venir. "Le premier principe serait donc, dit-il, de reconnaître que la vie sexuelle ... est un problème cardinal de la vie sociale toute entière." (78)

2. L'HARMONIE ENTRE LES BESOINS VITAUX ET LA SOCIÉTÉ.

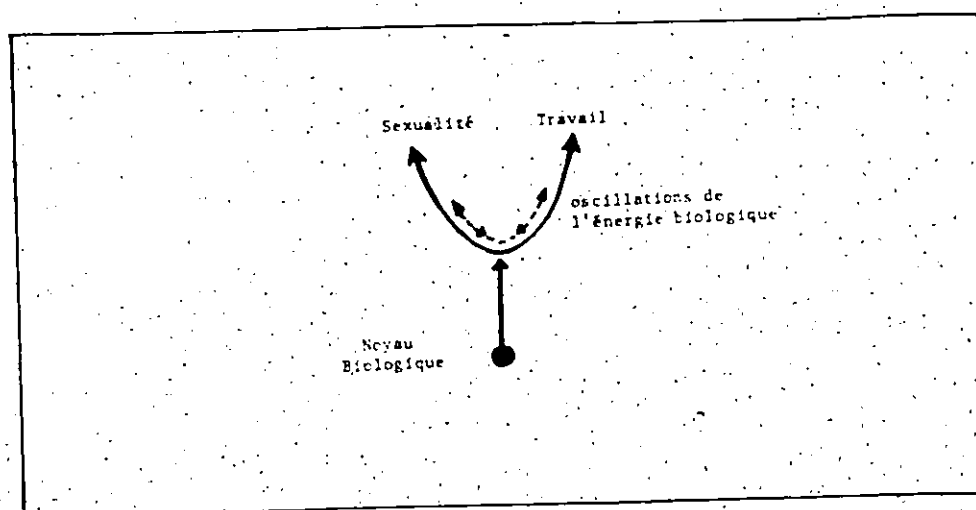
Dans la logique reichienne, il existe deux possibilités: ou bien une harmonie prévaut entre les besoins énergétiques des individus et la société, ou bien, à l'opposé, une contradiction prend forme dans ce rapport. La société posée comme "nécessaire" est ou bien en accord, ou bien en conflit avec l'homme naturel. Pour plusieurs penseurs, Marx et Hegel entre autres, il existe une disharmonie nécessaire au départ. L'histoire a ainsi pour but de reconstituer une harmonie. Elle apparaît alors comme une suite d'étapes nécessaires pour réaliser ou retrouver l'harmonie. Pour Reich, l'harmonie est posée dès le début; il n'existe pas de disharmonie nécessaire. L'homme et la nature ne doivent pas être présentés comme les protagonistes d'un antagonisme nécessaire. En d'autres termes, le principe de plaisir est réalisable dès le départ, dès les premiers jours de l'humanité, dans sa réalité telle qu'elle fut donnée à ce moment.

Pour fonder sa logique où il y a négation du conflit nécessaire entre humanité et société, Reich refuse la notion d'"ananké" comme cause d'un refoulement sexuel. "L'enfant, dit-il, crée lui-même ses conditions d'existence".(79) Chez lui, travail et sexualité ne s'opposent donc pas; ils sont en harmonie, du moins il s'agit là d'une possibilité. De cette manière, il peut du même coup rejeter la notion de "sublimation" que Freud a utilisée pour indiquer les nouvelles formes qu'emprunte Eros lorsqu'il est refoulé par nécessité. Pour Reich, si la puissance énergétique fonctionne adéquatement ou naturellement, l'individu sera

davantage disponible pour le travail. En ce sens, il refuse également l'ensemble de la vision développée par Freud dans son ouvrage Malaise dans la civilisation. Dans La fonction de l'orgasme il écrit ainsi:

"...l'énergie biologique oscille entre le travail et l'activité sexuelle. Il n'y a pas entre eux d'opposition. Le travail ne sert pas à éliminer le besoin sexuel et les fantasmes sexuels ne viennent pas non plus gêner le travail. Mais le travail et la sexualité se prêtent une aide mutuelle dans une attitude solide de confiance en soi. L'intérêt se concentre entièrement et sans conflit soit dans le travail, soit dans la sexualité, l'un et l'autre étant porté par un sentiment de puissance et la capacité de se donner pleinement." (80)

Pour exposer l'idée de Reich sur cette harmonie possible, le tableau suivant doit être reproduit:



Cette idée de Reich est fondamentale. Si la sublimation était une nécessité, il y aurait une contradiction nécessaire entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Pour lui, les forces végétatives de l'individu peuvent par elles-mêmes accomplir le travail. L'organisme n'a pas à être contraint. Dans L'analyse caractérielle,

il écrit ainsi: "...l'individu dont les besoins sexuels, biologiques et culturels sont satisfaits n'a pas besoin d'inhibitions morales pour se maîtriser..." (82)

L'harmonie entre les besoins vitaux et la société est donc chez Reich une possibilité existante dès le départ... Il n'y a pas de contradictions éternelles, ni de contradictions historiquement nécessaires.

3. LA DISHARMONIE ENTRE LES BESOINS ET LA SOCIÉTÉ.

Si Reich affirme que la répression n'était pas historiquement nécessaire face au manque, il n'en affirme pas moins qu'elle prévaut. Selon lui, le cadre social actuel, loin de contribuer à répondre aux besoins, nie ceux-ci, les refoule et les réprime. Bien qu'il n'utilise pas le terme "aliénation" d'une manière explicite, celui-ci aurait un sens concret dans la mesure où Reich donne un contenu à ce qui est perdu. Selon sa logique, le temps présent est en contradiction avec les besoins primaires de l'individu.

A partir de cette constatation du réel, Reich construit la dialectique centrale de la seconde nature de l'homme. Cette dialectique peut être posée entre l'essence originelle, le réel structurant, et la seconde nature. L'essence originelle constitue la thèse; le réel structurant, l'antithèse; et la seconde nature forme la synthèse, à partir des éléments de l'essence originelle, c'est-à-dire la thèse et la négation. Cette

dialectique est centrale dans l'œuvre de Reich. Le réel devient en fait structurant parce qu'il modifie l'essence originelle; et celle-ci devient structurée parce qu'elle est modifiée et structurante parce qu'elle permet la reproduction de l'ordre existant. A la limite, la non-harmonie entre les besoins et la société crée une dialectique dont les aboutissants sont les "clés" de l'explication reichienne du social. Cette même dialectique peut être posée dans d'autres termes: le vitalisme originel peut être présenté comme l'essence et la réalité de l'homme socialisé comme l'existence. L'essence de l'homme niée par la société produit -à partir de son énergie- la synthèse, soit l'existence.

Cette dialectique peut être exposée de plusieurs manières. Ici, il convient de se pencher sur quelques points: 1) la séparation énergétique; 2) la formation de la cuirasse caractérielle; 3) les lieux de formation; 4) les agents de formation; et 5) les temps de formation.

3.1 la séparation énergétique. Dans la situation d'harmonie entre les besoins et la société, l'énergie primaire se dirige vers le lieu maximal, c'est-à-dire le génital. Elle reste unitaire et accomplit son mouvement, sans télos. Cette non-séparation est possible précisément parce qu'il existe un accord entre les forces primaires et l'environnement. Dans le cas de la disharmonie, l'énergie primaire rencontre un environnement agressif; il se crée donc un conflit entre la dite énergie et le monde extérieur dans lequel elle se dissolvait auparavant. L'énergie est donc frustrée dans son cours: une partie du flux énergétique est donc obligée de se dissocier, et de se retourner contre soi. Devant

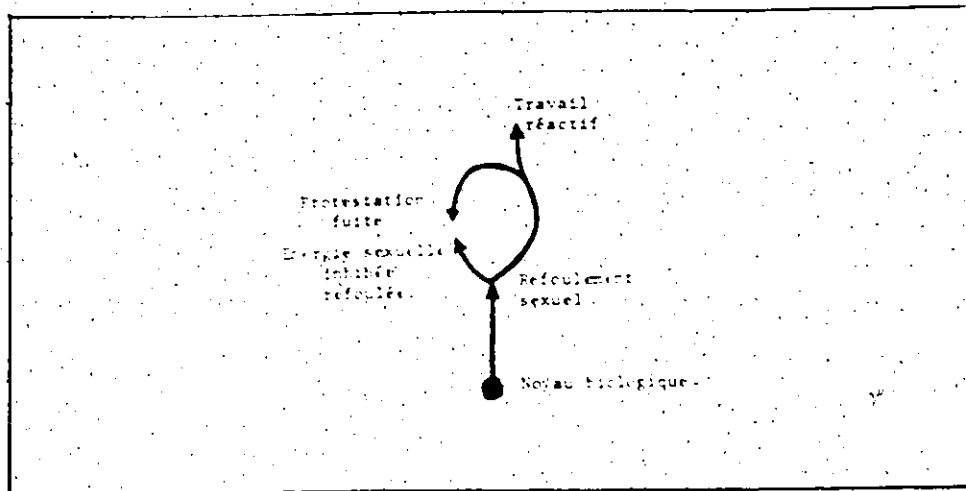
l'obstacle, l'énergie-jusque là unitaire- se fractionne donc. Et l'élément déterminant de ce fractionnement réside donc dans la nature agressive de l'environnement. Reich, dans L'analyse caractérielle, soutient ainsi: "...nous affirmons que l'élément déterminant est constitué par l'environnement; car c'est lui qui consolide une disposition naturelle ou qui, au contraire, la contrecarre." (83)

Ce blocage crée donc une perte énergétique dans la communication individu/société. Une partie de l'énergie est en effet consacrée à la défense de l'individu. Yves Buin, dans son ouvrage L'Oeuvre européenne de Reich, articule de la manière suivante cette dissociation énergétique dans les travaux de celui-ci:

"Il s'agit pour Reich de comprendre la division interne de la pulsion primitive. Celle-ci n'est possible que par mobilisation et redistribution d'énergie afin que soit alimentée la pulsion primaire. Etant donné que l'énergie pulsionnelle est primitivement disponible pour la seule pulsion unitaire c'est la frustration externe qui va diviser l'énergie et la répartir entre la pulsion primitive et la pulsion opposée." (84)

La configuration des pulsions que fournit Reich s'éclaire donc; au départ, il n'existe pas de pulsions opposées; Eros est seul. Le développement de pulsions antagoniques est une résultante du contact de la pulsion primaire avec le monde extérieur; elle est donc, cette force opposée, une constituante "réactionnelle". La pulsion de mort de Freud, est donc refusée comme pulsion primaire, mais acceptée comme réaction. Si donc la nature première ne fournit qu'une pulsion, l'ordre second, ou la nature seconde, fournit un ensemble de pulsions contraires, qui résultent de

l'environnement; une configuration se constitue donc. Dans son ouvrage La fonction de l'orgasme, Reich fournit -parallèlement au premier- un second tableau qui schématise la séparation énergétique:



3.2 la formation de la cuirasse caractérielle. La demande énergétique qui affaiblit la communication entre le monde extérieur et l'individu, est nécessaire pour constituer la défense de l'organisme. Dans le langage reichien celle-ci se nomme la "cuirasse caractérielle". Le terme "caractère" d'une part renvoie à une formation générale résultante d'une relation entre le monde extérieur et le moi -"la manière spécifique d'être d'un individu" (86). Le terme "cuirasse" par contre, renvoie au coeur du problème. Selon sa logique, la cuirasse est un système de défense; les termes "carapace", "forteresse" et "armure" sont souvent employés comme des équivalents. Ce système de défense est double. Il

sert d'une part à protéger l'individu du monde extérieur, et d'autre part, il vise à retenir l'expression des désirs libidinaux non-acceptés par l'environnement. Selon Reich, la manifestation non-retenue des pulsions primaires ou secondaires créerait un conflit, une guerre ouverte. Dans L'analyse caractérielle, il formule dans les termes suivants la fonction de cette cuirasse:

"L'exploration analytique du développement de cette "cui-
rasse" caractérielle montre qu'elle a aussi une fonction écono-
mique à remplir; d'un côté elle sert d'écran contre les stimu-
lations extérieures, de l'autre, elle protège des désirs li-
bidinaux internes. La cuirasse caractérielle est capable de
venir à bout des énergies libidinales et sadiques parce que
celles-ci sont absorbées par la formation de réactions névroti-
ques..." (87)

Chez l'individu, cette cuirasse développe des modes réactionnels automatiques qui le protègent; elle le rend insensible aux pressions et affecte ses capacités. La société agressive se trouve donc protégée de ce fait:

"Le moi en tant que partie exposée de la personnalité acquiert, dit-il, sous l'influence du conflit permanent entre les be-
soins libidinaux et les menaces du monde extérieur une certaine rigidité, un mode immuable et automatique de réaction que nous avons appelé le caractère. C'est comme si la personna-
lité affective se revêtait d'une cuirasse, d'un blindage rigide, capable d'absorber les coups portés contre elle par le monde extérieur, et intérieur. Cette cuirasse rend l'individu moins sensible au déplaisir mais elle détruit en même temps sa mobi-
lité libidinale et agressive, ce qui entraîne, par contre-
coup, une réduction de sa sensibilité au plaisir..." (88)

En somme, la cuirasse caractérielle qui se constitue par et dans la

disharmonie, en utilisant la division énergétique -constitue un équilibre entre les désirs et l'environnement. Donc, de la même manière que Reich associait les forces végétatives au Ça freudien, de la même manière il complète l'association en posant la cuirasse comme synonyme du Moi.

3.3 les lieux de formation. La cuirasse en question se réalise d'une manière particulière dans des lieux spécifiques. En fait, si la cuirasse découle d'un besoin refoulé suite à une hostilité de l'environnement, elle se constitue en premier lieu dans l'inconscient. Dans son opuscule La lutte sexuelle des jeunes, Reich formule de la manière suivante les conséquences de l'insatisfaction et le rôle de l'inconscient:

"Entre le besoin de nutrition et le besoin sexuel il existe en effet à côté de certaines ressemblances, une différence fondamentale. Quand un jeune a faim, il sait qu'il a faim. Il n'existe pas de refoulement du besoin de nutrition. La chose est beaucoup plus compliquée pour le besoin sexuel. Quand le jeune est sexuellement frustré, c'est-à-dire quand il souffre de son insatisfaction sexuelle, il surmonte quand il est sain, les obstacles qui le bloquent ou bien alors (ce qui est le cas le plus fréquent, à cause de la répression sexuelle infantile antérieure) il refoule sa sexualité. Il accepte d'une manière inconsciente pour se protéger d'une percée de sa sexualité, l'exigence de la société..." (89)

L'inconscient est donc le lieu où s'opère le refoulement. "L'inconscient est, affirme Reich, le réservoir des excitations végétatives refoulées..." (90) Le résultat, l'état de refoulement est donc alors une force qui échappe à la conscience mais qui marque celle-ci. Là-dessus, il reprend la problématique freudienne sur le rôle de l'inconscient. Toutefois, chez lui, ce lieu est plus complexe. Il se dédouble d'une cer-

taine manière, puis se rétrécit. Le rétrécissement d'abord.

Premièrement, pour Reich, le refoulement existe dans la mesure où il existe au niveau génital. Les conflits généraux de la personne ne sont pas en eux-mêmes porteurs de névrose. Pour qu'ils deviennent des causes de pathologie, il faut qu'ils agissent sur les racines que Reich a identifiées dans sa définition essentielle de l'homme. En d'autres termes, l'existence s'écarte de l'essence dans la mesure où l'existence entre en conflit avec l'essence, et la mutile. Cette précision est essentielle. D'une certaine manière il y a donc restriction du lieu de perturbation. Dans La fonction de l'orgasme, Reich est explicite à ce propos lorsqu'il affirme:

"... le trouble de la génitalité n'est pas comme on l'avait supposé auparavant un symptôme parmi d'autres, mais le symptôme de la névrose... La névrose ne résulte pas seulement d'un trouble sexuel dans le sens le plus large de Freud, mais bien d'un trouble génital dans le sens strict de l'impuissance orgastique." (91)

Le commentateur Yves Buin est également précis sur cette question dans son ouvrage déjà cité:

"La cause de la névrose, chez Reich... est sexuelle. Le processus sexuel est un processus biologique expansif de plaisir... Toute entrave à ce processus met en danger l'équilibre vital du sujet... Le trouble de la génitalité, l'inhibition, la défense suffisent à définir le caractère névrotique." (92)

Le dédoublement deuxièmement. Pour Reich, le refoulement ne s'opère

pas simplement au niveau psychique. Réduire la perturbation à ce premier lieu serait une erreur; le refoulement s'ancre en fait somatiquement dans les pulsions et dans toute la musculature. L'individu dans sa totalité, et non pas seulement son psyché, devient ainsi marqué par le refoulement pulsionnel qui se ressère autour de lui. Psyché et soma sont ainsi unis dans un même lieu qui se dédouble dans l'analyse, mais qui forme une unité dans la réalité. Là-dessus, Reich est très explicite. Eustace Chesser dans son ouvrage Reich and sexual freedom affirme ainsi:

"Suppression of sex, Reich taught, not only results in a certain type of character -authoritarian in varying degrees but leaves its imprint on the body. The musculature is so affected that full sexual satisfaction is impossible to attain, hence the desperate search for substitutes. The restless itch for novelty would not be felt, according to Reich, if, we had happy sex life." (93)

Cette restriction et ce dédoublement du lieu de perturbation sont essentiels; ils caractérisent Reich par rapport à Freud. Du reste, il existe une continuité logique dans la construction. Il est ainsi conforme à la définition de la première nature, que les frustrations se créent là et contre quoi Reich a donné une substance, soit les forces vitales, ancrées somatiquement dans la genitalité. De la même manière, il est logique que l'essence structurée, soit l'existence sociale, ne se constitue pas parallèlement à l'essence première précisément parce que Reich a défini celle-ci comme "atteignable" et douée d'une énergie plastique.

3.4 les agents de formation de la cuirasse. Selon les termes de la logique reichienne, cette dialectique se constitue dans, par et pour la famille. Celle-ci est présentée comme le premier agent reproducteur de cette déviation énergétique. La critique de la famille est ainsi un des principaux thèmes chez Reich; chaque ouvrage, chaque opusculé en traite d'une manière ou d'une autre.

Le contenu de cette critique est relativement simple: la famille est essentiellement répressive, et toute sa structure est marquée par l'autoritarisme: l'homme se situe au-dessus de la femme: et ceux-ci au-dessus des enfants. L'explication ultime de cette structure est celle-ci: les parents parce qu'ils ne vivent pas en accord avec eux-mêmes, parce que leur vitalisme originel est mutilé, parce qu'ils sont frustrés et refoulé, luttent contre les manifestations du principe de plaisir chez leurs enfants. Ils luttent contre ce qu'ils ont eux-mêmes réprimé; ils ne veulent pas voir s'élever devant eux ce que leur Surmoi réprime à l'intérieur d'eux. Ils ont donc "peur" du plaisir de leurs enfants; c'est pourquoi, déduit Reich, ils les éduquent d'une manière autoritaire. Cette notion de "peur du plaisir" qui se transmet d'une génération à l'autre par la formation de la structure caractérielle est présente continuellement dans l'ensemble des ouvrages de Reich. Chaque famille, contient, selon cette vision, l'opposition entre l'harmonie et la disharmonie, entre l'expression de l'énergie vitale dans la sexualité et le blocage déjà accumulé dans la cuirasse. A la question "Où sont les sources de la peste névrotique?" Reich répond donc "D'abord dans l'édu-

cation de la famille autoritaire qui supprime la sexualité..." (94)

Dans la logique de Reich, les parents sont ainsi parce qu'ils sont eux-mêmes les fruits de la structure familiale et qu'ils ne peuvent reproduire que ce qui est propre à eux. Sentiment de culpabilité, honte, violence du père, et tabous, sont donc vus comme des mécanismes concrets qui permettent cette reproduction de l'angoisse sexuelle.

Cette reproduction qui structure les enfants ne s'opère pas d'une manière freudienne. Ainsi les problèmes relatifs au premier objet d'amour et ses suites, ne sont pas en eux-mêmes provocateurs de névroses. Le processus oedipien qui doit idéalement se terminer par l'abandon du premier objet d'amour ne crée rien selon Reich. L'Oedipe devient source de trouble uniquement lorsqu'il y a frustration génitale. En soi, l'Oedipe se présente donc chez Reich d'une manière très différente de celle présente dans les Trois essais sur les théories de la sexualité de Freud (95). Dans L'analyse caractérielle, il s'exprime explicitement:

"On considérait naguère que l'existence d'un complexe d'Oedipe dans l'homme moderne expliquait les maladies névrotiques. Cette thèse n'a pas été abandonnée depuis mais on la considère depuis comme d'intérêt secondaire; en effet le conflit entre l'enfant et les parents ne donne lieu à des névroses que si l'économie sexuelle de l'enfant est troublée." (96)

Yves Buin dans son ouvrage L'Oeuvre européenne de Reich constate la même réduction lorsqu'il affirme: "...le complexe d'Oedipe et ses avatars, coeur de l'analyse disparaît..." (96a)

En somme, le rôle de la famille -comme agent de frustration- est

particulier. La famille est analysée dans la mesure où elle réprime l'expression de l'énergie vitale. Il est possible de renforcer cette définition des conflits familiaux en ajoutant que Reich n'opte plus pour un conflit qualitatif entre parents et enfants, mais pour un conflit quantitatif où seule la perte d'énergie encourue est mise en ligne de compte.

"A cet abandon de la structuration du physique selon le modèle oedipien, affirme Yves Buin, se substitue la recherche d'une autre possibilité structurante au travers d'une nouvelle approche de l'économie libidinale où quoi qu'on en dise, c'est la quantité (énergie libre-énergies liées, décharge) qui prime sur la qualité (le psychisme conçu comme qualitativement différent)" (97)

Pour Reich donc, l'éducation familiale est un processus structurant la déviation de l'énergie vitale dans le sens d'une réduction de la quantité exprimée de celle-ci. L'individu en soi n'est donc pas assez fort contre son principe de plaisir pour qu'il parvienne par lui-même -c'est-à-dire par sa volonté- à renoncer à celui-ci, suite à son contact avec le monde. Pour que se constitue psychiquement et s'ancre somatiquement le principe de réalité qui émerge de la disharmonie générale, il faut que la famille, donc des agents différents de l'individu, qui lui sont extérieurs, participe au processus. Si Reich admet donc l'existence des processus d'auto-censure, d'auto-aliénation, il ne faut pas confondre ces processus existants à posteriori et étant de l'ordre de l'individu, et les causes des processus, qui elles sont au contraire de l'ordre des réalités extérieures. Il refuse donc non seulement la pulsion de mort, mais aussi toutes les lectures qui tendent à secondariser la responsabilité de la société et de ses agents dans le processus de déviation énergétique.

3.5 les temps de formation de la cuirasse. Dans la mesure où Reich secondarise le rôle du complexe d'Oedipe, le moment clé que représente celui-ci n'est plus privilégié. En fait selon lui, le processus de structuration et de déviation de l'énergie primaire s'opère de la naissance jusqu'à l'âge adulte.

Chez le nouveau-né premièrement, la société imprime déjà sa marque. Il s'agit là du point de départ:

"Ramenée à sa plus simple expression, la structure économique de la société ... agit sur l'instinct du Moi nouveau-né. Si celui-ci modifie le milieu, le milieu réagit à son tour sur lui. L'harmonie règne si les instincts sont satisfaits partiellement mais dans la majeure partie des cas, une contradiction surgit entre les besoins instinctifs et l'ordre social dont, comme nous l'avons dit, la famille et plus tard l'école sont les représentants. Cette contradiction aboutit à un conflit, qui est le point de départ des modifications; et comme l'individu est dans ce conflit l'adversaire le plus faible, ces modifications interviennent dans sa structure psychique..." (98)

Chez l'enfant, deuxièmement, le contrôle de la propreté, l'apprentissage des bonnes manières, et la nécessité de se plier à un certain nombre de contraintes sont les éléments clé de cette phase. Cette phase qui appartient au stade anal chez Freud est une période importante chez Reich:

"...l'éducation de la propreté, dit-il, quand elle est sévère et prématurée est très nocive. Le contrôle des sphincters, l'exigence d'être sage, tranquille et discipliné, tout cela prépare le terrain à la période suivante..." (99)

La puberté, la troisième phase, est en fait la plus importante.

L'appareil sexuel -le génital- est alors pleinement développé. L'opposition entre la famille et les besoins sera donc très accentuée, et les conséquences seront donc à ce moment les plus marquantes. Si chez Freud, la puberté est secondaire par rapport à la période oedipienne, chez Reich, l'ordre est inversé. Encore là, la logique de ce dernier est rigoureuse vis-à-vis elle-même dans sa définition de l'homme. En définissant l'homme comme doué d'une énergie et en situant l'expression de celle-ci au niveau génital, Reich ne fait donc que poursuivre son cheminement en présentant la phase où l'appareil génital est développé comme la phase la plus importante, et les phases antérieures comme étant de valeurs secondaires ou préparatoires. L'importance de ce temps de la puberté est manifeste dans l'extrait suivant où l'enjeu est identifié à la satisfaction des besoins physiques:

"Ce qui est en jeu, c'est la satisfaction des besoins physiques de la jeunesse en voie de formation. La puberté signifie l'entrée dans la maturité sexuelle... Le bonheur sexuel de la jeunesse est le point central de la prophylaxie des névroses."
(100)

Mais il y a encore plus; la logique des temps ne s'arrête pas là. Le blocage des fonctions ne se limite pas à la formation à proprement parler. Toute la vie il y a reproduction de la déviation; le mariage et les médias sont dans ce cadre des agents importants. Mais si l'individu accepte leurs messages idéologiques, c'est précisément parce que l'individu possède une cuirasse, que celle-ci s'est constituée pendant l'enfance et l'adolescence; qu'elle fut un processus semi-conscient; et qu'elle s'est réalisée à une époque -dans un temps- où l'individu

n'était pas en mesure de réagir, de s'imposer et de prendre conscience du processus en cours. Les idéaux ont également, selon Reich, une très grande importance à l'âge adulte; ils forment des substituts ou des compensations; bref ils projettent dans le rêve l'harmonie énergétique qui a été déviée dès les premiers jours de l'existence. Reich conclut son développement de la manière suivante:

"C'est sur ce fond structural que se développent les tendances à la religion, l'attachement infantile aux parents et la dépendance à leur égard; ce que l'enfant a perdu en motricité naturelle, il le remplace par des idéaux imaginaires; il devient ... "rêveur". Plus son moi s'affaiblit dans sa fonction de réalité... plus se renforcent les exigences idéales qu'il doit s'imposer pour conserver sa capacité d'action..." (101)

4. LES DIMENSIONS THÉORIQUES.

La lecture de Reich de la seconde nature oblige une décantation des éléments théoriques. Pour la poursuite de la recherche, il importe en effet de saisir d'une manière plus globale les avancées de Reich au-delà des détails. De la même manière que ce mouvement vers l'abstrait devait être opéré au bout de cette description de la première nature, de la même manière il importe, à présent, de saisir les articulations abstraites qui sous-tendent le discours de Reich. Cinq éléments peuvent être précisés.

4.1 la topique: Ça, Moi, et Surmoi. Dans la première lecture

que Reich fournissait de l'homme, les constituantes développées correspondaient au Ça freudien. Le végétatif et le Ça constituaient ainsi les premiers éléments de la topique. Ils avaient comme point commun d'être primaires, instinctuels, d'être antérieurs ou premiers, et finalement d'être régis par le principe de plaisir. L'harmonie était posée entre les éléments de l'individu et ceux de la nature; le fonctionnalisme était donc de ce fait le cadre épistémologique approprié. La première topique était donc très simple.

Avec la disharmonie, la configuration est différente. Reich crée d'autres éléments qui se superposent et transforment les données instinctuelles mais en prenant appui sur elles et surtout en utilisant l'énergie qu'elles possèdent. De la disharmonie, Reich crée donc une topique qui est elle-même dialectique. En fait, aux résistances que l'individu développe contre le monde agressant, pour se protéger de lui et de l'expression trop directe des pulsions du Ça, peut ainsi être associé le Moi freudien. Finalement, pour compléter la trilogie, le Sur-moi peut être associé aux valeurs culturelles que l'individu intègre pour compenser ses propres pertes, ou pour rationaliser la seconde nature qui vient à le caractériser complètement. Du conflit entre les besoins et l'environnement naît donc une conception dialectique, absente de la première nature. De cet ensemble -composé de deux natures- il est possible de poser le tableau suivant qui systématise les associations construites:

PREMIERE NATURE	HARMONIE ENTRE L'INDIVIDU ET L'ENVIRONNEMENT	LE ÇA EST LE SEUL NIVEAU EXISTANT
DEUXIEME NATURE	DISHARMONIE ENTRE L'INDIVIDU ET L'ENVIRONNE- MENT	LE ÇA EST MODI- FIÉ ET LE MOI LE SURMOI AGISSENT.

4.2 l'analyse sociale. Dans la topique propre à la seconde nature -celle que Reich utilisera le plus fréquemment- la sociologie et l'analyse politique interviennent constamment. Puisque la déviation trouve ses fondements dans l'ordre social, il ne peut en être autrement. En fait toute la thématique de Reich se situe précisément là, à l'intersection théorique de l'analyse psychique, de la biologie et de la sociologie dont la croisée elle-même est constituée par l'analyse des constituantes qui permettent à l'individu d'accepter sa situation et de la reproduire dans le temps. Yves Buin, dans son ouvrage déjà cité affirme ainsi:

"Le rôle répressif du milieu social occupe le premier plan lors de cette intériorisation du conflit... Ce qui l'amène à reconnaître les limites de la psychologie (dont le freudisme) écartelé entre l'étude du Ça (l'étude des pulsions est du do-

maine de la biologie) et l'étude des influences sociales (domaine de la sociologie). Reich va ainsi reprocher à la psychologie (psychanalyse) de psychologiser la biologie et la sociologie." (102)

Cette intervention de l'analyse sociale sera un des points de litige avec les psychanalystes. Ceux-ci essaient en fait d'expliquer globalement -par leurs seules forces- l'individu et le social; les critiques de Reich ne peuvent donc que contrarier la tendance à constituer une "weltanschauung" avec les seuls outils de la psychanalyse. Au niveau thérapeutique, cette intervention du social crée aussi des problèmes; Reich axe ainsi progressivement son travail vers la prévention et une prise en main politique des problèmes mentaux. En somme, le discours que leur tient Reich est celui-ci: puisque la névrose découle de la société, il importe d'agir sur elle et de modifier ses structures. "La psychologie politique, affirme Reich, prend naissance au coeur même de cette question strictement scientifique n'en déplaise aux personnes qui me reprochent de mélanger politique et science." (103) Dans les deux chapitres suivants, nous nous interrogerons sur la valeur de la croisée que Reich établit... qu'il suffise ici de retenir l'intervention du social.

4.3 la dimension sujet/objet. Reich en intégrant la psychanalyse à la sociologie et vice versa, prétend constituer une dialectique sujet/objet. Ainsi dans L'analyse caractérielle, il écrit:

"Le sociologue ne saurait se désintéresser de la qualité et de l'étendue des recherches du psychologue, car si l'homme est d'abord l'objet de ses besoins et de l'ordre social

destiné à les satisfaire d'une manière ou d'une autre, il est en même temps le sujet de l'histoire et du processus social..." (103a)

Cette dialectique pose un problème semblable à celui que nous avons rencontré au début du présent chapitre à propos de la nécessité de la société. A la limite, malgré la prétention reichienne de poser l'homme comme objet et sujet, il existe une ambiguïté fondamentale qui, à ce stade, doit être formulée ainsi: si les hommes sont sujets, sur quoi cette subjectivité s'appuie-t-elle dans la mesure où l'homme n'est qu'une réalité physique sans télos, selon Reich? En fait, le sujet de Reich ne sera pas véritablement un "sujet" au sens propre du mot -c'est-à-dire doué d'une subjectivité, d'une volonté libre où la conscience décide. Si Reich constitue et définit l'homme en ne le réduisant pas aux conditions économiques, il ne faut pas confondre ce contenu avec le libre arbitre de l'individu; l'individu est objectivé par l'intérieur (puisque la puissance des pulsions inconscientes domine la conscience) et par l'extérieur. C'est là une conclusion importante sur laquelle nous reviendrons.

Pour compléter l'étude de cette deuxième définition, il reste un dernier élément; à qui la vision de Reich peut-elle être associée à ce stade. Si dans un premier temps il existait une relation entre Reich et Bergson, ici, il convient d'établir un rapprochement avec Rousseau et Charles Fourier.

4.4 les relations de Reich avec Rousseau et Fourier. Plusieurs différences existent entre Reich et Rousseau: le rôle de la raison, l'in-

dividu comme monade, et, évidemment, l'absence d'une lecture sexologique. Toutefois, au-delà des distinctions, il existe deux points d'accord.

Premièrement, Reich et Rousseau partagent une vision naturaliste de l'homme; il ne doit pas exister une guerre entre l'homme et son état primitif, mais plutôt une harmonie. Parce que l'homme est dans les deux cas "foncièrement bon", il ne peut être différent de son essence. Ainsi, de la même manière que Freud fondait son pessimisme sur la vision de Hobbes - l'homme est un loup pour l'homme; Reich s'appuie sur la vision opposée, c'est-à-dire sur le naturalisme presque épicurien de Rousseau. L'accord entre Reich et Rousseau qui boucle la boucle avec la première définition et la démarcation vis-à-vis Freud, se retrouve dans l'extrait suivant de l'Emile:

"Obéissons à la nature, nous connaissons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit...Au contraire, la sérénité du juste est intérieure..." (104)

Le deuxième point d'accord repose sur la présence de la même thématique: si l'homme est foncièrement bon "pourquoi est-il dans les fers?" D'où vient le "mal" qui dévie l'homme de sa bonté première? Ce n'est donc pas un hasard si Reich ouvre son dernier ouvrage par la citation suivante de Rousseau:

"L'homme est né libre et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres qui ne laisse pas d'être plus

esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore." (105)

Quant à la relation qui existe entre Reich et Charles Fourier, il est possible de délimiter quelques points d'accord. Tous deux posent l'existence d'une première nature -essentiellement passionnelle- qui a été pervertie par la "civilisation meurtrière". Ainsi Fourier écrit:

"...si l'on compare l'immensité de nos désirs avec le peu de moyens que nous avons de les satisfaire...on comprend trop leur renoncement... Ne voit-on pas en tous lieux la masse des hommes endurer sans résistance la persécution de quelques maîtres..." (106)

L'éducation, dans les deux cas, est aussi vue comme un moment "clé" de la formation du citoyen. Enfin chez Reich et Fourier, il existe un déterminisme très fort à la base de leur édifice réciproque. Dans sa Théorie des quatre mouvements, ce dernier soutient l'existence d'un principe universel, calculable et précis qu'il attribue à Dieu, devant guider la société et l'univers:

"Dieu, soutient Fourier, ... a dû composer pour nous un code passionnel ou système d'organisation domestique et sociale, applicable à l'humanité entière qui a partout les mêmes passions; et il a dû nous interpréter ce code passionnel par des voies fixes... Il existe donc pour nous une destinée unitaire..." (107)

En somme, la pensée reichienne trouve ses sources à plusieurs endroits; Kepler, Anaximandre, Rousseau, Bergson et Fourier sont autant de noms qui se rattachent, en plus de Marx et de Freud, à la pensée de Reich.

A présent que les fondements et les matériaux de la "définition de l'homme" construite par Reich ont été analysés, il importe, dans les deux parties subséquentes d'examiner de quelle manière cette définition originale -fondée sur l'énergie sexuelle et sa modification par le social- rend compte ou ne rend pas compte de la permanence et du mouvement, bref d'examiner si elle répond à la problématique posée au départ, vis-à-vis l'oeuvre de Marx.

DEUXIÈME PARTIE:

L'EXPLICATION DE LA PERMANENCE.

Comment Reich explique-t-il la permanence? Ou de quelles manières rend-t-il compte de la stabilité sociale? Telle est la question qui oriente cette deuxième partie. En retournant les mots, il est possible de formuler cette question d'une manière plus précise: de quelle manière la définition de Reich -à la fois énergétique, sexuelle, et sociologique, où deux natures s'opposent pour ne former qu'une- est-elle valable ou opérationnelle pour répondre au problème de la permanence initialement posé dans l'oeuvre de Marx.

Si Reich a développé et construit sa définition de l'homme dans ses premiers écrits, l'étude de la permanence appartient au milieu de son oeuvre (1927-1936). En fait, cette période centrale se divise elle-même en deux temps. Un premier au cours duquel Reich établit une première relation entre le freudisme et le marxisme, en subordonnant sa définition à ce qu'il définit comme étant le "marxisme"; et un second qui commence en 1933, où il utilise l'ensemble des éléments qu'il a développé pour expliquer la permanence. L'événement qui sépare les deux temps est la prise du pouvoir par les nazis d'Adolph Hitler.

Pour présenter systématiquement les éléments de cette deuxième partie nous procéderons de la manière suivante. Dans le premier chapitre, nous exposerons la théorie reichienne de la permanence. Dans le deuxième chapitre, nous reprendrons brièvement les différentes études de cas faites par Reich pour illustrer sa théorie.

En traitant de la permanence chez Reich nous abordons le deuxième

grand moment de ses travaux: celui qui a fait sa renommée et sa force,
et ce à partir de quoi il fut qualifié de "freudo-marxiste".

QUATRIÈME CHAPITRE:

LES EXPLICATIONS THÉORIQUES DE LA PERMANENCE

A partir de 1927, et surtout après 1929, Reich se préoccupe de plus en plus de la permanence de la disharmonie qu'il considère fondamentale entre l'homme et la société. Pour expliquer cette situation il construit quelques schémas où sa définition de l'homme occupe une place centrale.

Afin de reconstituer à notre tour, ces schémas complexes, trois aspects doivent être successivement développés: 1) le schéma de 1929; 2) le schéma de 1933, d'où résulte le noeud de l'explication de la permanence; et 3) la conception de l'Etat qui découle de ces schémas. Une fois ces trois éléments développés, il ne restera plus qu'à décanter le tout pour obtenir les dimensions théoriques fondamentales qui découlent de cette théorie de la permanence.

1. LE PREMIER SCHEMA: LES ELEMENTS DE BASE.

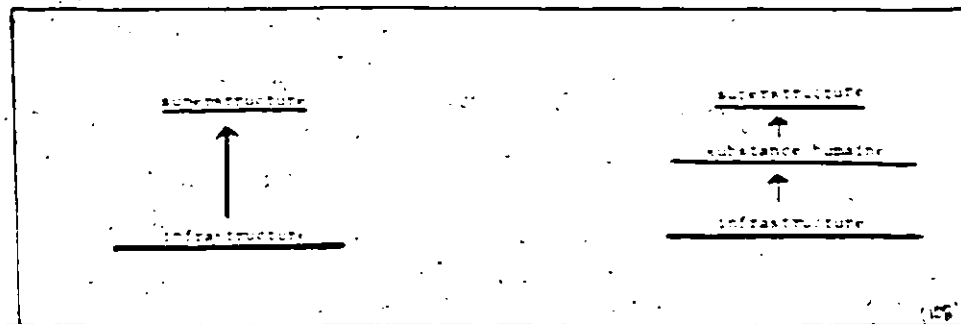
Lorsque Reich définit l'homme, les aspects sociologiques sont secondaires; dans la double définition qu'il fournit, les structures sociales sont posées implicitement, mais sans être approfondies. A partir de 1927, et plus particulièrement en 1929, il cesse de définir l'homme ainsi, et ses recherches se dirigent alors sur la relation existante entre l'homme tel que défini et la société. En fait, c'est au moment où Reich adhéra au Parti communiste autrichien, qu'il élaborait progressivement le cadre dans lequel débordait la seconde nature de l'homme. Dans un premier temps, ces réflexions sont assez simples. Le premier schéma présent dans son ouvrage Matérialisme dialectique et psychanalyse éta-

blit une première série de relations mais sans pousser plus avant le problème de la permanence. En fait, c'est lorsque les partis fascistes grandiront que Reich dynamisera son premier schéma.

Le mouvement communiste, auquel il était lié, avait construit un schéma relativement simple de la société, en conformité avec une lecture bien précise de Marx. Dans ce schéma, deux éléments sont présents: l'infrastructure et la superstructure. D'une part, l'infrastructure contient les éléments matériels de la société: les rapports de production et les forces productives. Elle renvoie ainsi à l'économie. La superstructure contient les éléments idéologiques et politiques de la société. Pour les tenants de ce schéma, c'est l'infrastructure qui est déterminante. Les éléments de la superstructure "dérivent", "découlent" ou sont des "reflets" de l'économie qui est dite déterminante en dernière instance...

Reich adopta cette vision mais en y ajoutant un troisième élément. Selon lui, cette structure développée par les "marxistes" de son époque est incomplète; l'homme n'est pas simplement le miroir qui reflète les éléments qui lui sont "extérieurs" ou "indépendants". Il refuse ainsi d'associer le comportement humain à un "reflet" direct. Ses études sur le psyché lui interdisent de penser que cet élément central n'intervient pas d'une manière ou d'une autre dans les rapports sociaux. C'est de cette manière, et en s'appuyant sur sa définition de l'homme, qu'il insère entre l'infrastructure et la superstructure un troisième élément qui renvoie à ce qu'il a défini comme étant la "nature humaine". Pour

visualiser sa position, il est possible de mettre en parallèle la position des communistes d'alors, et celle développée par Reich à ce premier stade.



L'ensemble intermédiaire présent dans la lecture reichienne est matériel, mais sa matérialité est distincte de l'économie; en fait elle repose sur l'énergie sexuelle ou tout ce qu'il a associé à celle-ci. Secondairement, cet ensemble intermédiaire est aussi non-matériel, c'est-à-dire de l'ordre de la superstructure puisqu'il contient des fantasmes, des symboles et des rationalisations.

La fonction qu'il attribue à sa substance humaine insérée entre les deux structures du cadre marxiste, est essentielle. Pour lui, c'est précisément parce que cet ensemble intermédiaire existe et que sa substance s'identifie avec celle de l'homme que les idéologies peuvent pénétrer dans la "tête des hommes", et devenir la réalité manifeste de ceux-ci. En fait, selon sa propre logique, la dialectique infrastructure, superstructure devient sans contenu si entre les structures économiques et

leur correspondant idéologique il n'y a pas de matière sur laquelle puisse s'imprimer la double structure qui "enserme l'homme socialisé". Pour lui, il y a donc une intériorisation ou une introjection des valeurs dominantes -et celle-ci est nécessaire pour la reproduction de l'ordre social. En dernière instance, "la société est possible, selon sa lecture, parce qu'il existe un ensemble médiateur entre l'économie et l'idéologie. Dans son ouvrage Matérialisme dialectique et psychanalyse, il affirme ainsi:

"...la structure économique de la société ne se transforme pas directement en idéologies "dans la tête des hommes"... Entre ces deux extrêmes, la structure économique de la société et la superstructure idéologique..., la conception psychanalytique de la psychologie de l'homme social introduit une série de chaînons intermédiaires." (109)

En ajoutant, entre les deux structures, cet ensemble intermédiaire sur lesquels s'incrustent les comportements et les attitudes, Reich se défend bien de donner un plus grand poids à l'idéologie. Il n'essaie point de contrebalancer la matérialité économique par son contraire. C'est en ce sens qu'il se défend d'introduire de l'idéalisme dans le marxisme auquel il emprunte le cadre général. Pour lui, au contraire, c'est le schéma sans médiation qui est idéaliste dans la mesure où les idéologies deviennent des "comportements politiques" en ne s'ancrant sur aucune substance définie. Il complète donc la matérialité économique extérieure par la matérialité psychique intérieure. De cela, il découle que l'analyse économique doit être complétée, selon les termes de sa logique, par l'analyse psychique ou psychanalytique. L'extrait

suivant de l'ouvrage déjà cité duquel est tiré ce premier schéma est explicite:

"Ces considérations autorisent à affirmer que la psychanalyse, grâce à sa méthode -qui permet de découvrir les racines instinctives de l'activité humaine de l'individu- et grâce à sa théorie dialectique des instincts, est appelée à éclairer en détails les répercussions psychiques des rapports sociaux de production, ou à expliquer la formation des idéologies "dans la tête des hommes"..." (110)

Dans ce premier schéma -qui soulève des problèmes qui n'avaient pas été théoriquement posés- tous les enchaînements qui seront par la suite établis ne sont pas présents. En fait, le bloc intermédiaire qui renvoie à la substance humaine, telle que définie, joue ici le rôle de médiateur. Certes vis-à-vis la superstructure il constitue une assise, mais à l'égard de l'infrastructure son rôle est limité à celui d'effet. Sa présence est posée comme nécessaire pour la reproduction sociale, mais, dans ce premier schéma, il n'est pas conçu comme "générateur" ou "cause" vis-à-vis l'infrastructure.

En insérant la substance humaine dans cet ensemble structurel, Reich se trouve à préciser ce qui était implicitement posé dans sa définition de l'homme. Toutefois, dans cette première mise en relation, il subordonne le monde intérieur au monde extérieur. Peut-être pour se distinguer de la psychanalyse officielle qui le rejettera peu de temps après, il insiste sur l'économie plus qu'il ne le fera jamais après. En fait, dans ce premier schéma, les relations entre l'homme et la société ne sont pas posées d'une manière aussi complexe qu'il ne le fera par la suite; sa

définition de l'homme est présente mais semble être accessoire.

L'extrait suivant de Matérialisme dialectique et psychanalyse montre bien la subordination de la psychanalyse:

"...vis-à-vis de la sociologie, la psychanalyse peut représenter une partie d'une science auxiliaire, par exemple sous la forme d'une psychologie sociale." (111)

Luigi De Marchi, dans son ouvrage Wilhelm Reich, biographie d'une idée, écrit à propos de ce premier schéma:

"Comme on le voit, l'approche de Reich est ici extrêmement prudente: il ne demande, pour la psychologie d'origine freudienne, qu'une "fonction auxiliaire", une place subalterne par rapport à la "grande et unique doctrine" du mouvement révolutionnaire." (112)

En somme, le premier schéma dans lequel Reich insère sa définition de l'homme peut ainsi être caractérisé. Les éléments sexuels sont subordonnés aux éléments économiques; ils jouent le rôle d'"effets intermédiaires"; le "marxisme" de Reich l'emporte donc sur son "freudisme". En plus, dans ce premier schéma, Reich n'explique pas véritablement la permanence; il crée seulement le cadre de son explication.

2. LE SECOND SCHEMA D'OU RÉSULTE L'EXPLICATION THEORIQUE DE LA PERMANENCE.

Il importe de préciser que de 1927 à 1933, Reich demeure confiant; selon De Marchi, Reich est convaincu de la valeur du mouvement communiste

et de la montée inéluctable des forces ouvrières; les critiques adressées au Parti communiste sont ainsi secondaires. Lorsque Hitler prend le pouvoir en 1933 en remportant les élections, Reich modifie son schéma, se rend compte de ce qu'il considère comme "les limites" du marxisme et développe un deuxième schéma où sa définition de l'homme prend la première place. C'est à ce moment qu'il écrit La psychologie de masse du fascisme dans laquelle se trouve l'explication de la permanence. L'extrait suivant pose le problème qu'il vise à résoudre:

"Le choix de l'alternative marxiste, "s'enfoncer dans la barbarie" ou "avancer vers le socialisme" est déterminé par le fait que la structure idéologie des masses coïncide ou non avec leur situation économique; que cette absence de coïncidence se produise sous la forme d'une soumission passive à l'exploitation comme c'est le cas dans les masses asiatiques, ou sous celle d'un développement contraire à la réalité de l'idéologie des opprimés et de leur condition économique, comme c'est le cas dans l'Allemagne contemporaine, la chose est sans grande importance. Le problème fondamental est donc le suivant: qu'est-ce qui provoque cette divergence entre situation économique et structure psychologique des masses?" (113)

En fait, tout le problème de Reich est: comment s'expliquer la contradiction entre la structure économique de base et la superstructure? Ou, de quoi découle la permanence d'une société dont l'infrastructure ne devrait plus être? La réponse de Reich à cette question -qui renvoie directement au premier niveau de la problématique- s'inscrit dans un retour à sa définition; à la limite c'est en donnant plus de poids aux éléments de sa définition anthropologique que Reich trouve la réponse. Selon les analyses qu'il produit à partir de 1933, le bloc intermédiaire n'est plus simplement un médiateur ou un effet vis-à-vis l'infrastructure; il

acquiert un poids nouveau, différent, vis-à-vis les deux autres structures sociales.

La réponse de Reich peut se résumer ainsi: Si l'homme ne se révolte pas contre les conditions économiques, s'il y a contre les lois de l'histoire une permanence, l'explication se retrouve, en dernière analyse, dans le fait que l'idéologie dominante et l'aliénation sont enracinées dans l'homme et qu'il ne peut s'en départir. Les hommes concrets ne peuvent plus ainsi se démarquer de ce que la société a fait d'eux, parce que la marque sociale est imprimée dans la substance fondamentale de chaque individu. Se révolter contre la société et, contre l'infrastructure devient une impossibilité parce que l'introjection des normes, valeurs et nécessités sociales est devenue une réalité biologique. Et précisément, parce qu'il en est ainsi, les hommes ne peuvent plus modifier leur comportement. S'ils furent malléables pendant le temps de l'enfance, leur structure caractérielle impose dans le présent une permanence contre l'infrastructure elle-même. Selon la logique reichienne, l'homme adulte devient par son comportement un "structurant"; de "structuré" qu'il était, il devient le contraire. Et ce comportement est à ce point ancré en lui que renverser la société intériorisée constituerait ainsi un "suicide" contre sa propre personne. La permanence devient donc explicable, parce que la non-coïncidence repose sur les formes d'une glaise séchée ou non-modifiable rendue à l'âge adulte, même quand la situation économique le commanderait. L'irrationalité ou la permanence dérive donc de la seconde nature parvenue à maturité.

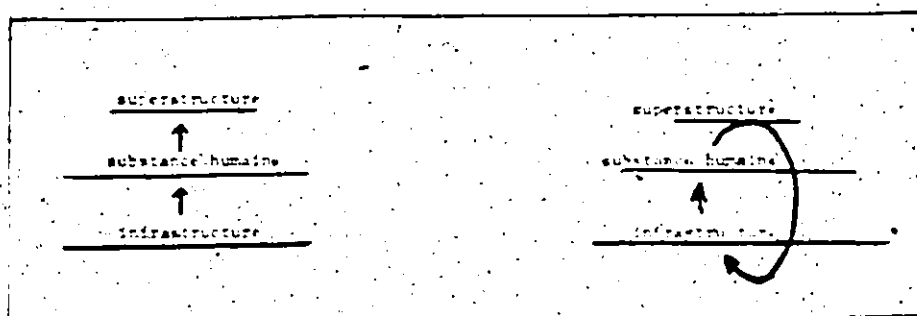
Cette réponse centrale de Reich montre la cohérence de la logique reichienne, du moins sur ce point; tous les éléments deviennent participants. Il est possible de la systématiser dans les quatre propositions suivantes:

- l'homme ne peut dépasser sa conditions devant une situation qui le nécessiterait économiquement;
- cette incapacité de dépasser la société, propre à l'homme socialisé, découle du fait qu'il est lui-même une partie de la société qui forme un tout;
- cette participation au tout social est plus forte que la nouvelle situation qui nécessiterait la révolte dans la mesure où elle repose sur un ancrage somatique non-modifiable;
- finalement, le comportement de l'individu -qui découle de sa constitution- devient, selon Reich, l'élément de base qui assure la permanence sociale.

Par cet enchaînement, Reich pose son schéma autrement: le comportement de l'individu, d'effet de l'infrastructure économique qu'il était dans le premier schéma, devient dans ce second schéma une cause de la permanence de la dite structure. Et c'est précisément parce qu'il devient cause que la permanence devient explicable dans la logique reichienne. Si ce bloc intermédiaire où la "substance humaine" ne faisait que reproduire ce que l'infrastructure lui dicterait, la permanence ne pourrait demeurer un fait social lorsque l'infrastructure commanderait un bouleversement. En ne posant pas seulement la médiation comme un effet mais également comme un être qui devient générateur de comportement, Reich rend compte de la permanence à travers sa logique.

Le premier schéma se complexifie donc même si les éléments sont

toujours les mêmes; les liens ne sont plus unidirectionnels; il existe un flux circulaire. Les deux schémas suivants permettent de situer ce que nous posions en premier et ce qui advient dans le second cas.



Dans le premier schéma les liens sont simples; la substance humaine est médiatrice et se limite à assurer la formation des idéologies dans la "tête des hommes". Dans le second schéma, la substance humaine a plus de poids: non seulement elle accomplit la fonction du premier schéma mais en plus elle participe au soutien de l'infrastructure. Reprenons chaque élément. Selon Reich, la substance humaine est, dans un premier temps du flux circulaire, un simple effet; elle est modelée, structurée par les conditions; elle subit l'infrastructure par l'intermédiaire de la famille. A ce moment la structure caractérielle est plastique. Ce premier temps du flux, nous l'avons identifié par la minuscule (a). Dans le second temps du cycle -identifié par la minuscule (b)- la substance humaine devient cause; elle n'est plus plastique; les hommes parvenus

à l'âge adulte, réalisent alors la société en fonction de ce qu'ils ont appris, et intériorisé et qui se confond, selon Reich, avec leur être tout entier. Ce qu'il a appris en (a) est donc répété en (b) même si l'infrastructure qui a engendré (a) n'existe plus. C'est dans ce sens que le comportement -parce qu'il est somatisé matériellement, et parce qu'il ne peut être structuré autrement- devient, lors de la maturité, déterminant et structurant pour le maintien de l'ordre social.

Reich affirme qu'à l'échelle d'une société, les deux processus se confondent; toutefois, dans la mesure où la société est maintenue par des individus socialisés, l'analyse ne peut pas ne pas tenir compte du processus tel qu'il se vit par l'individu dans le cadre de la société et où l'existence se concrétise à travers deux temps distincts. Reich conclut ainsi:

"Le refoulement sexuel altère la structure caractérielle de l'individu économiquement exploité, de telle sorte qu'il pense, ressent et se conduit d'une manière qui va à l'encontre de ses propres intérêts matériels." (114)

Dans l'extrait suivant -dont l'importance est centrale- Reich reprend l'ensemble de son explication. Il importe de le reproduire en entier et de le commenter à chaque moment de son développement.

La première partie est un rappel:

"Comme une idéologie sociale modifie la structure psychique

des hommes, elle n'est pas seulement reproduite dans ces hommes, mais -ce qui est plus important- elle a pris dans la forme de l'homme concrètement modifié et agissant d'une manière modifiée et contradictoire -le caractère d'une force active, d'une puissance matérielle." (115)

Dans ce premier extrait, Reich souligne que ce qui fait la force de l'idéologie n'est pas son caractère idéologique en soit, mais bien plutôt son humanisation, c'est-à-dire qu'elle rentre dans l'homme, et qu'elle se concrétise dans son comportement. Pour Reich, c'est en ce sens qu'elle devient une force agissante; l'idéologie en soi, sans substance où s'imprimer, ne peut donc avoir un poids dans les rapports sociaux, selon lui. Du reste, c'est de cette manière seulement que peut être compris cette première partie de l'extrait où il affirme: "elle a pris dans la forme de l'homme ... le caractère d'une force active..." La suite de cette première partie montre bien la critique que Reich adresse au schéma qui ne pose point de médiation:

"C'est ainsi et seulement ainsi que s'explique l'effet en retour de l'idéologie d'une société sur la base économique dont elle est issue. L' "effet de retour perd son caractère apparemment métaphysique ou psychologiste, si l'on appréhende sa forme fonctionnelle comme la structure caractérielle de l'homme agissant socialement." (116)

La deuxième partie de l'extrait est plus explicite; le rôle de la structure caractérielle s'articule dans les temps dont nous avons présentés les distinctions:

On voit donc mieux pourquoi "l'idéologie se transforme plus lentement que la base économique. Les structures carac-

térielles qui correspondent à une situation historique donnée se constituent pour l'essentiel dans la prime enfance..."(117)

Ici, Reich pose ce que nous avons désigné comme étant le premier temps; le moment où la structure caractérielle est plastique et malléable. On voit bien que cette structure se constitue dans la prime enfance, et que cette constitution s'inscrit elle-même dans une situation historique. C'est à ce moment que les comportements s'apprennent, et s'incrument tout en se fondant dans l'inconscient.

Dans la troisième et dernière partie, Reich conclut que c'est de cet enchaînement que découle la permanence. Dans la mesure où les comportements incrustés dans l'individu au cours de l'enfance ne sont pas modifiables, il s'en suit que le comportement se trouve à freiner l'évolution de l'infrastructure; ce ne sont plus donc les hommes qui sont bloqués par leurs conditions d'existence, mais le mouvement de celles-ci qui est entravé par le comportement des hommes qui ne peut que répéter l'apparis.

"Il s'en suit, conclut Reich, que peu à peu les structures psychiques prennent du retard par rapport aux conditions sociales d'où elles sont issues et qui elles évoluent très rapidement." (118)

La dernière phrase est explicite sur le sens du développement qui forme ce second schéma de Reich:

"C'est là l'essence même de ce qu'on appelle la tradition..."(119)

La distinction entre les deux schémas est très nette. Dans le premier, la substance humaine que Reich avait précédemment définie se trouvait à jouer un rôle très secondaire bien que nécessaire; vis-à-vis l'infrastructure elle n'avait pas un poids déterminant dans le sens qu'elle ne pouvait être qu'un effet. Dans le second schéma, Reich remet en valeur sa définition de l'homme; il la place au centre du processus social et la présente comme étant à la fois cause et effet: effet dans un premier temps, celui de l'enfance, et cause dans un second. Et c'est à partir de la réinsertion complète des éléments de sa définition de l'homme qu'il se trouve à expliquer la permanence.

3. LA CONCEPTION DE L'ÉTAT QUI DÉCOULE DE CETTE SCHÉMATISATION DU SOCIAL.

De ce qui précède, il est possible de déduire la conception de l'Etat chez Reich. Pour lui, l'Etat n'est ni un "arbitre", ni une "arme monopolisée par une seule classe" (120), ni le représentant de la "raison" (121); il n'est pas non plus une simple institution extérieure à nous. Pour saisir le contenu de l'Etat, selon les termes de sa logique, il importe de discerner l'importance de la notion d'autorité, les niveaux d'existence de l'Etat et troisièmement la place et la nature du comportement de l'homme socialisé.

3.1 la notion d'autorité. La notion de pouvoir, dans la mesure où elle se définit comme la "capacité de modifier le comportement d'un

groupe ou d'un individu" (122) est une notion générale. A l'intérieur d'elle, il est possible d'établir des distinctions dont celle qui renvoie au concept d'autorité. En fait, l'autorité est un pouvoir qui n'utilise pas la violence ou la menace de violence pour modifier le comportement. L'autorité est persuasive. L'autorité apparaît ainsi comme un pouvoir "légitime", "accepté sur qui il s'exerce." L'autorité est donc distincte non du pouvoir dans son sens général mais du pouvoir qui repose sur la violence. Dans la logique de Reich, le concept d'autorité est le premier concept utilisé. Il sous-tend toute l'analyse de la sphère du rapport entre les hommes et le pouvoir. En fait, les hommes reproduisent et acceptent le pouvoir, parce que la soumission est ancrée en eux. Ici il importe cependant d'établir une distinction. Si le concept d'autorité est le principal, il ne faut pas déduire que la conception de Reich s'appuie exclusivement sur lui. Pour Reich, la soumission à l'autorité est le fruit de son contraire, c'est-à-dire la violence, et plus particulièrement la violence exercée sur les enfants; toutefois, lorsque cette violence est complétée, il ne reste plus que l'autorité, la violence devient dès lors inutile dans la mesure où l'introjection des valeurs dominantes est faite. Les Etats, plutôt que de reposer alors sur la violence reposent sur une violence intériorisée, oubliée mais active. Le dénominateur commun des Etats ou leur structure de base devient donc la structure caractéristique irrationnelle du peuple. Dans La psychologie de masse du fascisme, Reich écrit à ce propos:

"Nous avons affaire à un cercle vicieux qu'on ne peut rompre que si l'on approfondit à la fois la division et l'idée de

l'Etat et tente de trouver leur dénominateur commun. Ce dénominateur est... la structure caractéristique irrationnelle des masses humaines." (123)

3.2 les différents niveaux d'existence de l'Etat. Selon lui, l'autorité ne se constitue donc pas spontanément. L'Etat apparaît donc comme un être complexe, qui existe à plusieurs niveaux. L'Etat existe ainsi d'abord dans la famille, puis dans l'individu, pour exister ensuite sous sa forme la plus visible, c'est-à-dire dans l'institution qui se présente comme étant l'Etat.

Pour Reich, l'enfance de l'individu dans sa famille constitue le premier lieu où l'Etat se manifeste. En développant sa structure familiale, l'enfant apprend à respecter l'autorité, à obéir, à se conformer à des normes -sans avoir décidé de leur contenu. Le père est ainsi la première incarnation de l'Etat; l'enfant apprend la soumission d'abord et principalement devant son père. Le besoin d'autorité et de soumission, bref l'obéissance, se forme donc à ce moment d'abord. C'est devant le père que l'enfant apprend ainsi, selon Reich, à réprimer son principe de plaisir, et à dévier le cours normal ou naturel de son énergie vitale. Dans La psychologie de masse du fascisme, il écrit ainsi: "...pour commencer, l'enfant doit se plier à l'Etat autoritaire miniature qu'est la famille, dont il doit accepter les structures, pour s'intégrer plus tard dans le cadre social général." (124) Le père est très clairement identifié à l'Etat à ce premier niveau. Dans La lutte sexuelle des jeunes il affirme ainsi:

"...le père, dans son actuelle représentation... est pour les enfants et la femme le représentant de l'ordre et de la morale établie..." (125).

Reich précise que les méthodes pour réaliser cette soumission importent peu, dans la mesure où même si la violence n'est pas manifestement utilisée, la menace pèse et l'enfant, sans défense, le ressent ainsi:

"Il importe peu, dit-il, que le succès de cette répression et de cette soumission de la jeunesse soit obtenu par la sévérité ou par la tendresse. Les deux méthodes sont étroitement unies et vont aussi de pair d'habitude..." (126)

Ce premier niveau n'est pas suffisant en soi. C'est parce que l'enfant intériorise les prescriptions de son milieu que l'Etat minia-ture a un sens. Certes la possibilité d'intériorisation existe avant celle du père, quoi qu'il en soit l'intériorisation des valeurs du père survient après. En existant dans l'individu, en devenant une réalité endogène, l'Etat devient d'autant plus fort; sa puissance est décuplée dans la mesure où les individus ne peuvent plus s'opposer à l'Etat puisqu'il est aussi en eux. Ce deuxième niveau d'existence de l'Etat est névralgique; c'est lui qui assure l'existence du troisième et dernier niveau.

Le troisième et dernier niveau est l'Etat tel qu'il existe institutionnellement, sous sa forme manifeste. Son pouvoir, sa législation, son idéologie et l'attraction qu'il dégage sont le fruit des niveaux précédents. Selon lui, l'erreur fondamentale de l'analyse politique est

de confondre le dernier niveau d'existence de l'Etat avec l'Etat tout entier ou de considérer ce dernier niveau comme le moteur. Selon sa logique, l'Etat ne doit donc pas être saisi institutionnellement, et les mouvements politiques ne doivent pas être appréhendés tels qu'ils se présentent; ces phénomènes existent d'abord et surtout dans les deux autres niveaux qui sont omniprésents et dont l'action est déterminante en dernière instance.

Ces trois niveaux de l'existence de l'Etat ont une fonction nécessaire. Pour Reich, c'est parce que chacun existe que l'Etat - sous sa forme extérieure peut se manifester comme autorité. A la limite, le politique devient donc permanent - et impose par là une permanence sur les lois de l'histoire (et souvent contre les lois économiques) - parce que les individus agissants sont objectivés par les valeurs qu'ils ont intériorisées. Ainsi, parce qu'ils ne peuvent se départir des normes apprises, ils retrouvent dans l'Etat et l'ordre établi ce qui caractérise leur cuirasse formée au cours de l'enfance et l'adolescence contre la première nature. La permanence du politique réside donc non dans lui-même ou dans l'Etat, mais dans les phénomènes d'intériorisation en face desquels l'individu n'est pas libre. C'est donc parce que Reich définit l'homme par des éléments objectifs et objectivants qu'il parvient à expliquer pourquoi l'homme ne peut se détacher de ce qu'il est devenu. La définition anthropologique et l'explication de la permanence forment donc un tout.

3.3 le comportement politique. De cette analyse, Reich déduit des traits comportementaux. Ceux-ci, précisément parce qu'ils façonnent l'activité de l'homme face au pouvoir et à la société, sont donc l'aboutissement de tout l'enchaînement de Reich sur la permanence, à partir du premier schéma. En fait, ces traits bouclent la boucle du cycle.

Premièrement, pour Reich, il existe chez l'individu une peur de la liberté. L'individu recherche l'autorité, il en a besoin. Parce qu'elle fait partie de lui, et dans la mesure où le Surmoi siège dans son inconscience comme une autorité, la peur de la liberté ou de l'autonomie devient essentielle dans le comportement de l'individu socialisé. Dans La psychologie de masse du fascisme, Reich établit explicitement la relation existante entre ce premier trait de comportement et la répression infantile:

"Le mécanisme, par lequel les masses humaines perdent le sens de la liberté ... est la répression sociale de la sexualité génitale des petits enfants, des adolescents et des adultes." (127)

Dans son ouvrage Ecoute petit homme, Reich prononce un réquisitoire sévère contre cet élément du comportement. Ainsi, écrit-il en s'adressant à l'homme moyen ou l'homme normalisé:

"Tu t'en remets au puissant pour qu'il exerce son autorité sur le petit homme. Mais tu ne dis rien. Tu confies aux puissants et aux impuissants, animés des pires intentions, le pouvoir de parler en ton nom." (128)

A cette peur de la liberté s'ajoute un autre grand trait de comportement: la crainte du changement. Selon Reich, l'esprit devient passif, l'imagination est détruite. Seule la répétition peut s'imposer. Un comportement appris est donc voué à être répété indéfiniment. Il s'institue par voie de conséquence une paralysie sociale à partir même du comportement de l'individu. En fait, ce comportement est associé à une anticipation de la mort que les hommes préfèrent ou redoutent moins que l'expression des forces du Ça. Ainsi écrit-il:

"La résignation sexuelle qui caractérise l'écrasante majorité des individus est génératrice d'indolence, de vacuité de la vie, de paralysie de toutes les initiatives et activités saines. C'est comme si le mode de vie était une anticipation de la mort; les individus vivent tournés vers la mort. Ils préfèrent cette mort vivante toutes les fois que leur constitution est incapable de faire face aux incertitudes et difficultés d'une vie vraiment vivante." (129)

A ces deux traits de comportement, Reich ajoute en troisième lieu l'absence de réflexion. Selon lui, les hommes ne réfléchissent plus sur leur existence; ils vivent sans s'interroger. Dans La fonction de l'orgasme il écrit:

"On ne réfléchit pas sur la vie. On va au bureau, aux champs, à l'usine ... à l'école. On fait son devoir et on garde bouche close. On devient stérile, il est vrai..." (130)

De par ces trois traits de comportement, l'adhésion politique ou la participation n'est plus jugée selon des critères habituels. Selon Reich, les individus socialisés, fonctionnent plus selon un mode affectif

irrationnel que selon un mode rationnel. En fait, puisque l'individu est seulement capable de répétition, puisqu'il ne réfléchit pas sur son existence, son adhésion politique devient par voie de conséquence, une recherche d'une plus grande soumission, d'une plus grande autorité. Dans son autobiographie *Les Hommes et l'Etat*, Reich rapporte l'incident qui lui fit prendre conscience du fondement affectif de l'adhésion politique, et il conclut en disant:

"Au cours de cette réunion, je pris conscience pour la première fois de façon précise et concrète, du contenu affectif de l'adhésion au Parti, et du fait que le Parti était un foyer pour les sans-foyer..." (131)

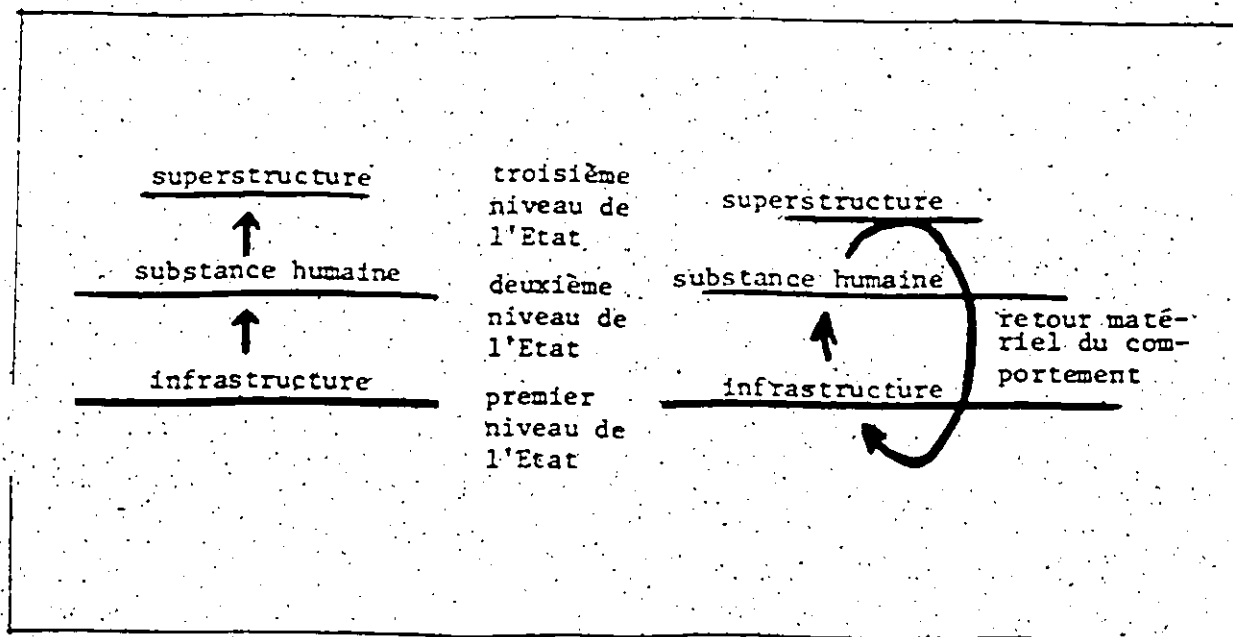
A la limite, c'est de cette analyse que Reich déduit un des concepts les plus importants de ses travaux, soit celui de "peste émotionnelle". Pour lui, ce qui advient de l'homme dans le cadre social et ce à quoi l'homme s'active est semblable à la "peste". Les hommes se la transmettent ainsi nécessairement; ils en sont atteints d'une manière fondamentale; et puisqu'ils ne peuvent s'en détacher, toute leur activité sociale se retrouve conditionnée par ce "fléau". C'est dans ce cadre et pour désigner le comportement de l'"homo normalis" que Reich utilise l'expression "pestiféré":

"Le trait distinctif de la peste émotionnelle réside ... dans le fait que la maladie se manifeste dans une attitude humaine qui... se reflète dans les relations personnelles, dans les rapports sociaux et prend une forme organisée dans certaines institutions." (132)

A partir de là il est possible de conclure avant d'exposer les

dimensions théoriques. Pour Reich la permanence existe parce que la famille, le Surmoi, l'Etat et le comportement de l'individu forment un cycle fonctionnel. Chaque élément participe au maintien du cadre appris et craint tout écart. Ce cycle est évidemment possible parce que Reich a défini l'homme comme doué d'une structure malléable pour un certain temps et non modifiable par la suite.

L'ensemble des éléments ainsi agencés bloque l'évolution; il empêche la prise de conscience; et rend permanent ce qui ne devrait pas l'être au point de vue strictement économique. C'est donc à travers cet ensemble dont le deuxième schéma est le cadre que Reich explique la permanence. Il est possible de représenter le tout schématiquement ainsi:



4. LES DIMENSIONS THÉORIQUES.

L'explication théorique de la permanence développée par Reich soulève une série de questions théoriques fondamentales. Il importe donc de décanter les éléments théoriques de base et de discerner les bases du raisonnement de Reich. Trois éléments doivent être traités : le rétablissement d'un fonctionnalisme ; les niveaux d'analyse nécessaires ; et troisièmement la place de cette explication théorique dans le cheminement de Reich.

4.1 le rétablissement d'un fonctionnalisme de base. Revenons d'abord sur nos pas. En analysant la première nature de l'homme, Reich posait une harmonie entre celle-ci et la nature ; une lecture fonctionnaliste du réel était alors utilisée. En analysant la seconde nature de l'homme où une disharmonie existe entre l'homme et la société, Reich affirmait qu'il existait un conflit ou une dialectique ; la répression sexuelle des enfants en était la preuve. Une épistémologie dialectique convenait donc parfaitement pour l'analyse de la disharmonie. L'étude de la permanence nous a montré qu'à ces deux premiers temps s'ajoute un troisième. "L'homme" de Reich - en sortant des cadres de sa définition et en s'insérant dans le cadre social général - passe, en fait, de la disharmonie à la constitution d'une nouvelle harmonie. Parce que la substance humaine est plastique pendant son enfance, l'homme s'adapte à son nouvel environnement, lui emprunte ses idéaux, et ses fantasmes. En grandissant, l'homme socialisé s'intègre donc dans l'ensemble social. D'une certaine manière, il ne peut que s'y plaire puisque ses forces

primaires ou naturelles ne sont plus prédominantes; il s'établit ainsi un accord entre la nature seconde de l'homme et la société même si celle-là est le fruit d'une lutte ou d'une disharmonie qui s'est achevée par la victoire des forces favorables à l'ordre ou à la stabilité sociale. C'est dans ce sens que le raisonnement de Reich repose à la base sur un fonctionnalisme. Bien que ce terme utilisé par Reich ne corresponde pas exactement au sens habituel il existe indéniablement un fonctionnalisme dans la mesure où le système redevient "harmonieux", et que chaque élément est représenté comme un "objet" occupant une "fonction" dans un "tout". L'harmonie se trouve donc au début et à la fin du processus; entre ces deux temps, un moment disharmonieux s'impose, qui correspond à la période de l'adolescence et de l'enfance, bien que cette période soit variable dans les travaux de Reich.

Dans ce cadre, la permanence résulte donc, par voie de conséquence, du développement d'une nouvelle harmonie fondamentale entre l'homme socialisé et la société dont l'Etat - par son autorité - est l'incarnation la plus manifeste. La poursuite du tableau montre les différents moments: la permanence apparaît ainsi comme la fin d'un cycle.

PREMIER MOMENT	SITUATION D'HARMONIE ENTRE L'HOMME ET LA NATURE	UNITÉ FONCTIONNELLE
DEUXIÈME MOMENT	SITUATION DE DISHARMONIE ENTRE L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ: ILLI DURE LE TEMPS DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE ET S'ESTOMPE PROGRESSIVEMENT PAR LA SUITE.	CONFLIT DIALECTIQUE
TROISIÈME MOMENT	DE LA LUTTE ENTRE L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ RÉSULTE LA VICTOIRE DE CETTE DERNIÈRE: UNE NOUVELLE HARMONIE S'INSTALLE DONC ET LA VIOLENCE DU SECOND MOMENT EST REFOUÏE DANS L'INCONSCIENT	CRÉATION D'UNE NOUVELLE UNITÉ FONCTIONNELLE SUR LAQUELLE REPOSE LA PERMANENCE ET L'AUTORITÉ DE L'ÉTAT

Une distinction doit cependant être faite pour compléter cette première dimension théorique qui résulte de l'explication de la permanence. La nouvelle harmonie, selon Reich, n'a rien d'essentiel. Elle ne correspond pas à l'ordre naturel. D'après sa logique, elle découle plutôt de l'existence, et non de l'essence. C'est pourquoi la nouvelle harmonie est associée dans les ouvrages reichiens à la "peste émotionnelle" et à l'irrationnalité installée alors qu'au contraire, la première harmonie renvoie aux plus hautes valeurs éthiques. En somme, pour lui, le fait qu'il se crée une nouvelle harmonie entre l'homme existentiel socialisé, et la société, ne rend pas la chose éthiquement acceptable; en fait il condamne bien plus cette nouvelle harmonie même si elle semble paisible- que la disharmonie où pour lui il existe encore un "espoir"... Nous reviendrons sur ce dernier point, par la suite dans la troisième et dernière partie de l'exposé général; il suffit de dire que si Reich rétablit un fonctionnalisme de base pour expliquer la permanence ce n'est pas pour légitimer, mais plutôt pour expliquer la permanence de ce qui lui paraît illégitime.

4.2 l'utilisation de plusieurs niveaux d'analyse. La conception de l'Etat en trois niveaux et le rôle donné au comportement humain manifestent chez Reich l'utilisation de plusieurs niveaux d'analyse. Dans la mesure où l'individu, sa famille et son Surmoi ne sont pas des entités réductibles entièrement aux structures sociales; ils deviennent des lieux d'analyse. Dans plusieurs de ses travaux Reich s'intéresse ainsi -et ce d'une manière spécifique- aux moeurs, au folklore, à l'humour et aux habitudes de toutes sortes pour y discerner l'effet

d'une répression familiale et la cause d'un maintien des rapports sociaux contre les lois économiques. Pour Reich donc, relativement à l'étude du pouvoir tel qu'il se manifeste - que l'on pourrait désigner comme étant le "macro-niveau", il existe aussi un "micro-niveau" qui peut être associé, à bien des égards, au concept de quotidienneté développé par Henri Lefebvre. (133) Walter Nord, dans son article "Marxist critique of humanistic psychology" souligne comme d'autres commentateurs de Reich, l'existence de cette piste qui particularise ce dernier:

"As Reich observed, Marxism is inadequate to the degree that many marxists have failed to take the character structure of the masses into account. In fact Reich's stress on developing "the masses" suggests that work at the microlevel is essential." (134)

4.3 la place de l'explication de la permanence dans le cheminement de Reich. Une dernière dimension doit être traitée: comment s'insère cette réflexion théorique de Reich dans ses travaux?

En premier lieu, il importe de souligner que le processus général que Reich trace à partir du second schéma est conforme à la définition de l'homme qu'il fournissait au départ. Le premier schéma où les éléments de sa définition étaient subordonnés presque entièrement à l'infrastructure toute puissante, ne dure en fait qu'un instant, soit de 1929 à 1933. D'une manière générale, il existe donc une forte cohérence. Ainsi, c'est parce que Reich insiste sur les aspects matériels ou végéta-

tifs du soma, dans sa définition anthropologique, et que les lieux sont circonscrits physiquement, qu'il peut présenter le chaînon intermédiaire comme une donnée matérielle et lui attribuer le poids d'une cause matérielle relativement autonome devant l'infrastructure. De Marchi, dans son ouvrage déjà cité, affirme à ce propos: "Reich confirme sa fidélité à la conception matérialiste de la libido" (135). Par la suite, le second schéma se maintiendra jusqu'en 1945; en fait, c'est l'explication qui est au centre de son oeuvre et qui structure ses ouvrages les plus connus; dans les dernières années d'autres modifications surviendront sur lesquelles nous reviendrons. (136)

Un dernier point avant de passer aux illustrations de cette théorie de la permanence. Si le second schéma a été maintenu pendant la période la plus productive de sa vie, le détail de son contenu a été modifié de 1933 à 1945. Ainsi, dans la première partie de La psychologie de masse du fascisme écrite en 1933, Reich insiste beaucoup sur les différences de classes en rapport avec la répression sexuelle. Dans la dernière partie du même ouvrage, ces distinctions sont presque totalement éliminées. De l'infrastructure, il ne reste plus que l'ensemble conçu comme cadre général fondamental. (137) L'extrait suivant de la Préface de 1944 à la troisième édition de La révolution sexuelle fait le point sur ces distinctions qui s'opèrent à l'intérieur de ce second schéma:

Les matériaux de ce livre ont été primitivement réunis dans les années 1918 à 1935, dans le cadre du mouvement de libération européen. Ce mouvement était tombé dans la croyance erronée qu'une idéologie bourgeoise autoritaire était

synonyme de mode de vie prolétarien... Ils montrèrent qu'idéologie autoritaire et idéologie libertaire n'ont rien à voir avec la configuration économique des classes..." (138)

Pour préciser l'explication de Reich de la permanence -qui forme après sa définition de l'homme le second tiers de son oeuvre... d'autres éléments pourraient être ajoutés, des nuances pourraient être soulignées... quoi qu'il en soit, c'est là l'essentiel. - A présent, il ne reste plus qu'à examiner les études de cas faites par Reich sur le problème de la permanence. Cette deuxième partie sera alors complétée.

CINQUIÈME CHAPITRE:

TROIS ÉTUDES DE CAS

ILLUSTRANT LA THÉORIE DE LA PERMANENCE.

Le fascisme allemand, le problème de l'Union Soviétique et le conservatisme des femmes constituent pour Reich trois exemples pour vérifier les enchaînements théoriques qu'il a construit pour expliquer la permanence. C'est à travers eux qu'il tente de rendre compte d'une structure sociale par l'utilisation de sa définition de l'homme. L'examen de ces trois études de cas nous fournit donc une illustration appliquée de sa théorie - où l'homme apparaît comme objectivé par les éléments de sa cuirasse interne, formée dans le cadre familial.

Ces études de cas sont les éléments les plus connus de la théorie reichienne... La majorité des commentateurs y consacrent d'ailleurs l'essentiel de leurs ouvrages. Ici nous ne faisons que résumer les études en question, en mettant plus d'emphasis sur la première, soit le fascisme allemand.

1. LA PREMIÈRE ÉTUDE DE CAS: LE FASCISME ALLEMAND.

L'étude du fascisme allemand - expression que Reich préfère à celle de "nazisme" - renvoie à tous les éléments théoriques que nous avons développés. Publiée dans La psychologie de masse du fascisme en 1933, il y développe successivement plusieurs aspects: premièrement, contre qui il situe son propos; quels sont les éléments généraux du fascisme; quels sont les éléments spécifiques à l'Allemagne; et finalement quels sont les thèmes du discours fasciste. Il convient

de reprendre un à un ces éléments.

En étudiant le fascisme allemand, Reich se situe contre la conception des communistes allemands. En fait, à l'époque où Reich est actif politiquement et productif théoriquement, le fascisme ébranle l'Europe centrale. Le mouvement communiste -auquel il adhère de 1927 à 1933- en Autriche d'abord, puis en Allemagne, prédisait un "essor révolutionnaire" devant la crise économique mondiale de 1929-1933; les ouvriers, les paysans et tout le peuple devaient se lever et abattre le capitalisme. Or il n'en fut rien. Les masses plutôt que de s'orienter à gauche, se tournent vers des partis de droite. Pour Reich, cette situation était un problème, dans la mesure où ni les marxistes, ni les freudiens n'y répondaient.

A la base de son explication qui le démarque de celle des communistes allemands, Reich pose le fascisme comme un mouvement de masse, dont le contenu est accepté et préconisé par les masses. Tout le problème est donc posé dans le cadre de la première notion que Reich utilise théoriquement pour définir le politique, c'est-à-dire la notion d'"autorité". Dans La psychologie de masse du fascisme, Reich s'exprime en des termes explicites:

"Le fascisme en tant que mouvement politique se distingue de tous les autres partis réactionnaires par le fait qu'il est accepté et préconisé par les masses." (139).

Fondamentalement, Reich pose un dénominateur commun non-spécifique

à l'Allemagne. Ainsi, selon lui, le fascisme s'appuie sur la structure caractérielle qui découle de la répression sexuelle. A partir de ce dénominateur commun, le fascisme apparaît comme une institutionnalisation de la "peur de liberté", de la "peur du changement" et de la recherche d'une autorité qui s'impose comme le père ou le Surmoi. Pour lui, le fascisme n'est donc pas un phénomène exclusivement allemand, italien ou japonais. Ce développement de l'autoritarisme -face à une situation de crise- est contenu de ce fait potentiellement dans chaque individu dont les forces primaires ont été réprimées. C'est ainsi qu'il affirme:

"A la suite d'un faux raisonnement politique on considère encore de nos jours le fascisme comme un phénomène spécifiquement allemand ou japonais... Mes expériences en matière d'analyse caractérielle m'ont installé dans la conviction qu'il n'existe pas un seul homme vivant qui ne porte dans sa structure caractérielle les éléments de la sensibilité et de la pensée fasciste..." (140).

A cette analyse de base -qui se situe au niveau du potentiel- Reich ajoute dans un deuxième temps, une série d'éléments pour expliquer pourquoi ce potentiel presque universel, s'est réalisé en Allemagne. L'Allemagne dit-il, est un pays où la famille avait une très grande importance dans la culture et dans l'économie. Les moeurs étaient sévères, et la rigidité morale avait ancré plus entièrement le "besoin d'autorité". La défaite et le Traité de Versailles n'avaient, selon son analyse, que bafoué l'orgueil national -inséré dans chacun des individus par et à travers la famille. En somme, l'Allemagne possédait plus que les conditions générales, elle rassemblait aussi une série d'éléments qui favo-

risait d'une manière spécifique l'éclosion du fascisme. De cette manière, on voit bien que pour Reich le fascisme n'est pas un phénomène de Parti, mais plutôt une réalité qui s'enracine plus profondément; il est donc évident, de ce fait, que Reich travaille à plusieurs niveaux. Dans La psychologie de masse du fascisme, il affirme ainsi:

"Pour le fascisme le problème ne relève pas tellement de la politique des leaders de Parti que de la base psychologique des masses laborieuses..." (141)

Pour étayer son analyse, il examine le comportement de trois catégories sociales: les paysans, les fonctionnaires et les ouvriers. Dans les trois cas, il utilise l'enchaînement des éléments économiques, psychologiques et politiques.

Chez les paysans premièrement, la répression sexuelle est plus forte parce que le paysan a besoin de ses enfants pour assumer le travail. Le cadre familial est donc plus rigide; il s'en suit que le besoin d'autorité est plus intériorisé et que le comportement politique peut difficilement s'orienter, par voie de conséquence, vers la gauche. L'individu -devant une situation de crise- répète donc ce qu'il a appris et s'accroche à ce qu'il a connu. Dans l'extrait suivant, Reich généralise cette situation à toute la petite-bourgeoisie où il existe une économie familiale:

"Au départ, la situation familiale des différentes couches de la petite-bourgeoisie coïncide avec leur situation économique. La famille forme si l'on fait abstraction de la fonction pu-

blique en même temps une petite entreprise économique. Les membres de la famille travaillent dans l'entreprise du petit commerçant ce qui permet de faire l'économie de la main-d'oeuvre étrangère chère...C'est l'interdépendance étroite entre famille et économie qui explique pourquoi la paysannerie est "attachée au sol"...pourquoi elle se laisse facilement tenter par la réaction politique..." (142)

Pour les fonctionnaires, deuxièmement, un processus semblable est présent. Dans leur cas une relation s'établit entre leur rôle de fonctionnaire ou de représentant de l'Etat et leur Surmoi. Ils sont ainsi enclins à demander un renforcement des pouvoirs de l'Etat dans la mesure où ils s'identifient à celui-ci et y trouvent une valorisation qui correspond aux demandes de leur Surmoi. Reich écrit ainsi:

"La conscience sociale du fonctionnaire n'est pas déterminée par le sentiment d'une communauté de destin avec ses collègues... Cette attitude consiste pour le fonctionnaire en une identification absolue avec le pouvoir étatique... Cette identification avec une administration, une entreprise, un Etat, une nation peut se définir par la formule: "Je suis l'Etat"..."(143)

Pour les ouvriers, en troisième lieu, Reich est plus nuancé... du moins dans la première partie de La psychologie de masse du fascisme. En fait, il soutient que les ouvriers partagent avec le reste des individus une structure caractérielle inhibée qui découle de la répression familiale. Ce dénominateur commun constitue un facteur d'engagement dans le mouvement fasciste. Toutefois, d'un autre côté, Reich affirme que d'autres facteurs vécus par l'ouvrier vont à l'encontre de cette participation au fascisme: la solidarité ouvrière et l'absence de satisfaction directe dans le travail. Selon son analyse, il résulte de la

situation des ouvriers allemands un comportement ambivalent où des éléments contradictoires sont présents. C'est d'ailleurs pourquoi, selon lui, les ouvriers ont participé au fascisme, mais en dernier et dans une proportion moins grande que les autres catégories sociales. Dans l'extrait suivant sa position est manifeste:

"La propagande révolutionnaire aurait du en premier lieu tenir compte des contradictions internes chez le travailleur et du fait que sa volonté révolutionnaire n'était pas seulement "engourdie" mais que l'élément révolutionnaire était soit peu développé dans sa structure psychique, soit contrecarré par des éléments structurels réactionnaires s'opposant au premier..." (144)

Par l'analyse de ces trois catégories sociales, la logique de Reich ressort. Il pose en premier sa définition de l'homme, telle que structurée par la société capitaliste; ensuite, celle-ci est mise en relation avec d'autres éléments: les besoins économiques de l'individu, son travail ou les événements historiques du pays; enfin, il conclut en expliquant le conservatisme des individus selon l'importance des éléments qui concourent à structurer et maintenir ce comportement. Ce fonctionnalisme le conduit en fait à travailler dans ce que nous avons posé comme les premiers niveaux de l'existence de l'Etat. L'autorité du fascisme allemand semble de ce fait résulter d'un enchaînement où la structure caractérielle inhibée est au centre et où la quotidienneté figure comme moment "clé" de l'analyse. Dans son ouvrage déjà cité sur cette question, il affirme ainsi:

"C'est la structure autoritaire, anti-libérale et anxieuse des hommes qui a permis à sa propagande d'accrocher les masses.

C'est la raison pour laquelle l'importance sociologique d'Hitler ne réside pas dans sa personnalité mais dans ce que les masses ont fait de lui..."(145)

Dans l'extrait suivant du même ouvrage, l'emphasis sur la "micro-politique" ou le "micro-niveau", c'est-à-dire la quotidienneté est exprimé clairement par Reich:

"Nous devons nous soucier davantage, des détails de la vie quotidienne. Ils sont les artisans de la progression, ou inversement, de la régression sociale, tandis que les beaux discours n'éveillent qu'un enthousiasme passager..." (146)

En dernière instance, la permanence de la structure capitaliste allemande en situation de crise, résulte donc du conservatisme des masses, dont la substance renvoie à son tour à la structure caractérialle des individus dans l'enfance et dans le présent. Les paysans, les fonctionnaires et les ouvriers sont donc devenus les défenseurs de l'ordre allemand parce que cet ordre était celui qui correspondait à leur propre constitution psychique; et leur plus ou moins grande participation résultait elle-même d'une plus ou moins grande combinaison d'éléments du passé et du présent qui concourraient à exprimer l'ordre de cette structure psychique autoritaire.

Pour compléter cette première étude de cas, reste un dernier élément: le discours fasciste. Selon Reich, le fascisme a été possible parce que ses dirigeants ont projeté un discours qui correspondait à l'ancrage des individus. Selon Reich, cet élément est évidemment secondaire, mais il est nécessaire. A la limite, il referme le circuit de la permanence.

Dans l'extrait suivant il formule de manière explicite ce dernier élément:

"L'examen de l'efficacité psychologique d'Hitler sur les masses devait partir de l'idée qu'un führer ou représentant d'une idée ne pouvait avoir de succès...que si ses concepts personnels, son idéologie ou son programme étaient en harmonie avec la structure moyenne d'une large couche d'individus nivelés par la masse." (147)

Pour déterminer comment les individus se sont retrouvés dans le discours fasciste, ou pour expliquer de quelle manière la boucle se referme, Reich analyse quelques aspects du discours fasciste.

Le rôle du Führer, premièrement. Selon l'analyse de Reich, si Hitler a pu s'installer au pouvoir et être adulé par des millions de gens, cela s'explique parce qu'il s'identifiait au père, et que les individus l'identifiaient de la même manière. La masse, dit-il, retrouvait en Hitler, le protecteur sévère, mais bienveillant devant l'enfant obéissant qu'ils avaient été. Hitler occupait donc sa place parce qu'il était considéré comme le père de tous ou l'incarnation vivante du Surmoi; Reich affirme ainsi le pourquoi de son adulation:

"S'il sait réveiller dans les individus...les liens affectifs familiaux, il représentera en même temps le père autoritaire. Il attire sur sa personne l'ensemble des attitudes affectives qui s'adressaient naguère au père protecteur et représentatif..." (148)

Sur la question de l'espace vital et de la défense de la nation

Reich y voit un processus similaire. L'homme moyen découragé de sa situation concrète s'échappe de cette situation dans un fantasme national. Il se projette, soutient Reich, dans une gloire qui le "grandit" à ses propres yeux; sa fierté "déchue" est, par là, compensée par une gloire nationale qu'il fait sienne:

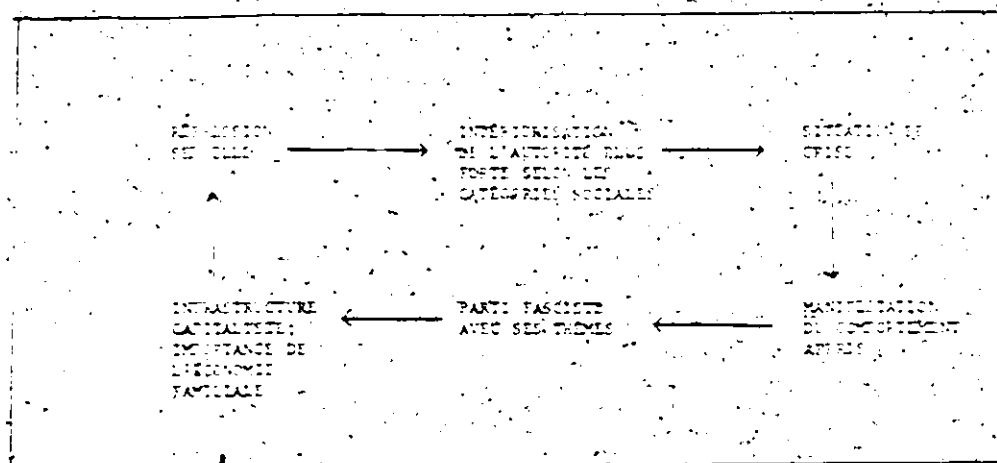
"Plus l'individu a perdu... le sens de son indépendance, affirme Reich, plus le besoin infantile d'un appui se manifeste par une identification affective... Cette tendance est le fondement psychologique du racisme national, c'est-à-dire d'un sentiment de fierté emprunté à la "grandeur de la nation"(149).

L'analyse de la théorie raciale se situe de la même manière. L'individu fasciste se grandit en se disant membre d'une race supérieure. Et, il rejette les étrangers, non seulement parce qu'ils sont "inférieurs" à ses yeux, mais aussi parce qu'ils signifient -et ce plus particulièrement les juifs- le mélange du sang, donc la sexualité libre. La pureté raciale a ainsi un soubassement qui renvoie à une pureté sexuelle. Reich fournit une série d'exemples pour prouver son interprétation. Au bout de son argumentation à propos de ces éléments du discours fasciste et de son "harmonie" avec la structure caractérielle, il conclut en disant:

"Une des sources les plus puissante de l'idéologie politique et de l'anti-sémitisme ... est la sphère irrationnelle de la phobie syphilitique. Selon ces théories, il faut donc tendre par tous les moyens à la pureté de la race, autrement dit à la pureté du sang." (150)

En somme le discours fasciste tire donc sa puissance du fait

qu'il était en harmonie avec la structure caractérielle moyenne. Selon son analyse, les masses voulaient le fascisme, et celui-ci a su habilement leur donner ce qu'elles recherchaient; de là découle la prise du pouvoir. En fait, ce dernier élément boucle la boucle de cette première étude de cas. Il est possible de figurer l'ensemble de celle-ci par le schéma suivant:



A cette étape-ci, il est donc manifeste que Reich parvient, dans les termes de sa logique, à illustrer d'une manière cohérente la permanence d'un ordre social maintenu par le mouvement fasciste. En fait, celui-ci apparaît au bout de la ligne comme un résultat, un effet, une conséquence de la structure caractérielle qui a pris des formes particulièrement aiguës suite à une conjoncture de crise. A la limite, Reich parvient donc à rendre compte de l'ordre politique qui s'imposa alors en Allemagne à partir des éléments de sa définition de l'homme insérée dans la double structure sociale qu'il a empruntée au marxisme.

Contrairement à la vision des communistes, le fascisme n'apparaît pas comme le fruit d'une manipulation, ni comme une réalité éphémère; il prend plutôt l'allure d'une nécessité qui découle de la cuirasse caractérielle de chaque individu, et contre laquelle aucun ne peut rien. En fait, le fascisme allemand est pour Reich l'expression du refoulement des individus placés dans une conjoncture qui rendit cette expression particulièrement aiguë.

2. LA DEUXIÈME ÉTUDE DE CAS: L'UNION SOVIÉTIQUE.

L'Union Soviétique constitue l'objet de la seconde analyse que Reich entreprit pour rendre compte du poids de la structure caractérielle dans la vie sociale. La permanence est encore la préoccupation centrale - mais d'une autre manière. Si l'analyse du fascisme visait à démontrer que la structure caractérielle autoritaire conditionne d'une manière conservatrice le comportement de l'individu face à une situation économique de crise, l'analyse de l'Union Soviétique va plus loin encore. Elle tente de démontrer que le poids de la structure caractérielle inhibée est si important qu'il peut conditionner une régression générale d'une société vers un mode de production antérieur. L'essentiel des propos de Reich sur ce deuxième cas se retrouve dans son ouvrage La révolution sexuelle, publié la première fois en 1936.

L'analyse de l'Union Soviétique est faite en plusieurs étapes. Reich, après un premier voyage en 1932, en revient très positif. Même

si sa théorie de la permanence semble être contredite par le progrès qui s'accomplit en peu de temps, il revient ainsi très enthousiaste dans la mesure où ce qui s'accomplit en Union Soviétique rejoint ce qu'il souhaite.

En 1936, lorsqu'il rédige son ouvrage, la situation a changé. Les purges, la collectivisation forcée et le renversement d'un ensemble de lois touchant la sexualité et la vie conjugale -qu'il avait estimé étonnamment progressiste- l'obligent à expliquer la nouvelle situation. Parallèlement à l'explication du fascisme, il tente donc d'expliquer le stalinisme qu'il désignera comme étant le "fascisme rouge". Et c'est cette dernière analyse qui nous fournit notre deuxième étude de cas.

Son explication peut être présentée ainsi dans sa substance. En premier lieu, selon Reich, la révolution qui se déroula en U.R.S.S. s'est réalisée en oubliant la structure caractérielle, c'est-à-dire les habitudes et les moeurs du peuple. Le processus s'est opéré selon la lecture marxiste la plus orthodoxe: il fallait s'emparer de l'Etat, puis modifier la structure économique; les "hommes nouveaux" devaient apparaître d'eux-mêmes. En ne posant pas de médiation entre l'économie et le politique, et en ne donnant pas de substance à l'homme, les problèmes relatifs à la psychologie furent, d'après son étude, mis de côté. Il écrit ainsi dans La révolution sexuelle:

"...l'attitude consistant à s'occuper d'abord des questions économiques, ensuite de celles de la vie quotidienne était erronée et ne faisait qu'exprimer l'impréparation aux formes apparemment chaotiques de la révolution culturelle. (151)

A la limite, selon Reich, il y a eu révolution sociale par et à travers la révolution économique seulement. Pour lui, la priorité aurait dû être différente. Ce qui a été baptisé "révolution culturelle" constitue un problème plus complexe. Et dans la mesure où il donne une base matérielle aux habitudes culturelles, il ne peut d'ailleurs en être autrement. Dans l'ouvrage déjà cité, le problème est présenté d'une manière explicite:

"Il apparaît clairement aujourd'hui que la révolution culturelle posait des problèmes infiniment plus ardues que la révolution politique. Il est facile de le comprendre. La révolution politique ne requiert rien de plus qu'une direction forte et entraînée et la confiance des masses envers elle. La révolution culturelle en revanche requiert une modification de la structure psychique de l'individu moyen." (152)

Pour Reich, c'est parce que le psychologique a été mis de côté et de ce fait non-modifié, qu'il y a eu un retournement des efforts de la société soviétique. A la limite, pour Reich la révolution s'est retournée contre elle-même parce que la révolution économique a été considérée comme suffisante bien qu'elle ne le soit pas. Les dirigeants premièrement se sont transformés en dictateurs ou "fascistes rouges" selon l'expression de Reich parce que leur structure caractéristique n'a pas été bouleversée et les masses deuxièmement ont laissé libre cours à cette prise du pouvoir par les bureaucrates parce qu'elles étaient incapables de vivre librement, de prendre des initiatives et de réfléchir, du moins immédiatement. Habituees à vivre en suivant, paralysées par la "peur de la liberté" elles furent de ce fait incapables de vivre la démocratie. La démocratie soviétique ne dura donc qu'un

moment parce que l'ensemble des mesures était en contradiction avec ce que les individus étaient "existentiellement"; la seconde nature des individus se trouvait ainsi à bloquer leur propre libération, même si celle-ci coïncidait avec leur essence. Pour Reich donc, même si le pouvoir bolchévik adopta des mesures progressistes dans les premières années du régime, cette législation n'était pas suffisante; elle n'eut point d'effets:

"Par conséquent, dit-il, le résultat de la révolution sexuelle ne peut pas être jugé d'après les lois qui furent adoptées (qui n'indiquent que l'état d'esprit momentanément révolutionnaire des dirigeants) mais seulement par leurs effets sur la masse de la population, et par l'issue dernière de ce combat pour la nouvelle forme de vie..." (153)

Ici on voit clairement la logique reichienne: l'homme n'aspire pas à la liberté en lui-même. Son comportement ne se modifie pas suite à une mise en désuétude de lois ou à un changement des règles économiques. La "peur de la liberté"-dans la mesure où elle a été apprise et intériorisée, se maintient donc par elle-même dans l'individu même si l'ensemble social qui a généré ce mode de réactions n'existe plus. C'est dans ce sens que l'homme existentiel de Reich n'aspire pas à la liberté. Au bout du compte, Reich estime donc que les bolchéviks réfléchissaient le processus culturel en s'imaginant qu'il était automatique ou qu'il suffisait de laisser libre cours à chaque individu pour que le bien ou le progrès se manifestent. Dans La révolution sexuelle, il s'exprime très clairement sur ce point:

"On oubliait le fait que des relations sexuelles vraiment saines,

sûres et satisfaisantes n'avaient jamais existé; il n'y avait donc rien qui put se relâcher. Ce qui se relâchait en réalité c'était la pression de l'asservissement économique dans les relations familiales et la pression de la conscience antisexuelle chez les jeunes gens..." (154)

Dans son ouvrage sur la question Reich va encore plus loin. Il n'avance pas seulement que les phénomènes psychiques sont relativement distincts des processus économiques, il affirme également leur capacité rétroactive. En d'autres termes le poids du comportement dans la vie politique est posée comme étant si puissant qu'il peut reconstituer la situation antérieure et l'infrastructure première; et c'est là l'essence du retournement en Union Soviétique. D'après Reich les comportements de soumission étaient si forts qu'ils ont non seulement perduré après l'instauration du "socialisme" mais qu'ils ont aussi renversé celui-ci et reconstruit son contraire, c'est-à-dire la dictature, c'est-à-dire ce qu'ils avaient toujours connu. Pour lui, l'Union Soviétique a ainsi passé du capitalisme au socialisme pour retourner au capitalisme, et ce sous le poids de l'ancrage psychique. Il conclut donc son analyse en disant:

"Aussitôt que la société détient la propriété des moyens sociaux de production et détruit l'appareil autoritaire, elle est inévitablement confrontée avec le problème de savoir comment la vie humaine doit être réglée: moralement ou librement. Il est tout à fait évident qu'une élimination immédiate des normes morales et de la régulation morale est hors de question. Nous savons que les individus, avec leur structure psychique actuelle sont incapables de se diriger eux-mêmes; ils sont peut-être susceptibles d'instaurer une démocratie économique, mais non pas une société rationnelle et autogérée." (155)

4 Dans cette seconde étude de cas, la théorie de Reich ressort égale-

ment explicitement. En fait, il est ici évident que Reich donne un rôle encore plus grand à la substance humaine puisqu'il attribue à celle-ci la responsabilité du retour au capitalisme en Union Soviétique. La démarcation qui distingue le premier schéma du second est donc manifeste ici par l'utilisation de ce dernier dans toute sa force.

3. LA TROISIÈME ÉTUDE DE CAS: LA SITUATION DES FEMMES.

La troisième étude de cas concerne la situation des femmes. Si Reich a peu traité de ce problème comparativement à d'autres, il n'en reste pas moins que cet exemple est souvent apporté pour exposer de quelle manière la reproduction et la permanence sociale s'opèrent.

La même logique est présente. Au départ, il pose que le comportement des femmes est généralement marqué par la soumission; elles manifestent, dit-il, un plus grand conservatisme; elles défendent plus fidèlement des valeurs et des intérêts opposés à leur situation concrète que d'autres groupes sociaux, les ouvriers par exemple. Reich pose donc le pourquoi de ce phénomène.

Sa réponse procède du même axe directeur présent dans les deux autres études de cas. Les femmes, malgré le fait qu'elles soient doublement exploitées, soutient-il, acceptent leur état parce que leur éducation a été, à la limite, doublement répressive. La répression sexuelle joue en-

core le rôle clé. En agissant et en structurant les femmes, cette répression dénie aux femmes leur essence et toute force de révolte. De ce fait, les femmes ainsi structurées deviennent participantes de l'ordre social qui s'oppose à elles. Elles participent donc à la permanence de leur propre situation d'exploitation et d'oppression.

Pour construire cette troisième analyse, Reich bâtit les mêmes schémas. Au départ, il pose la famille et la répression sexuelle:

"Les troubles de la sexualité sont en général beaucoup plus répandus chez les filles et les femmes que chez les garçons et les hommes. Cela correspond évidemment au fait que les femmes sont beaucoup plus opprimées sexuellement dès l'enfance... et ont subi une éducation sexuelle beaucoup plus sévère que les garçons..." (156)

Du fait de la répression sexuelle plus forte, l'esprit critique, l'amorphisme, la passivité et la soumission sont donc davantage ancrés chez les femmes. Un comportement autonome, libre, détaché peut donc difficilement résulter d'une telle situation.

En plus de ce premier élément, Reich ajoute des variables économiques qui renforcent l'action de la répression sexuelle. Le mariage, la dépendance économique sont ainsi des facteurs incitant à un plus grand respect de l'ordre établi. Il y a donc une complémentarité semblable aux autres études de cas entre sexualité et les facteurs économiques. La répression crée la soumission; la fragilité de la situation économique reproduit une insécurité; le mariage apparaît

alors comme une institution protectrice, bienveillante. Reich s'exprime dans des termes explicites lorsqu'il affirme dans La révolution sexuelle:

"Etant donné la dépendance matérielle de la femme à l'égard de l'homme et sa plus faible participation au processus de la production, le mariage représente pour elle une institution protectrice, mais permet en même temps de l'exploiter." (157)

Dans La lutte sexuelle des femmes la même idée est présente mais de manière plus claire; la relation qui engendre le comportement politique conservateur est posée nettement. Il importe de reproduire l'extrait dans son entier dans la mesure où la logique reichienne apparaît explicitement:

"La famille bourgeoise a pour tâche d'élever des êtres soumis et de rendre les jeunes aptes au mariage. Cependant, comme la vie sexuelle et l'existence économique de la femme et de l'enfant sont encore très difficiles en dehors de la famille légale, souvent même pleines de risques pour ceux qui ne jouissent pas de cette protection, la famille joue dans le capitalisme un rôle très important en tant qu'institution de protection des femmes et des enfants opprimés. C'est pourquoi les femmes prolétariennes défendent si souvent et si passionnément le mariage." (158)

Au facteur économique, Reich ajoute en plus un facteur symbolique qui découle de l'économie. Les femmes ne peuvent se réaliser sur le marché du travail; "parce que leur vie sexuelle est inhibée" (159), elles ne peuvent qu'investir dans l'éducation des enfants. Ces derniers

-dans la mesure où elles leur inculquent leur propre Surmoi ou leurs propres défenses- représenteront leur réalisation. Les femmes ne sont donc pas seulement participantes; parce qu'elles reproduisent leur "peur de la liberté" et du plaisir, elles deviennent un agent "clé" de la reproduction sociale. Dans La révolution sexuelle Reich explique ainsi comment la boucle se boucle:

"La mère, si elle ne travaille pas à l'extérieur, voit dans ses enfants la grande satisfaction de sa vie, pour le malheur de ces derniers." (160)

Et Reich conclut d'une façon directe en affirmant:

"Comme on le sait, les enfants jouent le rôle de gentils animaux domestiques que l'on peut aimer, mais aussi mal-traiter à volonté; l'affectivité des parents (parce que structurée par la peur du plaisir) les rend inaptes à la tâche éducatrice." (161)

Cette articulation proprement reichienne n'est pas foncièrement différente de certaines analyses contemporaines. Françoise Collin, dans un ouvrage publié sous la direction de Maria-Antonietta Macciocchi Les femmes et leurs maîtres pose le problème de la même manière; elle se réfère d'ailleurs à Reich à plus d'une reprise.

"La complicité plus ou moins importante des opprimés à leur oppression étant un fait assez général, on ne s'étonnera pas de ce que les femmes aient si longtemps et si universellement subi, ratifié, reproduit et produit leur sujétion... (162)... Tout en réduisant les femmes à leur rôle maternel, ce système leur accorde en même temps ...une sécurité et une protection..." (163)

Globalement la même logique est présente. L'essence des femmes n'est pas l'asservissement, mais leur existence structurée dans l'enfance crée un autre mode d'être; ce mode d'être rend les femmes participantes. D'opposantes potentielles, elles deviennent donc collaboratrice d'un régime patriarcal. Les symboles et satisfactions deviennent donc ceux de l'existence structurée par la répression sexuelle. Encore là les notions d'essence et d'existence s'imposent. Le résultat est donc la création d'une unité fonctionnelle entre les différents niveaux de la hiérarchie sociale. Structurés contre leur essence, qui est associée à la sexualité, les individus existants - les femmes dans le cas de cette troisième analyse - s'unissent à l'ordre social. La permanence, à ce niveau, repose donc encore sur la création d'un fonctionnalisme où chacun malgré sa sujétion crée et reproduit le système de la sujétion.

*
*
*

Au bout du compte, les trois études de cas que nous avons reconstituées reprennent l'ensemble des éléments théoriques précédemment développés. Dans tous les cas, la permanence apparaît parce que la sphère du politique est homogène et fonctionnelle; et ce fonctionnalisme est lui-même possible parce que la répression sexuelle brise toute possibilité de réalisation de l'essence, qui aspire à la liberté et à l'autonomie. La répression incruste ou installe dans le corps et l'inconscient un vaste système de soumission aux règles apprises et socialement établies. Dans les trois cas, l'étendue du schéma de Reich est

visible. Il applique sa propre logique aussi bien pour rendre compte de la non-révolte dans une situation économique qui l'exigerait (le fascisme); il l'utilise pour expliquer le retour d'une société à son point de départ (l'Union Soviétique); et finalement, il s'en sert pour rendre compte du maintien du système patriarcal par celles qui le subissent (les femmes).

Par son cadre théorique -et surtout à travers les termes de son second schéma- et par ses études de cas concrètes, Reich explique donc la permanence. Il l'explique à partir de sa définition anthropologique. Il en résulte évidemment une analyse politique radicalement différente des études traditionnelles. Quoi qu'il en soit, le phénomène est expliqué alors que chez Marx il s'agissait d'un temps non-déterminé.

TROISIÈME PARTIE:

L'EXPLICATION DU MOUVEMENT.

Si dans la deuxième partie nous avons étudié de quelle manière Reich solutionne ce qui était demeuré inexplicable chez Marx, il s'agit de comprendre, à présent, comment Reich développe et explique ce que Marx parvenait à résoudre. Dans cette troisième et dernière partie le problème central est celui-ci. A partir de sa définition de l'homme, comment Reich explique-t-il le mouvement et les transformations sociales, ou -de quelle manière rend-t-il compte des genèses, des libérations et des révolutions. Posée dans les termes utilisés dans le chapitre précédent, le noeud du problème peut être formulé ainsi:

-comment le cycle de la reproduction sociale -qui constitue le centre de l'explication de la permanence, s'est-il formé initialement?

-et comment peut-il se briser?

La nécessité d'expliquer le mouvement s'est imposé à l'oeuvre de Reich pour trois motifs. Premièrement, en posant une harmonie fondamentale entre l'homme et la nature, en s'inspirant d'une éthique naturaliste, Reich est forcé d'expliquer l'origine de la disharmonie -qui n'existait pas à priori entre l'homme et la nature; en d'autres termes, sa position éthique le contraint à élargir son étude de l'histoire.

Le deuxième motif se situe dans le rapport Reich/Freud. En 1920, puis en 1923, et finalement dans Malaise dans la civilisation, (164) Freud affirme la coexistence "éternelle" de deux forces: Eros et Thanatos, dont la lutte n'a pas de fin. Selon Reich, cette position laisse l'homme sans perspective; mais telle est selon Freud la réalité "au-delà

de toutes illusions". Il va sans dire que Reich devant cette perspective, se refuse à partager toute la logique freudienne. Non seulement, dit-il, cette lutte n'existe pas, mais en plus, il affirme que cette proposition est inconciliable avec l'existence ou même la possibilité du "bonheur humain": "Admettre la possibilité du bonheur humain, c'était effacer les théories de la répétition-obsession et de l'instinct de mort." (165). A partir de là, Reich se doit d'expliquer comment l'homme sortira de la "névrose généralisée". En d'autres termes, la négation de l'instinct de mort freudien contraint Reich à développer une théorie "optimiste" dans laquelle l'homme trouvera son bonheur et sa libération. Ce rapport contradictoire fondamental avec le père de la psychanalyse constitue le second motif qui incite Reich à se pencher sur le mouvement et plus particulièrement le mouvement libérateur.

Le troisième motif est plus général. Si Reich appartient à l'école freudienne lorsqu'il pose sa définition de l'homme -au cours des années vingt- et s'il appartient au marxisme lorsqu'il élabore sa théorie de la permanence, il se retrouve après 1933 sans théorie globale dans laquelle il puisse se situer, à la limite. Son exclusion presque simultanée du Parti communiste et de l'Association Internationale de psychanalyse l'oblige donc, au bout du compte, à se définir d'autres référents généraux ou à organiser autrement les théories globales qu'il avait utilisées jusque-là. C'est dans cette nouvelle situation qu'il tend à élargir les dimensions de sa recherche et à reconstruire pour lui-même une "weltanschauung".

Si le problème est présent, il existe d'une manière plus complexe que celui de la permanence. Cette complexité s'explique. Premièrement, l'étude du mouvement par Reich chevauche sur deux périodes: la fin de la période "freudo-marxiste", et la période dite "américaine". Au cours de cette dernière, les écrits reichiens sont contradictoires et mal définis. Reich revient continuellement sur ses propos, et change à deux reprises sa terminologie. A la limite, Reich apporte donc des explications relativement cohérentes du mouvement, qui se trouvent par la suite niées dans une logique multiple dont il est difficile de saisir le fil conducteur.

La deuxième difficulté est la suivante. Reich en abordant le problème du mouvement revient sur toute son oeuvre. "Pris de vertige" par celle-ci il se retourne vers sa définition de l'homme et vers son analyse de la permanence. En quelques mots le traitement de ce dernier problème pose donc des difficultés supplémentaires, de celles que nous devons surmonter pour la reconstitution du discours. La discussion sur Reich devient donc plus complexe. Toutefois, au-delà de cette difficulté, il existe un avantage: Reich lui-même boucle la boucle de son exposé; d'une certaine manière, il conclut ses propres travaux.

En troisième et dernier lieu surgit une difficulté relative aux commentateurs de Reich. Ainsi, alors que sur les autres dimensions de l'oeuvre, il existait un accord entre notre lecture et celle des commentateurs -bien que l'articulation fut différente-, ici, autour du

problème du mouvement, des distances se créent. II nous faut donc nous situer par rapport à celles-ci, ce qui ajoute d'autres volets au traitement du problème.

Pour traverser les obstacles identifiés, nous avons divisé notre exposé en deux chapitres. Le premier se limitera à poser la difficulté; il identifiera les lacunes et les problèmes relatifs au mouvement dans l'œuvre de Reich. Le second chapitre, quant à lui, situera notre lecture par rapport à celles des différents commentateurs, et s'attachera à dénouer la logique du mouvement. A ce moment, nous reviendrons sur la définition de l'homme.

L'hypothèse de cette troisième partie se divise en trois éléments. Le premier sera démontré dans le premier des deux chapitres, et les deux autres, dans le second. Les éléments de l'hypothèse sont ceux-ci:

- Malgré l'apparence des premières explications du mouvement, celles-ci sont remplies de difficultés qui sont de plus en plus manifestes dans les explications subséquentes du mouvement.
- Ces difficultés renvoient à une incapacité de saisir le mouvement, incapacité qui découle elle-même de la définition "objectivante" et positiviste que Reich a attribuée à l'homme.
- Cette incapacité l'entraîne dans un glissement dont les aboutissants constituent une négation de sa théorie de la permanence. Au bout du compte, la pertinence de l'analyse reichienne pour les sciences sociale apparaît réduite.

SIXIÈME CHAPITRE:

LES EXPLICATIONS DU MOUVEMENT
ET LES DIFFICULTÉS QUI Y SONT PRÉSENTES.

Dans ce chapitre nous nous limitons à poser le problème ou à expliquer l'origine de la difficulté. Au départ le problème du mouvement se pose en deux temps: le mouvement initial ou celui qui crée et produit la disharmonie, et le mouvement libérateur, qui au contraire, constitue la rupture avec la disharmonie et le retour à l'état prévalant initialement. Au cours des années trente, dans L'irruption de la morale sexuelle, et dans La révolution sexuelle, seuls ces deux mouvements sont abordés. C'est dans ce sens que le problème est posé d'une manière restreinte. Par la suite, après 1930, dans la période dite "américaine", Reich élargit le problème. Ce ne sont plus seulement ces mouvements qui posent des difficultés; la notion même de mouvement surgit dans son entier.

Pour procéder systématiquement nous examinerons d'abord la difficulté du mouvement initial, puis celle de la libération, pour enfin poser, dans un troisième temps, la difficulté dans son entier telle qu'elle apparaît dans la période la plus controversée de l'œuvre de Reich

1. LES DIFFICULTÉS PRÉSENTES DANS LA LOGIQUE DU MOUVEMENT INITIAL.

L'objet de L'irruption de la morale sexuelle, écrit en 1931 est le suivant: d'où vient la première disharmonie? Comment la civilisation en est-elle arrivée là? L'ouvrage de Reich se situe dans la prolongation de L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat écrit

par Engels, à partir de commentaires de Marx. Il se situe également dans le cadre du débat que Freud avait amorcé dans Totem et Tabou (1913) sur les origines de la civilisation et des premiers interdits. En fait, il constitue fondamentalement une réponse à ce dernier ouvrage de Freud, en s'appuyant en partie sur l'ouvrage d'Engels. Toutefois, c'est dans les pages de l'ouvrage de Malinowski, La sexualité et sa répression dans les tribus primitives que Reich puise l'ensemble des éléments empiriques sur lesquels il appuie sa démonstration. (166).

D'après Reich, l'analyse faite par Malinowski des communautés nélanésiennes apporte une preuve "irréfutable" de sa théorie (167). Les habitants de la région, vivent en harmonie entre eux et avec la nature. Chaque individu partage avec les autres ses biens et ses activités. La société est donc ouverte et existe sans autorité politique. En somme, il prévaut une situation qui doit être identifiée au "communisme primitif":

"Nous sommes, dit-il, en présence d'une propriété commune, d'une division du travail, d'une socialisation des tâches, d'une répartition des produits en fonction de ce travail; bref d'un communisme primitif..." (168)

La "clé" de cette situation, selon Reich réside dans l'existence d'une sexualité libre et ce dès le plus jeune âge. Les enfants, les adolescents et les adultes peuvent ainsi vivre au rythme de leur corps. L'énergie sexuelle est libérée des fixations qui caractérisent la seconde nature de l'homme. Par voie de conséquence, le processus

d'inhibition, de refoulement n'existe pas, il ne peut prévaloir :
une situation de disharmonie entre les hommes, entre l'homme et
la nature, et surtout entre l'essence humaine et sa réalisation existen-
tielle. Constantin Sinelnikoff dans son ouvrage L'Oeuvre de Wilhelm
Reich présente de la manière suivante ce que Reich a puisé dans l'ouvrage
de Malinovski :

"C'est la lecture en novembre 1930 ... de l'ouvrage de Malinov-
ski qui acheva de convaincre Reich. L'ouvrage apportait
selon lui la preuve ethnologique du lien entre les formes
économiques et les formes sexuelles, et surtout l'existence
de société vivant selon l'économie sexuelle." ((169)

Dans cette société -dont Reich utilise tous les éléments- hommes
et femmes, enfants et adultes, sont sur un pied d'égalité. S'il existe
des fonctions différentes, aucune de celles-ci ne contient un pouvoir
de contraindre ou d'imposer. La seule limite est celle de l'inceste,
mais pour Reich "comme la sexualité est libre, l'interdiction de l'in-
ceste ne saurait être considérée comme une restrictions de la sexualité..."
(170). En rapportant les études faites par Malinovski sur d'autres com-
munautés primitives, les Arpe~~les~~ où il existe une "répression sexuelle"
et une disharmonie, Reich conclut en posant sa double équation :

liberté sexuelle	société libre	harmonie générale
restriction sexuelle	société répressive	disharmonie générale

L'extrait suivant manifeste encore explicitement la position de :

Reich:

"Nous trouvons dans leur mode de vie sexuel "à peu près l'opposé de celui des membres de notre société; une vie sexuelle sans entrave des enfants et des adolescents, une totale aptitude à la satisfaction chez ceux qui ont atteint la maturité sexuelle ce qui signifie la puissance orgasmique pour la masse des individus." (171)

Ce rapport constitue la première partie de l'ouvrage de Reich. Jus- que là, cette description -remplie de détails- est une reprise presque in- tégrale de l'ouvrage de Malinowski. Les travaux de Margaret Mead présentent du reste une réalité semblable. Toutefois en brossant ce ta- bleau, Reich ne répond pas encore directement à la question "d'où vient la disharmonie?". Son explication du mouvement initial -d'où sur- git les difficultés -survient par la suite. Elle peut être expliquée en deux temps.

En premier lieu, selon Reich, la disharmonie provient de l'économie et plus précisément du tribut dotal. Le processus peut s'expliquer ainsi: une loi trobriandaise prévoit que lorsqu'un homme et une femme décident de s'engager maritalement, la "gens" de la femme doit fournir un tribut dotal à la gens de l'époux. Il y a donc passation des riches- ses; les hommes acquièrent alors de ce fait un pouvoir qui les distingue progressivement de l'état d'égalité. Etalé sur plusieurs génération, ces rapports d'intérêts produisent des rapports de pouvoirs, et une accumulation de richesses. C'est d'après Reich, de cette manière que les conflits sociaux naissent. Du tribut dotal découlent: les

classes sociales, et la morale sexuelle qui rationalise le tout. C'est ce que Reich explique dans l'extrait suivant:

"Cette obligation est le facteur le plus important de toute la dynamique des trobriands; sur elle se fonde, vu son droit à la polygamie, l'autorité du chef... Si nous continuons de suivre de près ce facteur crucial de tout le mécanisme social, il nous expliquera maintes énigmes de la société trobriandaise mais aussi les origines même de la morale sexuelle dans l'histoire et du processus historique de la division en classe."
(172)

Mais Reich n'en reste pas là. A ce premier élément s'ajoute un second. Même s'il affirme que c'est le "facteur le plus important de la dynamique sociale" il pousse plus en avant son développement. Selon lui, des "faits étranges" obligent de continuer l'explication(173). Les faits étranges sont les suivants: d'où vient la loi de l'inceste? d'où vient le tribut dotal lui-même? Reich poursuit donc son étude du mouvement initial par une autre hypothèse -basée non sur les rapports internes et réciproques entre hordes -qui existaient avant l'instauration de l'inceste et du tribut dotal.

"Les hordes originelles, dit-il, n'étaient pas sédentaires mais chassaient et surtout à la suite de catastrophe naturelles étaient obligées de mener une vie nomade. En pareil cas, les jeunes nomades devaient vivre dans la continence errant loin de leurs femmes pendant des semaines et peut être pendant des mois. Si ces hordes de jeunes chasseurs rencontraient un clan étranger qui vivait pacifiquement deux choses pouvaient se produire: 1) ou les hommes étrangers s'emparaient des proies du clan rencontré, tuaient un certain nombre de rivaux, et enfin sous la pression de leur longue continence, enlevaient leurs femmes... 2) ou ils s'engageaient dans la bataille contre le clan tout entier..." (173a).

Dans la mesure où les hordes originelles vivaient "de façon ince-

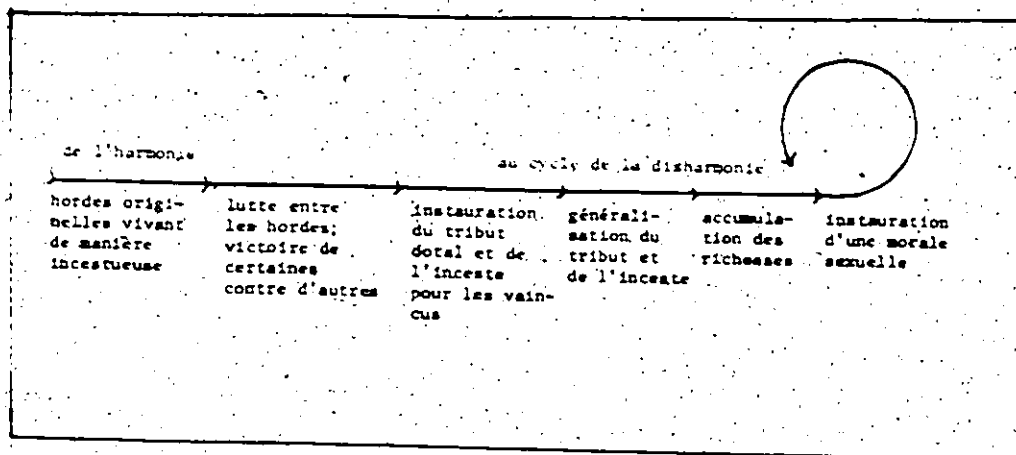
tueuse" (174), il s'en suit donc, d'après Reich, que les hommes du début de l'humanité qui s'étaient emparés du camp adverse -imposèrent des normes qui marquaient leur victoire. En fait, ils interdirent aux hommes de retrouver leurs épouses -qui étaient leurs soeurs puisqu'ils vivaient de manière incestueuse- et les pressèrent de leur verser un tribut. De là découle avant tout, le tabou de l'inceste et ensuite, le tribut dotal:

"Le tabou du rapport sexuel, à l'intérieur du clan imposé naguère par le vainqueur, devient un usage fixé à l'intérieur du clan même. Et en même temps se cristallisa la coutume selon laquelle les parents masculins des épouses...devaient un tribut du mari de leur soeur d'autant plus que cet usage assurait des avantages notables au clan du mari..." (175)

Reich conclut donc en affirmant:

"L'institution du chef de tribu et la subdivision des clans en rang (les futurs classes) se déduisent donc aisément des rapports originels entre vainqueurs et vaincus." (176)

Reich ajoute qu'une fois les groupes dominants constitués, ceux-ci élevèrent progressivement des limites à la liberté sexuelle. La morale -parce qu'elle est essentiellement un processus d'intériorisation du pouvoir- se trouve donc à assurer la permanence des dominants sur les dominés. L'autorité -fruit des rapports entre clans- se transforme donc en structure interne. Schématiquement il est possible de figurer de la manière suivante l'explication reichienne du mouvement initial, ou du passage de l'état d'harmonie à celui de disharmonie:



D'une manière globale, c'est de cette façon que Reich présente le mouvement initial -qui permet de rendre compte du passage de la première à la seconde nature. A première vue, cette explication est cohérente; il existe un enchaînement apparemment logique entre les éléments. Toutefois une analyse plus approfondie de cette logique, et surtout une mise en relation des éléments développés avec ceux propres à la double définition de l'homme manifestent une série de contradictions dans l'enchaînement des termes. Luigi De Marchi dans son ouvrage soutient qu'ethnologiquement, l'explication de Reich est fragile; il "commence, dit-il, à exiger de son lecteur, du moins à mon avis, des concessions trop nombreuses et trop incertaines." (177). Mais là n'est pas notre problème. Les contradictions que nous identifions existent plus à l'intérieur de sa

propre logique qu'entre celle-ci et les faits. Quatre difficultés doivent être relevées au niveau de l'analyse du mouvement initial.

La première difficulté renvoie au rapport général de l'homme avec la nature. Simultanément, Reich pose deux affirmations: 1) il existe un rapport harmonieux au départ entre l'homme et la nature; et 2) la cause de la disharmonie se retrouve dans l'économie. En soi chacune des deux affirmations peut être posée. La difficulté réside dans le fait de les maintenir simultanément. Premièrement, si l'économie se définit par l'allocation des ressources -face à la rareté- la nature ne peut être considérée comme étant en harmonie avec l'homme. Ou bien il existe un rapport harmonieux, et alors la disharmonie ne survient pas de l'économie, c'est-à-dire de la rareté, ou bien à l'inverse, il n'y a pas d'harmonie et alors seulement, la disharmonie peut trouver sa cause dans l'économie. Telle est la première difficulté dans laquelle se situe la logique reichienne. La même incohérence peut être posée autrement. En soutenant que les hommes durent s'éloigner de leurs "femmes" et donc être marqués par la continence sexuelle pour survivre, Reich ne contredit-il pas le balancement harmonieux et sans contradiction qu'il posait entre travail et sexualité, dans sa définition anthropologique?

La deuxième difficulté renvoie au rapport homme/femme. Encore une fois, le problème vise la cohérence des propos de Reich. Si hommes et femmes vivaient sur un pied d'égalité, d'où vient la division du travail qui valorise l'homme au dépend du statut de la femme?

Pourquoi, ou à partir de quelle intériorisation de l'autorité les femmes de la horde originelle auraient-elles accepté le statut qui prévalait au départ pour les vaincus des hordes étrangères. En fait, les femmes auraient pu participer au travail de la chasse et de la pêche au même titre que les hommes. De Marchi pose ainsi la question à Reich: "Pourquoi ces chasseurs devaient-ils nécessairement laisser leurs femmes à la maison?" (178) En fait, encore là, la première définition de l'homme où l'harmonie et l'égalité prévalent trouble la cohérence de la logique que Reich tente d'établir.

La troisième difficulté renvoie au rapport théorique de Reich avec Malinowski. En fait, alors que Reich soutient que la civilisation ne nécessitait pas "en elle-même" la répression, Malinowski affirme, à l'inverse, que tout développement de la civilisation implique une transmission des connaissances et que celle-ci ne peut qu'emprunter une voie autoritaire:

"Quelle que soit sa culture l'homme dispose d'un ensemble matériel d'instruments, d'armes, d'ustensiles domestiques... la culture implique une certaine éducation que seule l'autorité coercitive peut imposer..." (179)

A la limite, Reich ne traite pas de ce qui l'oppose à Malinowski. C'est à la lecture de l'ouvrage que cette difficulté apparaît.

La quatrième difficulté est encore plus révélatrice des limites de

l'explication reichienne du mouvement initial. Si les hommes et les femmes vivaient une sexualité libre, non agressive, sans pulsion de mort, comment expliquer la lutte meurtrière entre les hordes originelles? De Marchi est explicite dans les deux sens. Ainsi dit-il dans un premier temps:

"pourquoi dans un monde constitué de hordes originelles sexuellement libres, ce qui est l'hypothèse de Reich, les hommes d'une certaine horde se seraient-ils opposés à ce que de braves jeunes gens, contraints à une longue continence par leurs expéditions, fassent un peu l'amour avec leurs femmes." (180)

Et, d'un autre côté, pourquoi de braves jeunes gens, libres, et sans inhibitions ont-ils à priori réduit à l'état d'esclavage d'autres individus pour assouvir leur sexualité? D'où vient cette agressivité, cette cruauté? Est-elle le résultat du hasard? De Marchi poursuit ainsi dans un second temps:

"Comment expliquer que des hommes cordiaux et pacifiques de la horde originelle -communiste et sexuellement libre- aient pu, en livrant bataille à une autre horde composée de gens de la même pâte excellente non seulement les assaillir, piller leurs biens, et enlever une partie de leurs femmes? Seuls des individus très méchants auraient pu concevoir et mettre en action un programme de ce genre." (181)

En fait, à travers ces quatre difficultés, toute l'explication reichienne du mouvement initial vacille sur elle-même, par rapport à ces propres critères. De Marchi conclut ainsi en disant:

"... si pour étayer l'hypothèse reichienne des origines de la civilisation il est nécessaire de postuler la méchanceté ori-

ginelle de l'homme, c'est toute la laborieuse construction destinée à expliquer l'apparition de la méchanceté historique de l'homme sous toutes ses formes qui devient inutile." (182)

Par la suite nous reviendrons sur cet extrait de l'ouvrage de De Marchi; il pose ici un choix, et une orientation sur laquelle nous nous attarderons pour cerner les fondements de la logique de Reich. Qu'il suffise ici de retenir les quatre difficultés qui se présentent, et qui se concentrent dans la question que Serge Latouche pose à Reich dans son ouvrage déjà cité:

"L'un des paradoxes de cette conception assez manifeste chez Reich c'est le fondement ultime de la peste névrotique. Comment avec des individus naturellement bons, on a pu en arriver là?" (183)

A présent que les difficultés propres à l'explication du mouvement initial ont été posées, il est possible de réaliser le même exercice pour le mouvement libérateur qui se situe à l'autre bout du cycle de la permanence puisqu'il en représente la fin.

2. LES DIFFICULTÉS PRÉSENTES DANS LA LOGIQUE DU MOUVEMENT LIBÉRATEUR.

Dans plusieurs de ses ouvrages Reich traite de la libération de l'homme. Selon ses analyses, l'homme a un avenir; l'horizon n'est pas bloqué. C'est ici que l'opposition de Reich vis-à-vis Freud se situe. Pour ce dernier, l'homme est contrôlé par Eros et Thanatos d'une

manière, presque absolue; il ne peut se libérer fondamentalement du conflit éternel de ces deux forces. La théorie de l'instinct de mort et celle de la répétition bloquent ainsi l'horizon humain. A ce propos, Jean-Michel Palmier affirme dans son ouvrage sur la question: "Freud n'a pratiquement jamais cru à la possibilité d'une transformation réelle du monde... On voit combien leurs positions étaient inconciliables." (184). En fait, c'est essentiellement ce conflit avec Freud qui oblige Reich à développer sa théorie de la libération.

Contrairement à l'explication du mouvement initial qui figure surtout dans L'attraction de la morale sexuelle -et se présente de ce fait comme un tout- l'explication du mouvement libérateur est plus éparpillée, et le traitement du problème n'est pas toujours identique. Un peu de la même manière que dans l'analyse de la permanence, Reich construit quelques schémas qui peuvent être systématisés pour des fins didactiques à l'intérieur de deux schémas.

2.1 le premier schéma du mouvement libérateur et ses difficultés.

Au début des années trente, Reich -nous l'avons déjà souligné- appartient au Parti communiste allemand. A travers ses rangs, il tente de soulever les problèmes relatifs à la psychologie des individus. Fort de sa définition anthropologique, il tente ainsi d'insérer entre le travail politique et le travail idéologique, un militantisme de parti dont l'objet est le bien-être sexuel, tel que défini par lui-même. C'est dans cet objectif qu'il fonde le SEXPOL, une organisation d'éducation

sexuelle qui vise à "conscientiser" les jeunes ouvriers de la nécessité d'une libération sexuelle.

La question "clé" de Reich est la suivante: est-il possible de parvenir à briser la cuirasse de l'individu qui bloque le développement de la puissance orgasmique, par des cures collectives? Quelques assemblées sont-elles suffisantes pour que l'individu abandonne ses résistances et se libère de ses attaches qui caractérisent sa structure caractérielle? Reich répond alors par l'affirmative; les problèmes psychologiques, dit-il en somme, peuvent être résolus par un traitement politique; il affirme ainsi le pouvoir de la conscience sur l'inconscient:

"La révolution sexuelle progresse et aucune puissance du monde n'arrêtera sa course. Il lui faut simplement une direction rationnelle pour lui permettre d'atteindre son but." (185)

A la limite, à l'intérieur de ce premier schéma qui constitue la base sur laquelle Reich base son activité politique- le mouvement libérateur est assumé par la conscience rationnelle. Celle-ci constitue la garantie de la libération.

Ce premier schéma contient deux difficultés; s'il laisse entrevoir la possibilité d'une libération, il se retourne pourtant, d'une certaine manière, contre lui-même.

La première difficulté renvoie à l'"origine" de la direction ration-

nelle. En fait, Reich n'explique pas d'où elle vient, ou quelles sont les conditions qui lui sont favorables. Il pose une direction rationnelle sans la fonder théoriquement. Pendant les quelques années que durera son militantisme - jusqu'en 1933 - Reich associe au Parti communiste allemand, la "direction rationnelle" qu'il pose. Toutefois rapidement, cette identification sera abandonnée. Ses relations difficiles avec le Parti, l'autoritarisme régnant, et la passivité de la masse l'amènent à ne plus voir en la direction communiste la rationalité... Par la suite, dans une entrevue qu'il accordera, il affirmera qu'il "n'a jamais été un homme de Parti". A cette première difficulté relative à la direction rationnelle qui délivre les individus de leur névrose s'ajoute une seconde.

La seconde difficulté. Reich en posant que la révolution sexuelle "progresses... sans qu'elle puisse s'arrêter", remet en question le statut de la permanence, et de ce fait sa propre définition de l'homme. En fait, ce qui caractérise ce schéma est l'idée suivante: l'ancrage névrotique, s'il existe, n'est pas fondamental. Son intériorisation est superficielle, et c'est dans ce sens qu'il est accessible par une cure "politique". De fondamentale, et même de somatique, l'intériorisation prend ici l'allure d'une réalité superficielle, dont le refoulement n'est pas réel. En posant cette capacité théoriquement, Reich se trouve donc à rejeter ses premiers écrits, et plus particulièrement L'analyse caractérielle; à la limite, il secondarise sa définition de l'homme où les résistances - liées à l'intérieur de la cuirasse - perdent de leur sens. Au bout du compte, la notion qui est le plus vive-

ment attaquée ici est celle du Surmoi; celui-ci n'existe plus en soi; Serge Latouche pose le problème de la manière suivante:

"Il semble toutefois que Reich sous-estime l'importance du sur-moi et attribue trop d'importance à la seule expression sociale de la morale. Critiquer la morale et la répression au cours d'une réunion ne suffit pas pour abolir les instances répressives de la personnalité. La lutte contre les résistances est longue, difficile, souvent indécise." (136)

Ce qu'il importe de relever ici c'est l'abandon partiel ou total du premier schéma. Reich semble renverser complètement sa définition de l'homme; alors qu'il peut être catégorisé comme l'un des théoriciens de la psychanalyse qui a le plus "somatisé" la structure de l'inconscient à travers une définition très matérielle et dont les fondements sont voués à un durcissement physique - il semble "surprenant" comme le relève De Marchi, de voir Reich opter pour l'inverse. Nous reviendrons là-dessus; ce qu'il importe d'analyser c'est la difficulté inhérente à ce premier schéma lorsqu'il est mis directement en relation avec les termes de la définition anthropologique.

Au-delà de ces deux difficultés majeures, ce sont les événements qui briseront les cadres de ce premier schéma. Suite à son exclusion du Parti communiste allemand, et surtout, à la victoire d'Hitler aux élections législatives de 1933, Reich affirme à propos de la libération politique et des cures "politiques": "Bien des choses ne sont plus vraies alors qu'elles étaient justes auparavant." (137)

2.2 le second schéma du mouvement libérateur et ses difficultés.

Le second schéma est plus complexe et -en même temps- davantage rempli de difficultés. Il peut être exposé de la manière suivante. Au départ Reich postule une incapacité de rendre conscient l'inconscient de l'adulte. La raison et la rationalité, d'accessibles qu'elles étaient dans le premier schéma, deviennent "inaccessibles". Le retournement entre les deux schémas est formulé de la manière suivante dans La psychologie de masse du fascisme:

"Le national-socialisme étant un mouvement élémentaire, il est impossible d'en venir à bout par des arguments... Des arguments n'auraient d'effet que si le mouvement s'était imposé à l'aide d'arguments." (188)

Conséquemment, la libération cesse d'être envisagée politiquement.

Pour Reich, le SEXPOL n'a donc plus de sens. Dans le même ouvrage il affirme:

"La démocratie du travail n'est pas un système idéologique. Ce n'est pas non plus un système politique." (189)

Du fait qu'elle ne soit pas politique comme dans le premier schéma, Reich ne rejette pas pour autant l'idée d'une libération possible. Contre Freud, il continue d'affirmer la possibilité de cette "délivrance" et de ce "retour à l'harmonie originelle". Positivement, le deuxième schéma postule que cette libération sera "pédagogique". Selon lui, elle doit

survenir dès l'enfance, dans la toute première éducation. La libération ne dépend donc plus d'une direction rationnelle mais de l'institution d'une nouvelle génération d'éducateurs de base. Dans La révolution sexuelle, il écrit ainsi à propos de l'importance du rapport à l'enfant:

"La solution du problème de l'éducation en général, dépendra des possibilités d'éliminer du processus de structuration psychique la fixation incestueuse chargée de haine et de culpabilité des enfants aux parents et des parents aux enfants." (190)

La nouvelle situation qui doit prévaloir est donc celle-ci:

"Les éducateurs de la nouvelle génération de parents, de pédagogues, chefs d'Etat et économistes, doivent d'abord être eux-mêmes en bonne santé sexuelle avant que de pouvoir accepter seulement l'idée d'une éducation des enfants et des adolescents conforme à l'économie sexuelle." (191)

Le problème que pose cette logique est important: si les éducateurs doivent être "sains" eux-mêmes d'où tireront-ils les conditions de cette capacité d'être sexuellement apte à l'éducation des enfants? N'ont-ils pas eux-aussi été des enfants? De deux choses l'une: ou bien le rapport enfant/parent est déterminant et alors il ne peut exister une génération d'éducateurs "sains", puisque cette génération aurait dû être d'abord éduquée adéquatement (ce qui oblige de poser les générations précédentes et toute l'histoire comme saine); ou bien, à l'inverse, le rapport parent/enfant n'est pas déterminant et alors une génération d'édu-

cateurs peut se constituer au-delà de l'éducation qu'ils ont reçue: mais dans ce cas, la libération n'est plus nécessairement pédagogique c'est-à-dire propre au temps de l'enfance: et tout le schéma reprend alors la forme du premier. A la limite, Reich oublie que les éducateurs doivent être eux-mêmes éduqués correctement pour qu'ils soient aptes à agir conformément à l'économie sexuelle. C'est là, en fait, la difficulté principale à laquelle se bute Reich à l'intérieur de ce deuxième grand schéma.

Parmi les commentateurs de Reich peu se sont préoccupés des problèmes de cohérence dans les explications du mouvement libérateur. S'ils identifient des éléments à critiquer, les auteurs tendent plutôt à les situer dans l'évolution ultérieure des travaux de Reich. Certains d'entre eux ne relèvent que des incohérences à ce sujet, notamment les analystes tels Roger Dadoun, Jean-Michel Palmier et Michel Cattier. 192. Parallèlement à ces auteurs, deux commentateurs de Reich - Luigi De Marchi et Maurice Brinton - se sont penchés sur le problème que nous identifions ici. Brinton, dans son opuscule The irrational in politics indique dans des termes explicites la fragilité de l'analyse reichienne du mouvement libérateur:

"It might be thought that only pessimistic conclusions could flow from such analysis. If a rational attitude to sexuality is impossible under capitalism (because the continuation of capitalism precludes the development of rationality in general) and if no real social change is possible as long as people are sexually repressed (because this conditions their acceptance of authority) the outlook would seem bleak indeed in relation to both sexual and social revolutions." (193)

Tant qu'à Luigi De Marchi, il adopte une prise de position qui ne laisse pas de doute sur le caractère pessimiste du second schéma:

"Aujourd'hui tout révolutionnaire authentique se rend compte que rien ne garantit l'apparition de cet avenir meilleur et que beaucoup de choses le mettent en danger. De même qu'aucun révolutionnaire authentique ne peut éviter de se rendre compte que les perspectives de cet avenir meilleur sont beaucoup plus incertaines aujourd'hui qu'elles ne l'étaient voici quelques décennies, soit parce que l'explosion démographique a entre temps aggravé et continue d'aggraver l'abrutissement des masses, ... soit en raison du développement et de la diffusion des moyens de conditionnement psychologique de masse..." (194)

En somme, ces deux commentaires manifestent l'existence d'un blocage. Même si Reich soutient la possibilité d'une libération -à l'opposé de Freud- il n'en reste pas moins que celle-ci -à l'intérieur du second schéma- semble être compromise par la logique même de Reich.

3. L'ÉLARGISSEMENT DES DIFFICULTÉS RELATIVES À L'EXPLICATION DU MOUVEMENT.

Les deux ensembles d'explications que nous avons formulés sur le mouvement libérateur sont les deux plus retenus. Les schémas ultérieurs sont habituellement mis de côté aussi bien pour le mouvement initial que pour le mouvement libérateur. Constantin Sinelnikoff dans son étude pourtant intitulée L'Oeuvre de Wilhelm Reich rejette ainsi les travaux postérieurs à 1936 en affirmant qu'ils sont "assez médiocres dans leur formulation pour que nous puissions les négliger..." (195)

En abordant, dans cette troisième section de ce chapitre, les explications que la majorité des commentateurs "oublie", notre but n'est pas d'opérer une investigation complète des travaux en question qui s'étalent sur près de vingt ans, mais plutôt de montrer comment le problème que nous avons déjà identifié devient de plus en plus manifeste et qu'il s'élargit. En somme, nous cherchons à montrer que le problème s'aiguise plutôt que de s'épuiser dans une résolution quelconque, bref, qu'il surgit plus explicitement plutôt que de se résorber.

Pour rendre compte de cet élargissement de la difficulté, il convient de cerner rapidement les diverses étapes de l'itinéraire de Reich. En fait, nous avons identifié cinq points-repère dont le premier correspond aux schémas que nous avons utilisés précédemment, et dont le dernier renvoie aux derniers travaux de Reich -où le mouvement est nié complètement, et explicitement. Ce qui caractérise avant tout cet itinéraire c'est la recherche d'une cause première et la négation successive des causes déjà identifiées. Commençons par le premier point-repère.

Premier point-repère. Dans la période 1930-1936, Reich est relativement proche du cadre d'analyse marxiste. Dans L'irruption de la morale sexuelle il accorde ainsi un rôle déterminant à l'économie et aux rapports de classes qui se constituent à partir du tribut total. La cause déterminante du mouvement est ici l'économie ou les rapports ainsi qualifiés. Reich affirme alors: "Ce sont donc les intérêts de clas-

ses qui détermine notre existence." (196). Ce premier point-repère contient évidemment des difficultés que nous avons déjà identifiées; quoi qu'il en soit, malgré ces difficultés, il pose le problème, dans la société; et c'est cela qui doit être retenu: le mouvement est analysé en tant que mouvement social. Les deux termes ont ainsi un sens, et c'est du reste parce que Reich pose le problème à ce niveau qu'il analyse la société.

Deuxième point-repère. Progressivement, après 1936, le rapport de l'homme avec la société n'est plus envisagé de la même manière; il devient de plus en plus flou. Reich alterne entre plusieurs positions. En 1945, il écrit un opuscule intitulé Ecoute Petit homme!. Dans cet ouvrage, Reich pose toujours le problème en tant que rapport de l'homme avec la société; toutefois l'homme semble être totalement libre; il ne semble être contraint ni par l'économie, ni par la nature, ni même par son propre organisme. En fait, l'ouvrage est rempli d'énoncés déclaratoires tels: "tu es ton propre oppresseur", "tu es responsable de ce que tu es". (197) Ici, Reich ne semble compter ni sur la conscience politique, ni sur la collectivité, mais sur la responsabilité individuelle. L'écrit en question prend ainsi l'allure d'un manifeste; le mouvement libérateur s'il est présent en filigrane semble donc être détaché de son contexte; l'homme est totalement sujet.

Ce deuxième point-repère marque donc une transformation de la pensée de Reich à deux niveaux: premièrement, si le mouvement est

toujours traité en tant que rapport social, celui-ci n'est pas nécessaire; il devient purement contingent, et dans ce sens, le fruit d'un homme posé comme "libre". Deuxièmement, dans la mesure où l'histoire semble être celle de la subjectivité des individus "qui ne veulent pas prendre volontairement la voie de la libération qui leur est accessible" chaque époque se dissout dans un tout. Antiquité, moyen-âge, et capitalisme, se confondent ainsi. Ce qu'il faut relever c'est la sur-présence de la subjectivité et l'absence de contraintes objectives, bref le revirement.

Troisième point-repère. Après 1945, Reich continue d'abandonner le rapport homme/société. L'analyse sociale présente en 1930-1936, ébréchée en 1945, est totalement mise de côté en 1950, dans L'Ether Dieu et le Diable. Le mouvement existe -et Reich continue de chercher une explication-mais il n'existe plus comme mouvement sociétal. Ainsi ce n'est plus ni l'économie, ni les rapports de classes qui sont déterminants. Entre le deuxième point-repère et le troisième, il passe du rejet par le silence des déterminants sociaux au rejet explicite de ceux-ci. Dans l'ouvrage déjà cité sur la question, il affirme ainsi:

"Fortement engagé dans le grand mouvement socialiste et travaillant comme médecin dans les couches les plus modestes de la population, je commis la grave erreur d'imputer nos misères aux capitalistes... ou à une couche sociale." (198)

En fait, Reich retourne l'homme non plus vers ses semblables, mais vers un autre ordre qui constitue son nouveau champ d'investigation

à partir de 1950: le cosmos. La subjectivité humaine est maintenue dans son intégrité, mais à présent elle s'adresse à l'univers et se dissout en lui. Elle est donc maintenue et confondue en même temps. Les rapports hommes/société existent toujours mais ils sont considérés comme des effets du rapport de l'homme au cosmos. Par rapport aux deux autres point-repères précédents, celui-ci se distingue non seulement par le retournement de l'homme mais aussi par l'abandon de l'étude de la société. En fait, les deux éléments se conjuguent. Puisqu'elle n'est plus reconnue comme cause, la société et les rapports homme/société ne sont plus travaillés comme tels.

Par rapport à la démarche ultérieure, un point doit être précisé. Si le rapport homme/cosmos devient déterminant, il demeure flou. L'Ether et Dieu incarnent matériellement et religieusement le cadre naturel, et le diable, à l'opposé, est associé aux maux de la civilisation; mais Reich ne va pas plus loin. A plusieurs reprises, il arrête sa logique, là où celle-ci semble aboutir. En fait, Reich est très hésitant. C'est ainsi qu'il écrit: "Le noeud du problème est probablement lié aux rapports de l'être humain avec l'énergie cosmique dont il est tributaire..." (199) Et plus loin, il affirme la difficulté en disant: "Il y a eu une catastrophe dans l'évolution biosociale de l'animal humain, une catastrophe qui n'a pas été encore bien comprise..." (200)

Quatrième point-repère. Le quatrième point repère est constitué par l'ouvrage intitulé La superposition cosmique. Dans celui-ci, Reich précise sa position sur le rapport homme/cosmos. L'homme reste "sujet",

et le cosmos n'est pas responsable de la disharmonie. Selon son analyse, c'est parce que l'homme a voulu connaître que la disharmonie s'est imposée. L'histoire humaine repose ainsi sur un "malentendu". L'homme en voulant connaître ignorait les conséquences de sa réflexion, toutefois celles-ci s'abattirent sur lui progressivement. La cuirasse caractérielle trouve donc sa source première dans cet acte dont les effets furent néfastes. Ainsi s'explique l'histoire humaine, et le mouvement initial, selon ce quatrième point-repère. Reich écrit donc:

"En réfléchissant sur sa propre nature et son propre fonctionnement, l'homme s'est retourné involontairement contre lui-même, non d'une manière destructive, mais d'une manière qui a pu donner lieu...aux premières manifestations de sa cuirasse..." (201)

Cette quatrième position est très vague. Seul le dernier chapitre de La superposition cosmique traite du problème. Partout Reich semble être conscient des difficultés de son raisonnement. Ses affirmations sont ainsi parfois très nuancées. Il affirme ainsi à la question "pourquoi, seul l'homme a réagi ainsi?"

"Nous n'avons aucune explication à proposer. Le problème est trop compliqué. Les faits concrets qui pourraient nous fournir une réponse sont enfouis dans un passé trop reculé; il n'est pas possible de la reconstituer..." (202)

Il est possible de soutenir que Reich était déjà -à ce moment là- conscient des difficultés de son explication du mouvement. Ses hésita-

tions multiples et les retournements de sa pensée en sont des preuves. Quoi qu'il en soit c'est durant la dernière période de sa vie que Reich dénoue le problème; notre cinquième et dernier point-repère renvoie à ce moment final.

Cinquième point-repère. Ce cinquième point est le plus ambigu. Plusieurs auteurs ne l'ont même pas indiqué. En fait, Reich dans les dernières années de sa vie renonce à l'explication du mouvement et admet l'existence de ce qu'il avait toujours nié: l'instinct de mort. A la limite, Reich se retourne contre ce qui l'avait motivé. Dans une entrevue datant d'octobre 1952, il soutient ainsi l'idée suivante:

"Ce qu'il (Freud) ressentait comme une "pulsion de mort", ce qu'il tentait d'appréhender par sa théorie, ce qu'il éprouvait comme "quelque chose de mourant" c'était ce que nous appelons aujourd'hui DOR au sens physique. Il existe une énergie d'orgone mortelle. Elle se trouve dans l'atmosphère..." (203)

A ce stade, Reich revient sur d'autres éléments. Non seulement admet-il que Freud avait raison à propos de Thanatos, mais en plus il nie d'une manière absolue le mouvement: l'histoire humaine devient celle de l'immobilité, et selon son expression "pour des millénaires encore il en sera ainsi." Plus loin, il affirme: "le système biologique du genre humain... a été figé dans l'immobilisme." (204) L'optimisme qui le différenciait de la problématique freudienne est donc renversé. Dans son dernier ouvrage qui boucle la boucle, la négation du mouvement dans sa forme la plus absolue est formulée de la manière suivante:

"Le fond est le même et vous découvrirez avec étonnement, que depuis le début de l'histoire écrite, tout est resté sans bouger au même endroit..." (205)

ou encore ainsi:

"...l'humanité se trouve exactement à son point de départ..." (206)

A propos des possibilités de libération, le même renversement est présent:

"Lorsqu'un arbre a été forcé à pousser de travers, aucune puissance au monde ne peut plus redresser son tronc. Comme dans le domaine de l'homme, le tronc tordu est transmis de génération en génération par le simple jeu de l'adaptation aux conditions d'existence." (207)

Rendu à ce cinquième point, le mouvement est donc nié dans son entier. L'humanité prend l'apparence d'un être immobile, sans progrès et sans transformation. La cause de la disharmonie n'appartient plus au "sujet" qui était posé comme "maître total" de son existence, à l'intérieur des termes du deuxième point-repère. Au contraire, puisqu'il a été "forcé" et qu'"aucune puissance au monde ne peut redresser son tronc" il devient un "objet" des forces qui existent indépendamment de lui. La cause de la disharmonie existe à présent dans l'atmosphère.

A partir de ce moment, Reich n'écrit plus rien ou presque, sinon pour confirmer l'existence de la pulsion de mort dans un article publié quelques mois avant sa mort. En fait ce que ce dernier point-

repère manifeste c'est l'incapacité explicite de rendre compte du mouvement et de poser une relation causale et ce ... à partir de sa définition anthropologique.

*
* *

En synthétisant l'ensemble des éléments, il est maintenant possible de caractériser la trajectoire de l'œuvre de Reich en fonction du problème du mouvement.

Premièrement, le cheminement de l'œuvre rend de plus en plus manifeste le problème du mouvement. Les changements successifs de causes, les reconstructions et les modifications multiples de la terminologie, montrent que Reich est hésitant et qu'il existe donc un problème. En fait, du premier point au dernier, ce qui était latent devient de plus en plus visible: les derniers écrits de 1952 dévoilent explicitement l'implicite soit: la difficulté de rendre compte du mouvement, alors qu'il parvenait à expliquer la permanence et à l'articuler autour d'études de cas.

Deuxièmement, la trajectoire de l'œuvre montre l'élargissement du problème. Ainsi, si les écrits de 1930 limitaient la difficulté au mouvement initial et aux mouvements libérateurs, progressivement c'est tout le problème du mouvement qui est touché. La société est ainsi présentée comme un tout immobile... au bout du parcours. C'est dans ce

sens que le problème s'est élargi.

Troisièmement, les travaux de Reich manifestent une ambivalence absolue. En fait, il fournit trois explications totalement opposées: ou le sujet est totalement libre, (le deuxième et le troisième point) ou bien il est confondu dans un tout (le quatrième point) sur lequel il n'a pas de prise, et par là, il perd sa qualité de sujet; ou bien, le sujet n'existe pas (le premier et le cinquième point). Jamais sujet et objet ne sont posés dans une unité quelconque. La trajectoire montre ainsi une alternance d'une explication à l'autre, pour s'achever dans une négation explicite du mouvement.

Quatrièmement, il apparaît que les développements de Reich marquent un abandon progressif de l'analyse sociale. L'économie, le politique, et les classes perdent ainsi leurs intérêts spécifiques. Reich, en déplaçant la cause à l'extérieur de la société met celle-ci de côté. Cet abandon progressif du premier au cinquième point-repère est d'autant plus important que les bases sur lesquelles Reich avait fondé son analyse de la permanence de 1930 à 1933, sont également renversée par cette évolution des travaux.

SEPTIÈME CHAPITRE:

LES FONDEMENTS DE LA DIFFICULTÉ
DE RENDRE COMPTE DU MOUVEMENT

Pourquoi Reich ne parvient-il pas à expliquer le mouvement? Quel est le fondement de cette incapacité? Telles sont les questions qui orientent ce chapitre. Pour exposer la raison de cette incapacité, il nous faut procéder par étapes. Dans un premier temps, nous analyserons les différentes lectures faites de l'oeuvre de Reich; de celles-ci nous dégagerons la partie de notre hypothèse générale qui renvoie au problème du mouvement; dans un deuxième temps nous analyserons les trois grandes éliminations qui bloquent l'explication du mouvement; dans un troisième temps nous identifierons les fondements de ces réductions; et finalement, dans un quatrième et dernier temps, nous reprendrons à nouveau le cheminement de Reich à la lumière de l'hypothèse démontrée, pour prouver l'existence d'un fil conducteur au-delà des glissements, et des "cassures" apparentes.

Examinons d'abord les lectures courantes de l'oeuvre de Reich en commençant par celles qui se distinguent le plus de la notre.

1. LES DIFFÉRENTES LECTURES DE L'OEUVRE DE REICH.

Nous n'avons pas encore pris position vis-à-vis les différents auteurs qui ont analysé les travaux de Reich; d'une certaine manière il existait un accord global entre notre interprétation et celle fournie par l'ensemble de la littérature. Notre reconstruction de l'oeuvre était différente, mais il n'existait pas de fortes démarcations. Cependant,

vis-à-vis l'interprétation du mouvement, la situation est différente. D'une part, il n'existe pas de profond consensus entre les commentateurs, et d'autre part, les problèmes que nous identifions ne sont habituellement pas analysés. Nous n'avons pas ici repris tous les auteurs. Nous en avons sélectionné quatre -Sinelnikoff, Palmer, De Marchi et Marcuse- qui peuvent être considérés comme les plus représentatifs des différents traitements opérés. Les commentateurs sont du reste les plus importants, et les plus retenus.

1.1 La lecture de Sinelnikoff.

L'ouvrage de Constantin Sinelnikoff, L'Oeuvre de Wilhelm Reich est l'un des plus connus peut-être parce qu'il fut l'un des premiers. En lui-même, l'ouvrage est rempli de longues citations qui opèrent des recoupements souvent intéressants. En fait, il s'agit d'une introduction aux textes de Reich. Vis-à-vis cette première lecture notre position peut être marquée à partir de quelques points.

Premièrement, Sinelnikoff rejette catégoriquement la théorie "américaine"; il ne s'y intéresse que pendant quelques pages à la fin et n'analyse pas le matériel qui y est contenu. C'est ainsi qu'il écrit:

"...(celle-ci) nous a paru d'une part assez nouvelle par rapport à l'œuvre antérieure de Reich, d'autre part assez médiocre dans sa formulation et ses résultats, pour que nous puissions la négliger dans cet exposé..." (208)

Ce rejet de la période "américaine" l'amène à introduire une coup-

re entre celle-ci et la période "européenne". Ce qui n'est aucunement démontré et donc ne peut être posé que comme postulat. Cela réduit donc la portée de l'ouvrage et de son titre.

A cet écart s'ajoute un deuxième. La lecture de Sinelnikoff pose problème au niveau de la théorisation. En fait, l'auteur soulève dans son analyse des difficultés, des contradictions et des lacunes. Toutefois celles-ci ne sont jamais reliées à une critique globale; elles restent là, sans suivi. Elles ne sont pas intégrées. Et c'est peut-être ce qui nous sépare le plus. A la limite, Sinelnikoff fournit des centaines de citations sans en théoriser le contenu. Il en reste donc, par voie de conséquence, à un traitement du premier degré comme l'indiquent les premières pages de l'ouvrage:

"Le but de ce livre est de donner un aperçu détaillé de l'œuvre de Wilhelm Reich; on n'y trouvera pas de réflexion théorique, à part quelques remarques se situant dans la perspective établie par l'auteur..." (209)

Selon nous, la compréhension des travaux de Reich ne peut s'opérer dans ces limites, dans la mesure où elle est complexe et tente de réunir deux grandes théories, le marxisme et le freudisme. La collection demeure insuffisante; elle doit ainsi être complétée par une réflexion théorique sur l'œuvre et par un recul critique vis-à-vis celle-ci. Le problème du mouvement est donc "résolu" par Sinelnikoff dans la mesure où tout le traitement est du premier degré, ce qui permet de l'ignorer.

1.2 la lecture de Palmier.

Jean Michel Palmier, dans son ouvrage Wilhelm Reich, essai sur la naissance du freudo-marxisme propose une lecture plus complexe et plus approfondie. Le traitement est à la fois théorique et biographique. Les distances qui nous séparent de ce deuxième auteur sont moins grandes et plus nuancées, mais néanmoins réelles.

Premièrement, comme Sinelnikoff, Palmier postule l'existence d'une coupure entre les écrits antérieurs à 1936, et les écrits postérieurs; ici toutefois, cette coupure est plus soutenue:

"Il nous semble incontestable qu'une cassure survient dans son oeuvre, après son exclusion du Parti communiste allemand et de l'Association internationale de psychanalyse... (210). Reich fut un véritable météore: il brûla très vite et s'éteignit." (211)

En fait, pour Palmier, l'oeuvre de Reich est intéressante à la limite jusqu'en 1936; au-delà de cette date, il affirme qu'il s'agit d'un "façras mythico-biologique qui n'a pratiquement aucun intérêt." (212)

Par rapport à cette lecture, notre position est celle-ci. Palmier pose l'existence d'une coupure alors que nous y voyons un glissement. Certes il existe des différences entre les deux périodes, toutefois, l'une découle de l'autre; le météore contenait sa propre fin.

En fait, Palmier postule implicitement que la "fin reichienne" ne se retrouve pas dans son oeuvre, mais dans la vie de Reich; de là surviendrait

la coupure dans ses travaux. C'est ce qu'il postule quand il écrit:

"Sans doute une étude biographique de Reich appuyée sur des témoignages et une analyse précise de ses activités permettrait de comprendre les raisons de cette évolution." (213)

Cette position de Palmier qui met l'accent sur les éléments biographiques n'est pas seulement en contradiction avec la nôtre, elle s'oppose également à des éléments que Palmier soulève lui-même. Et c'est là que se situe notre second écart avec Palmier. En fait, il ne met pas en relation les éléments qu'il expose dans la première partie de son ouvrage avec les conclusions qu'il soutient. Ainsi, alors qu'il prétend qu'il est possible de rejeter le "fatras mithico-biologique" d'après 1933, il oublie qu'il avait lui-même -quelques chapitres plus tôt- soulevé le biologisme à outrance dans les travaux de jeunesse de celui-ci. Dans les premières pages de son essai, il écrit ainsi:

"La traduction de la "libido" freudienne en "énergie sexuelle" puis en "énergie biologique" et en énergie "bio-électrique" est aberrante. Il méconnaît la structure spécifique de la "trieb". De toute la complexité de l'édifice freudien, il ne retient presque rien." (214)

En fait, ce que nous remarquons le plus dans l'ouvrage de Palmier, c'est le manque relatif de cohérence dans le traitement de Reich. En ne faisant pas de relation entre le biologisme primaire de Reich qui appartient à sa définition de l'homme, et la "fin reichienne" -qu'il présente comme étant foncièrement différente- il limite sa saisie globale

de l'oeuvre de Reich. L'ouvrage de Palmier contient d'autres lacunes et des inexactitudes comme lorsqu'il maintient que Reich n'a jamais soutenu l'hypothèse de l'instinct de mort alors que les derniers écrits montrent explicitement le contraire. Une autre lacune est l'absence de renvoi à l'ouvrage central de Reich donc nous avons longuement traité, soit L'irruption de la morale sexuelle. Ce silence est d'autant plus surprenant que c'est de cet ouvrage que Marcuse traitera lorsqu'il discutera de l'oeuvre de Reich. En ce sens - bien que Palmier semble être très marcusien - il ne retient pas la critique marcusienne de Reich. Nous y reviendrons.

A la défense de Palmier, il importe de souligner que son ouvrage est l'un des premiers parus alors que - en 1969 - plusieurs textes de Reich étaient encore inaccessibles.

1.3 la lecture de De Marchi.

Le traitement fourni par Luigi De Marchi dans son ouvrage de plus de cinq cents pages, Wilhelm Reich, biographie d'une idée, est des plus intéressants; il traite de presque toute l'oeuvre de Reich. Il ne pose pas de coupure, ni de cassure. En fait, De Marchi voit plutôt une évolution dans l'oeuvre. Il prend parti contre la période "européenne" et "marxiste" et se réclame de la période dite "américaine" de Reich. Ainsi dit-il:

"... je tiens à déclarer tout de suite qu'à mon avis c'est durant cette période que la pensée reichienne - loin de revêtir

ce caractère de folie délirante que les ennemis de Reich lui attribuent- a réussi sa synthèse la plus élevée et a connu ses illuminations les plus géniales." (215)

De Marchi, par voie de conséquence, critique donc le marxisme de Reich qui "mélange" le "fil rouge de son oeuvre" avec des éléments étrangers à celui-ci. Chez ce troisième commentateur, il y a là un approfondissement qui dépasse la perspectives des deux autres dans la mesure où il pose une continuité. Traitant des expériences finales de Reich, il affirme:

"Vues rétrospectivement, elles apparaissent au contraire comme la conséquence logique et cohérente d'une conception unitaire de la réalité en termes énergétiques." (216).

Discutant des nouvelles orientations reichiennes, il reprend la même idée en soutenant que le tout...

"...apparaît comme le développement logique d'une conception énergétique fondamentale qui... avait toujours constitué le fil conducteur et trouvait maintenant une éclatante confirmation..." (217)

Par rapport à De Marchi nous pouvons développer positivement un premier élément de notre hypothèse. Nous revenons de celui-ci l'idée d'une continuité, où un "fil rouge" est présent, mais contrairement à son analyse, nous soutenons que le problème du mouvement -qui remet en question la pertinence globale de l'oeuvre de Reich- trouve son fondement dans le "fil rouge" lui-même. Ici, en reprenant l'idée d'une

continuité, nous rejoignons deux autres commentateurs de Reich -en partie du moins- soit Bela Grunberger et Charles Rieff (218) qui soutiennent -à propos des lectures de Reich qui consistent à poser une "coupure" ou une "cassure", pour ensuite rejeter une partie de l'oeuvre.

"Ces critiques ont recours au procédé douteux qui consiste à séparer les premiers oeuvres d'un écrivain de ses dernières, de façon à dénigrer les unes ou les autres." (219)

1.4 la lecture de Marcuse.

Herbert Marcuse n'est pas un commentateur de Reich au sens strict. Dans tous ses travaux, il n'a consacré que quelques lignes à celui-ci. En fait, c'est dans la postface d'Eros et civilisation qu'il synthétise sa position vis-à-vis l'oeuvre de Reich. Il convient de reprendre ce condensé, élément par élément, et d'en commenter la substance. Par rapport aux autres commentateurs, Marcuse ne démontre pas ses affirmations; il pose des problèmes, indique des pistes, mais sans plus. Il importe ici de reprendre cette lecture bien qu'elle soit très réduite dans la mesure où elle contient plusieurs éléments de notre hypothèse.

Dans un premier temps, Marcuse souligne l'orientation générale des travaux de Reich:

"Dans L'irruption de la morale sexuelle de 1931, Reich orientait la psychanalyse vers les relations entre les structures sociales et les structures instinctuelles. Il insistait pour démontrer à quel point la domination et l'exploitation

ont renforcé la répression sexuelle et à quel point ces intérêts sont à leur tour renforcé par ce refoulement." (220)

Dans un deuxième temps, il entreprend sa critique. La première série d'éléments renvoie au problème de la dynamique historique ou du mouvement:

"Cependant, dit Marcuse, la notion reichienne de la répression sexuelle reste indifférenciée; il néglige la dynamique historique des instincts sexuels et leur fusion avec les pulsions destructrices..." (221)

Ici trois éléments sont présents. Marcuse affirme d'abord qu'il existe un problème de la dynamique historique chez Reich; dans ce sens notre propos rejoint le sien. Ensuite, il pose le problème du lieu dans lequel l'homme existe. En fait ce qu'il soulève c'est la relation entre le lieu historique -ou non-historique- et les pulsions de l'homme. Enfin il pose le problème du contenu de l'homme chez Reich qui exclut la pulsion de mort. Ces trois éléments nous apparaissent centraux.

La deuxième série d'éléments renforce la position de Marcuse vis-à-vis Reich:

"Par conséquent, la libération sexuelle en soi devient pour Reich une panacée à tous les maux individuels et sociaux. Le problème de la sublimation est sous-estimé; Reich ne fait aucune distinction essentielle entre la sublimation répressive et la sublimation non-répressive et le progrès dans la liberté apparaît comme une simple libération dans la sexualité." (222)

Ici deux éléments sont présents. D'une part, Marcuse revient sur la définition de l'homme. En affirmant que Reich ne fait aucune distinction entre les deux types de sublimation, il reprend le problème du contenu de l'homme: Comment Eros se manifeste-t-il? Peut-il être réduit au génital? Ou, au contraire, possède-t-il un champ de réalisation plus vaste? Derrière les termes "sublimation répressive" et "sublimation non-répressive", c'est le problème de l'histoire que pose Marcuse. Le deuxième élément renvoie à la première et à la dernière phrase de l'extrait: si Reich néglige la dynamique historique, et n'opère pas de distinction entre les différentes formes de sublimation, comment la libération est-elle envisagée? En fait, ce que Marcuse critique c'est le "réductionnisme" qui est présent chez Reich dans la mesure où la sexualité se manifeste comme une réalité autonome "existante en soi" et trouvant en elle-même tous les éléments de l'émancipation humaine. Les conséquences de l'oeuvre de Reich constituent donc un autre problème. A ces deux séries d'éléments qui se renforcent mutuellement s'ajoute un dernier qui boucle la boucle, et qui est présent dans la conclusion.

"Les vues critiques qui sont contenues dans les premiers écrits de Reich ne se développèrent plus. Un primitivisme radical prévaut qui annonce les manies fantastiques et débridées du Reich des dernières années." (223)

En fait, ce que Marcuse soutient finalement, c'est que le primitivisme radical des premières années "annonce" la fin reichienne, ou que la fin pré-existe dans le début. A la limite, il soutient donc qu'il existe un "fil rouge", que celui-ci traverse l'oeuvre, et qu'il explique

la fin, mais que contrairement à De Marchi, ce "fil rouge" est la cause de ce qu'il appelle les "manies fantastiques et débridées du Reich des dernières années." D'une certaine manière, Marcuse tourne donc le dos à la fois au point de vue de Palmier et à celui de De Marchi.

Ce dernier élément est d'une très grande importance. En fait, il nous permet de préciser notre interprétation qui fonde ce chapitre, et qui découle de notre rapport avec les commentateurs. Notre interprétation pourrait donc se formuler de la manière suivante. Parce qu'il nie la nécessité historique, parce qu'il rejette l'existence d'une dialectique fondamentale, et finalement parce qu'il objective l'homme en le réduisant, Reich se retrouve dans l'incapacité d'expliquer le contraire de la permanence, soit le mouvement, et de maintenir son analyse sociale.

Cette partie de l'hypothèse générale -propre à cette troisième partie, se situe donc à l'opposé du point de vue de Sinelnikoff dans la mesure où elle pose l'existence d'un problème; qu'elle rejette l'idée d'une coupure entre les deux périodes, et substitue à celle-ci l'idée d'un glissement. Dans ce sens elle rejoint le point de vue de De Marchi plutôt que celui de Palmier. Mais, à l'opposé de De Marchi et en accord avec les critiques de Palmier -mais non exploitées par celui-ci, elle prétend que la cause réside dans ce qui est appelé le "fil rouge". En somme, notre hypothèse utilise donc davantage les idées de Marcuse mais en les développant. Ainsi située par rapport aux principaux commentateurs de Reich

notre position peut être à présent démontrée sur cette question.

2. L'ANALYSE DES TROIS ÉLIMINATIONS QUI BLOQUENT L'EXPLICATION.

L'incapacité d'expliquer le mouvement se retrouve dans l'œuvre elle-même; en fait, elle apparaît dans les premiers écrits de Reich. Nous avons repéré trois éliminations fondamentales qui interviennent presque constamment. La première élimination est de l'ordre du milieu dans lequel l'homme existe d'une manière générale; la seconde renvoie également au milieu, mais cette fois, celui-ci est conçu comme "historique"; la troisième élimination finalement est propre à l'homme lui-même. Chacune de ces éliminations constitue, à la limite, une négation des possibilités d'expliquer le mouvement.

2.1 la première élimination: le lieu dans lequel l'homme existe.

La position reichienne est ambiguë. À première vue l'homme semble être contraint par son milieu; l'individu refoule parce qu'il est forcé, ou par nécessité. Toute l'analyse de la permanence renvoie à la nécessité qu'impose le milieu sur l'individu qui est d'abord un enfant.

Une lecture plus attentive de l'œuvre de Reich manifeste aussi une idée très différente. En fait, pour Reich, la nécessité existe non dans le mouvement, mais dans la permanence. Une fois le milieu

constitué négativement contre l'homme, il s'impose à celui-ci. Mais cette nécessité n'existe qu'à postériori; à priori, c'est-à-dire initialement, il n'y a pas de nécessité. Le lieu dans lequel l'homme vit au départ est donc un lieu sans contrainte, et de là découle l'idée d'une harmonie originelle. Pour survivre l'homme, selon Reich, n'a pas à refouler son principe de plaisir. Eros et la réalité peuvent ne pas se contredire. Dans plusieurs ouvrages Reich reprend cette idée. L'extrait suivant de La fonction de l'orgasme en fait foi:

"Le travail ne sert pas à éliminer le besoin sexuel et les fantaisies sexuelles ne viennent pas non plus gêner le travail. Mais le travail et la sexualité se prêtent une aide mutuelle." (224)

Dans L'irruption de la morale sexuelle où Reich traite du mouvement initial, l'idée est exprimée aussi nettement; il importe de reproduire cet extrait "capital" dans lequel Reich pose, sans nécessité, le lieu essentiel dans lequel l'homme se trouve:

"Nous abordons ici la question capitale de l'histoire de l'économie sexuelle, à savoir si la répression sexuelle est une partie intégrante de l'évolution de la société humaine ou si elle s'insère dans une phase économique et sociale déterminée de cette évolution. Freud et beaucoup de ses disciples, ainsi que plusieurs marxistes répondent par l'affirmative au premier terme de l'alternative. Quant à nous nous contestons sur la base de cette étude toute relation entre répression sexuelle et évolution de la société humaine." (225)

En fait, c'est là une première élimination qui engendre un premier blocage. Dans la mesure où il pose le lieu originel comme contingent,

privé de toute nécessité, il ne peut expliquer à partir de celui-ci comment l'homme se transforma et modifia ce lieu. Le lieu originel est donc rejeté comme source d'explication. En somme, parce qu'une harmonie est posée entre l'homme et la nature- la cause ne peut appartenir à la nature ou à un quelconque "manque" découlant de celle-ci; la responsabilité semble ainsi appartenir à l'homme. Si le lieu n'est pas nécessaire et, par voie de conséquence, responsable de la disharmonie, la responsabilité doit donc appartenir à l'homme.

A partir de là, il est possible de revenir sur la première difficulté que nous avons identifiée. Dans L'irruption de la morale sexuelle, Reich affirme que l'harmonie se transformait en son contraire suite à des rapports économiques déterminés. Il passait d'une explication à l'autre: d'abord le tribut dotal, ensuite la continence, et enfin les luttes externes. La difficulté de cette explication réside donc dans la négation de la nécessité présente dans le même ouvrage, qui découle elle-même de l'harmonie originelle postulée au départ. Il est possible de retrouver la cause de cette répression dans les termes de l'éthique reichienne. Dans la première partie nous soulignons que Reich se réclamait de Rousseau et de son naturalisme. Il n'est donc pas surprenant qu'il se butte à la même question propre au mouvement initial: "Si l'homme est né libre, comment se fait-il qu'il soit dans les fers?"

Dans son ouvrage Repression, Gad Horowitz présente de la manière suivante le rapport entre l'optimisme naturaliste reichien et l'éthique rousseauiste:

"There is therefore no need for coercion or external control of any kind; the non-coercive regulations instituted by a free society would be entirely co-determinous with the regulations with healthy individuals... It is on this basis that Reich, even more optimistically than Rousseau, declares that man is by nature good." (226)

En soi, cette logique où le lieu est posé comme contingent ne nie pas au sens strict le mouvement. Celui-ci peut survenir de l'homme-sujet... de sa volonté, ou de ses désirs. Nous reviendrons là-dessus. Retenons ici que Reich en ne mettant pas de contenu nécessaire au lieu dans lequel l'homme existe bloqué ou limite sa capacité d'analyse et d'explication; c'est en ce sens qu'il s'agit de la première élimination.

Cet élément n'est pas unique; il s'agit du premier, mais dès à présent, il est manifeste qu'il existe une relation étroite entre la définition anthropologique et plus particulièrement l'éthique reichienne et le problème du mouvement.

2.2 la deuxième élimination: le rapport homme/histoire.

Du fait qu'il ne pose pas de nécessité à priori, toute l'histoire devient non-nécessaire. Dans la mesure où elle aurait pu être différente, c'est-à-dire que la disharmonie n'était pas nécessaire, le rapport existant entre l'homme et l'histoire doit aussi être considéré comme stable.

En fait, de la même manière que la répression n'était pas nécessaire au départ, elle ne peut davantage être posée comme nécessaire pour l'humanité (et non pour l'individu) cent ans, mille ans ou dix mille ans après.

S'il y a histoire, donc passage d'une étape à l'autre, celle-ci ne s'im-

pose pas à l'homme. A la limite, l'homme pourrait transcender les étapes et le bien-être général, tel que défini par Reich serait supérieur.

Schématiquement, le tout peut être ainsi représenté: la répression (a) est nécessaire pour la reproduction ou la permanence d'un ordre social donné (b) mais à postériori, c'est-à-dire après l'exercice d'un "choix" de l'homme (c). (a) et (b) sont donc nécessaires mais en autant que (c) ait décidé de leur existence. De ce fait (a) et (b) deviennent donc également contingents puisqu'ils dépendent d'une réalité contingente. Evidemment (c) n'est pas posé ainsi dans les travaux de Reich. Toutefois dans des ouvrages comme L'Irruption de la morale sexuelle ce "choix" est implicitement posé dans la mesure où le mouvement historique ne peut découler ni de la nature, ni de l'histoire, qui est posée comme une réalité contingente; (c) semble ainsi être la seule alternative qui reste, après les éliminations relatives au milieu. Dans l'ouvrage déjà cité de Horowitz, cette deuxième réduction est posée dans des termes différents. En fait, la dialectique de Marcuse peut être posée comme point de comparaison. Chez ce dernier, l'histoire ou la dynamique du lieu dans lequel l'homme vit n'est pas semblable à chaque époque. Pendant longtemps, la répression s'imposait à l'homme; il y avait une "répression nécessaire"; au départ celle-ci était possible dans la mesure où Marcuse pose une disharmonie entre l'homme et la nature. Aujourd'hui, selon Marcuse, la situation est différente; les conditions historiques se sont transformées par nécessité si bien que l'histoire crée de nouvelles possibilités qui n'existaient pas jusque-là. Chez Reich, à l'opposé, non seulement il n'y a pas de nécessité, mais en plus il n'y a pas transformations des conditions historiques. (227)

Horowitz, dans son ouvrage Repression il affirme ainsi :

"The distinction between basic and surplus repression was never made explicit by Reich... Reich's theory of surplus repression only, it is a theory in which term "repression" is used in reference to surplus repression that is interfering with natural growth." (228)

Le rapport homme/histoire prend de cette manière la forme d'un "malentendu" puisque le champ de la liberté est accordé par le lieu, mais qu'il n'a jamais été utilisé par l'homme. L'histoire n'a ainsi pas de sens; elle est dépourvue de téléos; elle offre toujours la libération à l'homme qui l'ignore... C'est dans ce sens que Marcuse affirme: "Par conséquent, la libération sexuelle en soi devient pour Reich une panacée à tous les maux individuels et sociaux.

En somme, Reich rejette donc non seulement les causes nécessaires découlant de la nature expliquant l'histoire, mais aussi la nécessité inhérente à celle-ci; reste l'homme comme champ possible d'explication.

2.3 la troisième élimination: l'Homme comme sujet.

En éliminant le lieu et les rapports nécessaires que l'homme pourrait entretenir avec l'histoire, les possibilités de rendre compte du mouvement ne sont pas automatiquement niées; elles sont limitées mais elles demeurent jusqu'à un certain point. En fait le mouvement initial ou libérateur peut découler du "choix" de l'homme, et de son désir de modifier son existence soit dans un sens, soit dans l'autre. L'histoire

apparaîtrait ainsi comme le "résultat de la volonté de l'homme".

Si cela est sous-entendu dans quelques ouvrages, tel n'est cependant pas la logique reichienne. En fait, Reich ne fournit pas une définition de l'homme où celui-ci puisse être maître de sa volonté. Le

(c) que nous avons postulé dans notre explication de la deuxième élimination s'évanouit donc. Pour expliquer cet ensemble d'idées

deux aspects doivent être abordés: le caractère objectivé de l'homme au départ; et 2) le caractère objectivé de l'homme social.

a) le caractère objectivé de l'homme naturel. L'homme tel que défini par Reich n'a pas de volonté au sens strict. Ses forces inconscientes sont plus fortes que sa propre conscience si bien que celles-ci sont complètement dominées par celles-là. Dans La fonction de l'orgasme, cette totale domination ou objectivation de la volonté humaine est formulée dans les termes suivants:

"Il est parfaitement logique, dit-il, que l'instinct lui-même ne puisse être conscient puisque c'est lui qui nous gouverne. Nous sommes son objet..." (229)

L'homme ne peut donc se mouvoir au-delà de ses instincts. Son libre choix ou une quelconque marge de manoeuvre n'existe pas. L'extrait suivant est encore plus explicite:

"L'animal humain ne peut rien penser, postuler ou faire qui ne soit, sous une forme ou une autre, préparé et disposé dans sa structure bio-physique..." (230)

A partir de là et suivant ce déterminisme des forces instinctuelles, l'homme n'a donc ainsi pu se dégager, c'est-à-dire s'accomplir dans un sens ou dans l'autre. Ces forces instinctuelles étant au départ en accord ou en harmonie avec la nature, Eros étant seul, aucun mouvement n'a donc pu se produire initialement à partir de l'homme tel qu'il était. En fait, à la limite, c'est de là que découle l'incapacité reichienne d'expliquer le mouvement initial. En fermant ainsi la porte à toute participation de la volonté, il ne peut en être autrement - puisqu'il ferme lui-même la dernière possibilité.

Suivant ce schéma, il n'aurait pu y avoir de transformations de l'ordre naturel initial. Si la cause ne peut exister ni dans la nature, ni dans l'histoire, ni dans l'homme, Reich est forcé de chercher les causes ailleurs pour expliquer le mouvement. Où est cet "ailleurs" c'est la question à laquelle fut confronté Reich dans la dernière partie de sa vie face à ses propres postulats. Incapable de trouver dans l'homme et son milieu les causes du mouvement c'est ainsi que Reich quitta le domaine de l'analyse sociale. C'est là un élément sur lequel nous reviendrons. Toutefois dès à présent, il apparaît clairement que les déplacements successifs de la pensée reichienne ne peuvent être présentés comme hasardeux; ils découlent de ses postulats.

b) le caractère objectivé de l'homme social... Ici le problème est plus complexe, mais les aboutissants sont semblables. Deux niveaux doivent être distingués: l'ontogénèse et la phylogénèse.

Au niveau du développement de l'humanité en général, c'est-à-dire phylogénétiquement, l'homme naturel en devenant un homme social, passe d'un état d'objet à un autre. Il passe en fait de la gouverne d'Eros à celle de sa cuirasse. Celle-ci le contraint, et l'aliène. L'homme ne peut ainsi parvenir à se dégager de ce que la société a fait de lui. C'est là que se situe l'explication de la permanence chez Reich. Il est limité non pas de l'extérieur - par le lieu ou par l'histoire - qui est au contraire contingent, mais par l'intérieur, par sa propre cuirasse. Le mouvement libérateur - dans la mesure où Reich utilise sa définition de l'homme - est donc impossible à partir de l'homme, parce que celui-ci est l'objet de sa cuirasse qui ne cherche que la simple répétition de l'apparis.

Au niveau du développement de l'individu, c'est-à-dire ontogénétiquement, la logique reichienne se présente différemment. Au départ, l'individu est l'objet des forces d'Eros, le principe de plaisir dirige son activité. Face au principe de plaisir, l'état en miniature que représente la famille impose à l'enfant le principe de réalité. La famille à l'échelle des individus n'est pas de ce fait un lieu contingent; elle est structurante et imposante. Deux forces contradictoires sont donc en opposition pendant un laps de temps donné dont la durée est variable. Puisque les forces objectivantes externes sont plus fortes que celles gouvernant de l'intérieur, un mouvement d'adaptation de l'individu s'opère donc; il passe de la domination des forces d'Eros à la domination des forces de la structure caractérielle. A l'échelle de l'individu, il

s'accomplit donc un mouvement qui se dissout à l'échelle de la société. Toutefois, ce mouvement ne dure qu'un temps, et se dirige toujours dans le sens de l'adaptation. En fait, au bout d'un laps déterminé, les forces d'Eros sont complètement transformées; l'individu étant plastique, il s'opère sous le poids des forces sociales un complet renversement de l'être. De totalement modelé par les forces internes naturelles, il se structure à l'inverse suivant les normes sociales qu'il intègre, fait siennes, et qui à leur tour, deviennent internes en renversant les premières existantes. Chez l'individu, il existe donc un mouvement; toutefois celui-ci est limité dans le temps, il se dirige toujours dans le sens de l'intégration; et s'achève par un complet renversement des forces objectivantes. Ce mouvement, en plus est limité aux "jeunes" individus dans la mesure où parvenus à maturité, les forces sociales contrôlent le tout, et que les forces objectivantes premières, n'étant ni limitées, ni maîtrisées d'aucune manière par une quelconque subjectivité, sont complètement renversées. A l'échelle de la société, ce mouvement partiel dont les perspectives ne peuvent conduire à un mouvement transcendant les individus se dissout donc.

Ce passage d'une objectivation à une autre, est évaluée de la manière suivante par Brinton dans son essai déjà cité, The irrational in politics:

"This sombre image has far more truth in it than most revolutionaries can comfortably admit. But in the last analysis it is inadequate. It is inadequate because it implies totally malleable individuals, in whom total conditioning and

therefore for total acceptance of the dominant ideology.
This image is inadequate because it is undialectical."
(231)

Donc, non seulement le mouvement ne peut être analysé ou repéré dans la première nature de l'homme, mais il n'est pas possible de le poser également dans la seconde nature. Schématiquement, il est possible de formuler ainsi la triple réduction:

- le mouvement ne peut découler de la lutte contre la nature puisqu'il existe une situation harmonieuse au départ;
- le mouvement ne peut découler de l'histoire puisque celle-ci est contingente;
- le mouvement ne peut découler de l'homme parce que celui-ci ne peut rien décider qui ne soit voulu par les forces instinctuelles; et comme celles-ci sont posées comme étant en harmonie avec la nature ou la société (ici il s'agit des forces instinctuelles modifiées par la cuirasse) le mouvement ne peut être le résultat d'une activité humaine.

Dans tous les sens, il y a donc éliminations. Et celles-ci rendent impossible d'expliquer la société ou l'homme à partir de lui-même. A ce stade, il est possible d'aborder le troisième temps: les bases de cette objectivation de l'homme et de la triple élimination.

3. LES FONDEMENTS DE L'OBJECTIVATION ET DE LA TRIPLE ÉLIMINATION.

A la suite de ces trois éliminations, il apparaît manifeste que tout le problème du mouvement renvoie à la définition de l'homme; en

fait, c'est parce que Reich objective l'homme, parce qu'il l'élimine en tant que sujet, que le mouvement ne peut être expliqué. Les éléments dépendent tous les uns des autres. Expliquons-nous.

Ces trois éliminations reposent elles-mêmes sur une réduction de l'homme qui s'articule à travers plusieurs aspects: premièrement par une réduction de l'instinct à la pulsion; deuxièmement, par une réduction du sexuel au génital; et troisièmement par une réduction de l'homme au végétatif. Et c'est à partir de ces trois limitations plus fondamentales que s'opère l'objectivation de l'homme -qui à son tour empêche l'explication du mouvement.

a) réduction de la pulsion à l'instinct. Pour Reich, premièrement, la pulsion n'est pas constituée des quatre éléments qui lui sont attribués normalement soit: la poussée, la source, le but et l'objet. Chez Reich, la pulsion se réduit à ses éléments somatiques: c'est-à-dire à sa source. En fait, la pulsion est considérée comme une réalité physiologique, que Reich tentera continuellement de définir. Il se désintéresse de la phénoménologie des pulsions, et de leurs continuités dans l'inconscient et le pré-conscient, et des modes de fixation au profit de l'analyse biologique. De phénomène complexe chez Freud, la pulsion acquiert dès le départ chez Reich un sens restreint, dénué de ses éléments non-objectifs. Yves Buin dans son ouvrage déjà cité, décrit bien le traitement de Reich de cette première réduction:

"... le destin de la pulsion va se jouer entre la définition

de l'objet de satisfaction qu'elle se donne (subjectif et objectif) et l'X biologique qui permet toutes les aventures, distorsions et dérivations -dont celles de Reich" (232)

Et il poursuit en affirmant:

"...la théorie de la pulsion s'avère bien plus complexe que la lecture et l'analyse critique de Reich ne le laisse supposer." (233)

Bela Grunberger, dans son ouvrage Freud ou Reich? confirme aussi l'orientation "biologisante" chez Reich: "... la sexualité est une énergie et n'est plus que cela..." (234)

Cette première réduction de base se manifeste de plusieurs manières. D'abord Reich est amené à ne traiter que des problèmes somatiques. Les neurasthénies prennent ainsi toute la place au dépend des maladies essentiellement psychologiques comme la psychonévrose. Aussi Buin n'hésite pas à affirmer que: "le concept de névroses actuelles (est étendu) à l'ensemble des troubles psychiques" (235). Ensuite, Reich met toute l'emphase sur les éléments quantitatifs plutôt que sur les données qualitatives. Au lieu d'analyser les processus en eux-mêmes, il vise, au contraire, à déterminer l'allocation de l'énergie ou ce qu'il appelle l'économie sexuelle. Les phénomènes sont ainsi analysés d'un point de vue de la répartition de l'énergie. Un processus de simplification s'opère donc encore à partir de la première réduction de la pulsion. Cette simplification apparaît dans l'extrait suivant de La fonction de l'orgasme où Reich définit à la fois la sexualité et l'angoisse:

"La sexualité ne pouvait être que la fonction biologique de l'expansion du centre vers la périphérie. Inversement l'angoisse ne pouvait être que la direction renversée..."
(235a)

b) la réduction de la sexualité au génital. A cette première réduction, il est possible d'en ajouter une seconde. Elle renvoie à la définition du "sexuel". Par rapport à la psychanalyse, Reich rejette ~~premièrement~~ les stades pré-génitaux. Selon lui, ils ne permettent pas de saisir des processus particuliers. L'oralité et l'analité, puis la latence sont ainsi des concepts que Reich ne retient pas. Pour lui, l'érotisation du corps et de l'esprit, le monde des fantasmes, et des symboles ne sont que des effets. La sexualité ne peut donc être que génitale et somatique comme Yves Buin l'explique dans son ouvrage déjà cité:

"Il n'existe, selon lui (Reich), qu'un seul type d'excitation: l'excitation végétative qui apparaît comme plaisir spécifique de l'appareil génital et qui, en cas de réflexe d'orgasme inhibé ou d'impuissance orgastique se manifeste comme angoisse." (236)

Tous les phénomènes de sublimation sont ainsi éliminés. L'homme libre, ne peut, par voie de conséquence, être différent de sa pulsion végétative et du réflexe de l'orgasme; les buts sociaux, artistiques apparaissent ainsi comme des modes de refoulement négatifs, dangereux et destructeurs puisque la sexualité ne peut prendre d'autres formes que celle de la génitalité. En soi, l'homme -comme être général- est donc réduit à un être qui fonctionne génitalement, sans plus. C'est dans

ce cadre que Reich soutient que:

"La recherche d'un "but" significatif de la vie est née de la cuirasse de l'organisme humain qui abolit le fonctionnement vivant... L'être vivant non-cuirassé ne cherche pas à découvrir un sens ou une fin à son existence pour la bonne raison qu'il fonctionne spontanément selon un schéma sensé et significatif, sans le moindre impératif moral..." (237)

De là apparaît la possibilité d'expliquer le mouvement. Notre critique trouve ses fondements. A la limite, si l'homme de Reich est contrôlé par ses forces internes -ou sa justification- et que celles-ci ne cherchent qu'à reproduire un fonctionnement- il est logique que la subjectivité n'ait aucune place -à côté des forces objectivantes. Le mouvement dans la mesure où il est un dépassement d'un état donné ne peut donc ainsi avoir de sens. D'un autre côté, dans la mesure où la formation réactionnelle s'incruste sur cette même base somatique pour fonctionner, la possibilité d'expliquer le mouvement libérateur subit la même médecine. Le mouvement n'a dans ce cadre plus de sens également; seuls la permanence et l'immobilisme acquièrent une vérité dans cette logique.

c) la négation de l'homme. Reich, en niant le monde fantasmatique, en réduisant la conscience à n'être qu'un reflet mécanique du somatique, est conduit à nier la spécificité humaine. Comme le dit Palmier, "...Reich méconnaît et même néglige complètement cet ordre du symbolique, sur lequel, à juste titre, a insisté Jacques Lacan." (237a) En fait, pour Reich, l'homme apparaît comme semblable au reste de l'univers naturel.

Spécifiquement, ou comme être distinct; il est donc nié. Luigi De Marchi, pourtant favorable au "fil rouge" affirme ainsi à propos de l'absence de spécificité ou de relative indépendance accordée à l'homme:

"... le monde humain et le monde de la nature n'apparaissent plus comme des mondes indépendants mais comme un continuum essentiellement unitaire." (238)

Et plus loin, il continue son commentaire en affirmant:

"Dans les domaines des sciences humaines, (Reich) associe tous les problèmes individuels et sociaux au problème fondamental de l'harmonie des processus énergétiques individuels." (239)

A la limite, l'harmonie entre l'homme et la nature est posée au départ par Reich parce qu'il réduit l'homme à n'être qu'un être qui ne se différencie pas de la nature. Nature et homme s'harmonisent donc au départ parce que l'homme n'est qu'un soma, sans une autonomie psychique, dont le fonctionnement est semblable au reste de l'univers.

A partir de là, il est possible de revenir aux éléments théoriques que nous avons relevés dans la première partie au bout des deux définitions anthropologiques et d'opérer une synthèse. Trois éléments étaient identifiés: l'ontologie, l'épistémologie et l'éthique. Récapitulons donc à partir de ces éléments.

L'ontologie. En réduisant l'homme à un être objectif, sans but, et

qui ne vise qu'à un fonctionnement très élémentaire, le mouvement ne peut exister à partir de l'homme et les productions sociales perdent également leurs sens.

L'éthique. Dans la mesure où Reich pose une harmonie de base entre l'homme et la nature, le mouvement ne peut survenir ni du lieu dans lequel se situe l'homme, ni du rapport qu'il entretient avec celui-ci puisque rien n'était contraignant au départ. Cette harmonie postulée oblige aussi de remettre en question le pourquoi d'une société humaine différente de l'état naturel. La société telle que conçue par Reich apparaît ainsi comme une réalité sans fondement, instable, fragile, et en voie de désintégration... Nous reviendrons là-dessus par la suite; qu'il suffise ici de comprendre l'absence de fondements à la société telle qu'analysée par Reich.

D'une manière indirecte cette éthique naturaliste et rousseauiste repose elle-même sur l'ontologie que Reich posait. Ainsi, c'est parce qu'il se limite à la génitalité et au soma, que son naturalisme prend un sens, et qu'il peut postuler une harmonie fondamentale.

L'épistémologie. La théorie de la connaissance reichienne, dans la mesure où elle repose sur une ontologie où seul l'objectif est actif ne peut par voie de conséquence être différente d'une épistémologie positiviste. (240)

A la limite, donc les trois éléments -ontologie, éthique et épisté-

mologie forment un tout qui s'incarne dans le positivisme reichien.

Dans les extraits suivants ce dernier élément qui découle logiquement des précédents apparaît manifestement:

"L'économie sexuelle est une branche de la science naturelle."
(241)

Ou encore:

"Nous savions, nous; que pour la première fois dans l'histoire de la psychologie nous étions engagés sur le terrain des sciences naturelles. Nous voulions être pris au sérieux..."
(242)

Au bout du compte, la logique reichienne tente d'expliquer le mouvement et l'histoire en réduisant à néant toutes les possibilités ou tous les lieux qui peuvent provoquer des transformations et des dépassements. En somme, c'est donc le réductionnisme reichien qui empêche de saisir l'histoire alors que c'était ce même réductionnisme objectivant qui permettait à Reich d'expliquer la permanence. Mais il y a plus. En se rendant jusqu'ici, ce n'est pas seulement le mouvement qui est devenu "illogique" dans la construction reichienne; l'histoire et la société humaine sont également entraînées par la négation du mouvement. Elles se retrouvent également niées. L'analyse du mouvement a donc une plus grande portée que lui-même.

L'hypothèse que nous posions et qui recoupait celle posée par De Marchi et surtout celle de Marcuse, est donc démontrée presque entièrement.

A présent il ne reste plus qu'à démontrer que ces éliminations et ces réductions existaient dès le départ, dès les premiers écrits de Reich et que le blocage manifeste après 1936 découle logiquement de ceux-ci. En fait, à la lumière de ce que nous avons identifié comme les causes du blocage ou de l'incapacité, il est possible de reprendre le cheminement de Reich.

4. RETOUR SUR LE CHEMINEMENT DE REICH À LA LUMIÈRE DE NOTRE POSITION.

Pour la majorité des commentateurs, le cheminement de Reich découle de sa vie; la fin reichienne ne s'explique ainsi qu'à travers une étude biographique. C'est en particulier l'interprétation de Michel Cattier et Jean-Michel Palmier.

Notre lecture est différente. Il n'est pas question de nier l'influence des éléments biographiques. Toutefois, à la lumière de l'hypothèse déjà démontrée, le cheminement précis de Reich nous apparaît indicatif des difficultés et réductions qui hantent son oeuvre. En d'autres termes, le cheminement de Reich repris dans la perspective d'une objectivation fournit du matériel supplémentaire pour étayer notre position. De ce fait, loin d'être "incompréhensible" la fin reichienne prend un sens.

A ce premier but -qui renvoie surtout à la seconde et troisième

période s'ajoutent d'autres buts. En revenant sur le cheminement de Reich il sera possible de prouver premièrement que la définition objectivante était présente dès le début de l'aventure reichienne. Et deuxièmement, il sera également possible de revenir sur les doubles schémas qui se contredisent et qui posent parfois une objectivation pure, et parfois l'exact opposé.

Pour retracer l'ensemble de la trajectoire, il convient d'utiliser la division en trois périodes dont nous avons déjà traité dans l'introduction, en présentant l'homme et l'oeuvre. Commençons donc par la première période, dite "psychanalytique".

4.1 la période psychanalytique: 1919-1927.

Au cours de cette première période, Reich développe sa définition de l'homme. En 1919, alors qu'il avait seulement vingt-deux ans, il écrivait déjà:

"C'est peut-être mon sens moral qui s'oppose à ces discours; et pourtant, en me fondant sur mon expérience et en observant les autres et moi-même, je suis parvenu à la conclusion que la sexualité est le centre autour duquel gravitent non seulement la vie intime de l'individu mais aussi toute la vie sociale."
(243)

Très tôt donc, son ontologie ou ce que De Marchi appelle le "fil rouge" de son oeuvre se constitue: c'est-à-dire la sexualité et son caractère énergétique. Un examen détaillé des travaux de jeunesse montre avec évidence que Reich est arrivé rapidement à une définition anthro-

polologique. Celle-ci loin d'appartenir à la période "américaine" se trouve présente dans les premiers travaux. En fait, il est possible de retrouver ainsi la fin dans le début, et l'impossibilité reichienne d'expliquer le mouvement dans ses recherches préliminaires. Il serait trop fastidieux ici de reprendre dans le détail tous les aspects de la définition de l'homme; nous reviendrons sur quelques éléments en appuyant plus précisément sur les articles de "jeunesse" publiés récemment.

En 1922, c'est-à-dire l'année où il adhère à la Société de psychanalyse, deux articles manifestent son orientation. Dans le premier, "Les concepts de pulsions et de libido de Forel à Jung", Reich affirme en conclusion - bien que timidement - l'orientation qu'il privilégiera par la suite, c'est-à-dire l'intérêt de la biologie et l'explication par l'organique:

"Quoi qu'il en soit, écrit-il, les concepts de Jung sont d'un grand intérêt théorique biologique, même, si pour l'instant, elles ne semblent avoir aucune importance philosophique. Je trouve qu'il est très tentant d'avoir la possibilité de parler d'une cellule germinative psychosexuelle, bien qu'à beaucoup d'égards (scientifiquement) ce soit dangereux. Il ne faut néanmoins pas négliger cette possibilité. Une étude plus poussée de la sublimation, d'une part, et de la base organique de la libido d'autre part pourra éclairer le problème." (244)

Dans le second article publié la même année, "Sur la spécificité des formes d'onanisme", d'autres indices sont présents. Ainsi plutôt que de traiter des fantasmes, ou de l'imagerie propres à cette activité,

Reich traite de ses formes physiques. Son intérêt est donc déjà désaxé par rapport à l'orientation générale de la psychanalyse. Le paragraphe suivant indique bien cette orientation:

"La nature de la masturbation a été éclaircie; en ce qui concerne leur origine, les fantasmes inconscients typiques, avec le sentiment de culpabilité qui en résulte, ont pour la plupart été mis à jour. Nous voudrions combler ici une petite lacune dans la compréhension de la masturbation. Quant aux difficultés qui se présentent au cours du traitement de l'impuissance, on peut apprendre à accorder une attention accrue au mode de masturbation, et découvrir que plus d'une motion personnelle inconsciente trouve son expression et sa décharge, à partir d'un détail manifeste et apparemment secondaire, dans la manière de se masturber." (245)

En 1926, les indices présents au cours des premières années se trouvent confirmés. Reich opte définitivement pour une somatisation de la psychanalyse; l'homme est déjà perçu comme objectivé. L'inconscient n'est ainsi plus traité en lui-même; déjà à cette époque il est perçu comme un effet ou une conséquence. La genitalité prend ainsi toute la place. Dans son premier ouvrage intitulé Genitality in theory and therapy of neurosis, Reich pose en principe la réduction au génital:

"I maintained that disturbance of the genital function always plays the principal dynamic role in establishing the neurotic reaction..." (246)

"...(symptom) can be finally eliminated only when the source of its energy has been withdrawn." (247)

L'extrait suivant explicite encore plus le rôle du soma:

"It seems evident that psychic conflict, in itself non-pathological, becomes neurotic with all the attendant consequence only when sexual stasis is added to it..." (248)

En fait, dans ce premier ouvrage, Reich affirme très explicitement la position qui était présente jusque là mais non totalement. Traitant de cette première période de l'oeuvre de Reich, De Marchi affirme:

"Reich n'est pas parvenu à la sexualité par l'intermédiaire de la psychanalyse, mais à la psychanalyse par l'étude de la sexualité.." (249)

et plus loin il poursuit en disant:

"Comme on peut le voir, déjà à ce moment-là Reich insistait sur une conception "énergétique" de la névrose considérée comme résultat de l'accumulation de charges déterminées de nature physique." (250)

Dans la première période donc, bien avant que Reich ne cherche à exposer la permanence ou le mouvement, les éléments de base de sa théorie sont là: réduction du psyché au soma; réduction du sexuel au génital; et affirmation du caractère physique de l'énergie libidinale. Le pourquoi de l'incapacité reichienne à expliquer le mouvement et à maintenir le cadre social comme un lieu d'analyse n'appartient donc pas à une période ultérieure. Ici, il est possible de réfuter la thèse qui pose une "coupure" ou une "cassure" entre les différentes périodes ou celle qui associe "biologisme et période "américaine" d'une manière exclusive. Les lectures de Sinelnikoff et de Palmier sont ainsi contrédites par

l'examen du cheminement de Reich lui-même.

4.2 la période "marxiste" 1927-1936.

Au cours de cette deuxième période Reich établit une première relation entre sa définition de l'homme et la société. Toutefois, la définition en question est parfois mise entre parenthèse. Expliquons nous.

Cette première mise en relation a lieu dans un contexte très déterminant. A Vienne, où Reich travaille, le marxisme et le freudisme "sont dans l'air" selon l'expression de De Marchi. En plus, une série de massacres populaires, -qui caractérisent le bouillonnement social de l'époque, obligent Reich à sortir sa définition anthropologique et à l'utiliser pour expliquer les problèmes sociaux qui l'entourent et les comportements propres à ces luttes politiques. Toutefois, Reich dans son rapprochement de l'analyse sociale est confronté à un problème: dans la mesure où il veut s'allier aux communistes et agir politiquement, il doit nécessairement reconnaître la possibilité que contient la prise de conscience politique; sinon l'activité politique n'a pas de sens. Or sa définition de l'homme où le somatique contrôle le psychique qui n'est qu'un effet, ne peut être conciliée avec son engagement politique. Pour que l'action politique ait un sens, Reich doit nécessairement reconnaître la subjectivité ou lui donner une place. Il est donc placé devant un dilemme: l'action qu'il veut entreprendre à partir de 1927 exige la reconnaissance de la subjectivité; d'autre part, sa définition de l'homme n'ac-

corde aucune place à des éléments non-physiques. De cette contradiction, résulte l'ambivalence de Reich et la présence de deux schémas pendant la période marxiste. Revenons ici sur les schémas que nous avons déjà présentés et dont l'opposition prend ici un sens.

Dans le premier schéma où il insère sa définition de l'homme, Reich secondarise le rôle de celle-ci au point qu'elle n'existe pas comme telle.(251) Ce qui prédomine se sont les structures économiques qui poussent à l'activité politique. Ce schéma renvoie à l'ouvrage Matérialisme dialectique et psychanalyse, écrit en 1928; le phénomène de rétroaction est très limité. Les phénomènes sexuels sont présents mais très partiellement et subordonnés entièrement aux classes sociales qui apparaissent comme les variables déterminantes du processus social. Les pathologies existent donc selon les classes: un individu bourgeois sera génitalement pathologique parce qu'il est un bourgeois, et l'inverse pour le prolétaire. Reich affirme ainsi:

"La génitalité du prolétariat, n'est pas grevée par les restrictions qu'y apportent les intérêts économiques et ceux de la propriété..." (252)

Ce qui est marquant dans ce premier schéma c'est la prudence avec laquelle Reich introduit sa définition de l'homme; il prend ainsi soin d'affirmer à plusieurs reprises que la psychanalyse "n'est qu'une science auxiliaire" (253). En fait, il soutient dans ce premier schéma des idées qui entrent en contradiction complète avec des éléments de sa

définition de l'homme. A l'opposé, par exemple, de la nécessité d'une complète liberté sexuelle pour l'enfant dès le plus jeune âge, il affirme que le refoulement "devient le moteur du développement de l'enfant" perçu d'une manière non-pathologique. Dans l'ouvrage déjà cité Matérialisme dialectique et psychanalyse, il soutient ainsi que la contradiction entre les pulsions sexuelles et la réalité est très bénéfique. L'extrait suivant manifeste cette mise complète sous le boisseau, par Reich, des éléments de sa définition de l'homme:

"On parle en psychologie de "disposition", de "tendance à l'évolution" etc. mais les faits relevés jusqu'à présent dans l'observation de la prime enfance militent uniquement en faveur du développement par contradictions... Ainsi le refus de la satisfaction de l'instinct, par le conflit qu'il engendre chez l'enfant, devient le moteur de son développement." (254)

A propos de cette négation à laquelle Reich est confronté pour "agir politiquement", De Marchi affirme aussi sa surprise:

"... on est stupéfait de voir Reich l'accepter aussi passivement, d'autant plus qu'elle contredit profondément cette vision harmonieuse de la réalité qui trouvera son expression non seulement dans sa conception libertaire de l'éducation, mais encore dans sa conception des processus biologiques... qu'il décrit comme fondamentalement "harmoniques"..."(255)

Si nous partageons le point de vue de De Marchi à ce propos, nous ne sommes pas totalement surpris, ni stupéfait, de voir Reich mettre de côté sa définition de l'homme dans la mesure où elle est si restrictive qu'elle ne peut permettre l'intégration d'éléments de subjectivité.

Dans ce premier schéma on voit donc que Reich, s'il explique le mouvement -en subordonnant sa définition au rôle d'effet de la structure économique posé en mouvement- il se trouve, à l'opposé incapable d'expliquer la permanence; sa définition étant réductrice, il ne peut établir une synthèse; il explique le mouvement ou la permanence, mais non les deux. Du reste, en 1928, son intérêt ne se situe pas réellement là. Le fascisme n'est pas au pouvoir; et les mouvements révolutionnaires sont en progression. Ce premier schéma que nous avons identifié autant pour l'explication de la permanence que pour celle du mouvement libérateur est valable jusqu'en 1933 quand le nazisme prend le pouvoir aux élections législatives et que les mouvements révolutionnaires sont écrasés. Reich n'est plus alors intéressé à expliquer le mouvement, seule la permanence s'impose. L'oscillation penche alors de l'autre côté; de là découle le second schéma.

Dans le second schéma l'incapacité d'expliquer à la fois l'un et l'autre se confirme. Les structures caractérielles de la définition de l'homme ne sont plus alors mises de côté; au contraire elles deviennent l'agent premier; l'ordre social est alors conçu comme figé dans la permanence dans la mesure où sa définition de l'homme est marquée par la répétition et le simple fonctionnement. En rétablissant la suprématie de celle-ci, Reich n'est donc plus capable d'expliquer le mouvement; seule la permanence prend un sens. Ce second schéma caractérise les ouvrages les plus connus: La psychologie de masse du fascisme et La révolution sexuelle. Nous l'avons également repéré dans l'explication de

la permanence et du mouvement, mais cette fois-ci avec les conclusions inversées. Il existe donc un "chassé-croisé": lorsqu'il explique le second terme, le premier ne peut plus être posé. En utilisant sa définition de l'homme, il ne peut expliquer que la permanence; pour rendre compte du mouvement, il doit la mettre de côté.

Ce renversement des déterminations s'opère à partir de 1933, mais il n'est pas strict. Ce n'est que progressivement que les éléments de subjectivité -reconnus contre les postulats de la définition de l'homme, sont à leur tour renversés. A la limite, la progression de la définition anthropologique prend donc la forme d'une disparition progressive de tout "sujet" capable de transformation et de dépassement. Il importe donc de montrer -étape par étape- comment cet effacement s'opère, et de quelle manière les possibilités qui découlaient de la présence du mouvement si partiel chez l'individu sont réduites aussi.

En 1928, premièrement, -dans le cadre du premier schéma, le prolétariat est conçu comme le "sujet" dans la mesure où il est "moins grevé génitalement" selon Reich. L'absence de restriction au niveau des âges et la présence d'un groupe général, peut aussi être considéré comme révélateur d'une mise sous le boisseau de la définition de l'homme.

En 1933, dans le cadre du second schéma, le sujet est plus restreint; ce sont à présent les "adolescents" qui peuvent transformer le réel. Dans La lutte sexuelle des jeunes Reich écrit: "Le problème

de la jeunesse est explosif..." (256). Toutefois les autres groupes d'âge du prolétariat ne sont pas éliminés bien qu'ils soient identifiés comme des sujets ayant moins de potentiel.

En 1936, dans La révolution sexuelle, les "vieilles générations" sont définitivement rayées des processus de transformation: elles ne peuvent plus modifier leur cuirasse caractérielle; ici, en fait, il s'opère une réduction continue du sujet dans la mesure où la définition de l'homme qui ne pose pas de subjectivité ne peut intégrer des éléments de résistance.

Par la suite, après la "période marxiste", le processus de réduction se poursuit pour devenir complet, jusqu'à l'élimination. En 1949, dans une préface il affirme ainsi que tout dépend de la structure caractérielle:

"...l'avenir de l'humanité dépend de la solution apportée au problème de la structure caractérielle de l'homme..." (257)

Puis finalement, après avoir désinvesti dans le prolétariat, les adolescents et les enfants- il affirme que même les enfants-naissants ont déjà leur sort déterminé ou objectivé et qu'ils ne pourront ainsi transformer quelque réalité que ce soit. A ce moment, Reich nie donc non seulement les sujets présents mais également les possibilités de sujets

"On détruit les besoins émotionnels, l'expression vitale émotionnelle des enfants avant et après leur naissance.

Avant leur naissance on porte atteinte à leur santé en les laissant séjourner dans un utérus froid, contracté, biologiquement mort...Le système biologique du genre humain a été détruit pour des millénaires." (258)

4.3 la période "américaine": 1936-1957.

La période "américaine" dans ce cheminement ne figure pas comme une exception; il n'y a ainsi pas de "coupure". En fait, elle se situe dans le prolongement des deux autres périodes. Nous en avons déjà traité lorsque nous avons posé le problème dans le chapitre précédent; il convient ici d'expliquer les conclusions que nous posions alors.

A propos de la période "américaine" nous disions premièrement qu'elle exposait manifestement le problème. Au bout du compte, cette sur-exposition du problème du mouvement n'est qu'une conséquence de la définition de l'homme posée dans la première période. La troisième période peut ainsi être considérée comme le retour à la première, mais cette fois avec la prétention d'expliquer l'histoire et l'univers. Vis-à-vis la deuxième période, cette troisième peut d'autre part être considérée comme l'éclatement de l'ambivalence qui existait entre les deux schémas contradictoires qui s'excluaient mutuellement. C'est là un premier élément.

En deuxième lieu nous disions que cette période "américaine" était caractérisée par la présence d'explications opposées et absolues: parfois l'affirmation d'une complète subjectivité (le deuxième et le troisième

point-repère) et parfois le contraire. A la limite, ces explications opposées apparaissent comme des débris de l'éclatement des schémas. Dans L'idéologie allemande Marx avait relevé que le matérialisme pur et unique conduit à l'idéalisme pur, et qu'une pensée qui ne reconnaît pas la participation de l'autre facette, est conduite à se nier elle-même. Ainsi affirme-t-il à propos de Feuerbach qui réduit -comme Reich- l'homme à une "chose sensible", à un "objet":

"Dans la mesure où Feuerbach est matérialiste (pur), l'histoire n'occupe dans sa philosophie aucune place, et dans la mesure où il tient compte de l'histoire, il n'est pas matérialiste. Le matérialisme et l'histoire sont chez lui complètement dissociés...il retombe dans l'idéalisme..." (259)

Il n'est pas question ici de s'interroger si Marx lui-même a appliqué cette "mise en garde".... Ce qu'il importe de comprendre c'est que Reich en objectivant l'homme est placé dans le même dilemme que Feuerbach: lorsqu'il veut rendre compte de la permanence son matérialisme pur est "utile", mais, à l'opposé, lorsqu'il veut expliquer le mouvement ou l'histoire, il ne peut plus être matérialiste... De là peuvent être expliqués les renversements subits de sa trajectoire.

Finalement, dans nos conclusions, nous soulignons que l'analyse sociale n'avait plus de place et qu'elle se dissolvait complètement. Encore là, il s'agit d'une conséquence. En réduisant le contenu de l'homme, en ne lui donnant pas de télos, Reich ne pouvait maintenir une analyse sociale. Celle-ci ne peut être possible que si l'homme est

reconnu comme un être différent de la nature, et que, par voie de conséquence, il possède une subjectivité propre. Le rejet de l'analyse sociale apparaît donc comme une conséquence logique de la définition de l'homme. En somme donc le rejet du politique et de l'histoire, dans la période dite "américaine", et l'affirmation de la toute puissance de la science ne sont donc que des suites logiques de son itinéraire, et plus particulièrement du positivisme qui a été le point de départ de son discours. C'est en ce sens que la fin était contenue dans le commencement. Il ne faut donc pas être surpris lorsque Reich affirme au bout de sa trajectoire, à propos du rôle des "savants":

"La politique, dit-il, a définitivement fait son temps. Les savants qu'ils le veuillent ou non sont appelés à guider les processus sociaux..." (260)

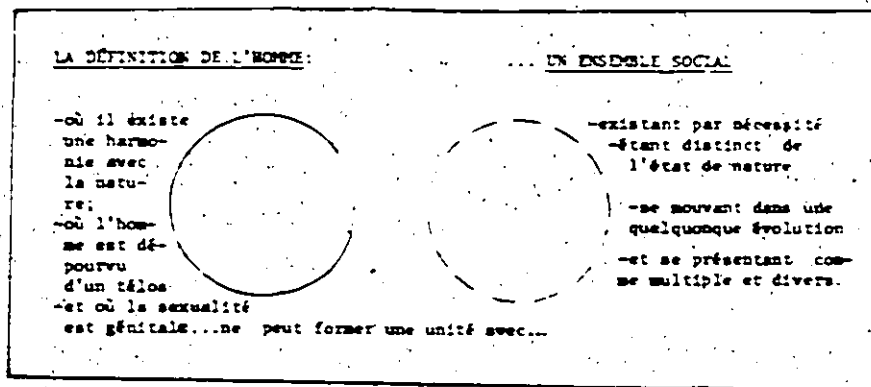
Ou encore, il ne faut pas s'étonner lorsqu'il prône une position conservatrice et qu'il rejette l'ensemble des socialistes:

"Les socialistes, dit-il, sont les vrais ennemis de l'homme... Le conservateur, qui parce qu'il perçoit instinctivement les grandes difficultés associées à la poursuite de la vérité, défend le statu quo de la vie sociale est de bien plus, plus honoré." (261)

A la limite, le renversement auquel aboutit Reich est le suivant: si les hommes ne sont que des objets de leurs forces intérieures ou des forces extérieures qui s'intériorisent en eux, l'engagement politique n'a plus de sens; le pouvoir doit donc être remis aux "savants" qui eux

guideront la conduite des "objets". Donc, non seulement le mouvement n'a plus de sens du fait de la réduction de l'homme mais la société et sa transformation n'ont également plus de sens. Sans établir ce rapport, De Marchi affirme ainsi: "Si on la prend à la lettre, la thèse de Reich revient à nier toute perspective..." (262) De là s'explique peut-être la "politique du désespoir" que De Marchi avait déjà choisie et qui manifestait l'existence d'un problème au niveau du mouvement libérateur.

L'hypothèse que nous avons dégagée au départ des lectures commentées est donc vérifiée. Si Reich est capable d'expliquer la permanence, il n'est plus apte -à partir de sa définition de l'homme- à expliquer le mouvement. Pour rendre compte de celui-ci, il doit mettre de côté sa définition; le premier schéma et les négations qu'il contient témoignent de cette nécessité. Mais il y a plus. En travaillant sur la notion de mouvement, toute l'oeuvre de Reich est d'une certaine manière saisie, du moins du point de vue de son utilité pour les sciences sociales. En fait ce que la dialectique du mouvement et de la permanence -qui devient chez Reich une antinomie- manifeste c'est la dissolution de toute la sphère du social chez lui. Schématiquement, il serait possible de représenter de la manière suivante la situation telle que disséquée:



Ce que cette figure montre c'est :

- premièrement que les deux sphères ne peuvent se toucher donc être synthétisées et ce à partir de la définition de l'homme;
- deuxièmement que la sphère de l'ensemble social ne peut que s'effacer si la définition de l'homme est maintenue;
- et troisièmement que toute analyse, compte tenu des postulats posés doit se réaliser dans l'une ou l'autre des sphères, mais non dans les deux conjointement; de là découlent les schémas qui s'excluent de la deuxième période et les explications absolument opposées dans la troisième période.

Mais il y a plus. Ce que l'étude du mouvement montre c'est que :

- la permanence est avant tout biologique et non sociale;
- et que cette permanence n'est pas un temps qui existe entre deux mouvements, puisque le mouvement est globalement nié.

*
**

A présent que nous avons terminé le cycle en trois temps de notre étude de Reich au sens strict -soit la définition de l'homme, l'explication de la permanence, et celle du mouvement- il importe de revenir directement à la problématique et à l'hypothèse générale que nous posions dans le premier chapitre avant même d'aborder l'étude de Reich. Situer nos conclusions les unes par rapport aux autres, et revenir à Marx et Freud, tel est l'objectif du dernier chapitre.

HUITIÈME CHAPITRE:

LE "FREUDO-MARXISME"
ET L'UTILITÉ DE L'OEUVRE
POUR LES SCIENCES SOCIALES

Dans ce dernier chapitre, nous bouclons la boucle; le premier chapitre posait la problématique; le dernier doit donc y revenir. En quelques mots notre problématique visait à poser le rapport mouvement/permanence et à démontrer que le marxisme n'était pas suffisant en lui-même pour expliquer le second terme du rapport. C'est donc à partir de là que nous avons posé la pertinence de l'étude de l'oeuvre de Reich qui a tenté d'ajouter au marxisme une dimension freudienne. Revenir au "freudo-marxisme" de Reich comme un tout ou faire le point sur ce qui a initié notre recherche, importe donc à présent.

Mais il y a plus; en opérant ce retour nous aborderons les filiations liant Reich à Freud et à Marx... Ici une parenthèse doit être ouverte. La majorité des ouvrages qui traitent de la pensée d'un auteur abordent dès le départ les origines idéologiques de celle-ci; notre première idée était d'ailleurs celle-là. En travaillant sur Reich lui-même et en nous interrogeant sur les éléments de son oeuvre, il nous est apparu qu'il était préférable de procéder à l'inverse, et que la tradition ne s'imposait pas ici. En fait, il nous semble plus logique de discuter des origines de la pensée de Reich une fois que celle-ci a été posée; et cela s'impose d'autant plus que les filiations ne sont pas directes et simples et qu'elles présupposent une connaissance de l'oeuvre elle-même...

Les questions "clé" de ce dernier chapitre sont donc: Reich était-il "marxiste" et "freudien"? En quoi cette tentative de conciliation est-

elle le fondement du blocage qui marque son oeuvre à un certain point? Et finalement a-t-il réussi ce qui est visé par l'expression "freudo-marxisme" c'est-à-dire la synthèse de la pensée de Marx et de Freud?

Au départ, il existe deux grandes possibilités: ou bien le freudo-marxisme de Reich est responsable des blocages; ou bien, à l'inverse, la cause ne se retrouve pas là, mais "ailleurs". Examinons d'abord la première possibilité en faisant une brève revue de la littérature sur les rapports Marx-Reich-Freud.

1. PREMIÈRE POSSIBILITÉ: LE FREUDO-MARXISME EST RESPONSABLE.

Bela Grunberger, dans son ouvrage, Freud ou Reich? avance que les doctrines de Marx et de Freud sont inconciliables. Traitant de la conception de Reich, elle affirme ainsi qu'il s'agit...

"...d'une conception dont la contradiction interne évidente nous paraît résumer la contradiction entre marxisme et freudisme qui nous semble rendre toute l'entreprise freudo-marxiste vouée à l'échec du strict point de vue de la cohérence conceptuelle." (264)

En fait, pour Bela Grunberger, il existe une opposition irréductible. Le marxisme pose l'aliénation comme le fruit de l'extérieur, c'est-à-dire des rapports économiques. Pour le freudisme, à l'inverse, l'aliénation ou le refoulement est interne ou endogène. Les deux

conceptions sont donc dos-à-dos dans la mesure où la causalité ou l'étiologie est opposée. Ainsi affirme-t-elle: "le refoulement sexuel a avant tout pour le freudisme une origine endogène que la répression (externe) peut tout au plus confirmer." (265) Elle continue ainsi en disant: "les marxistes ne doivent pas, à notre avis, être plus satisfaits que les psychanalystes des interprétations reichiennes." (266)

Bruno Bettelheim, auteur de plusieurs ouvrages de psychologie sociale soutient le même point de vue: il faut choisir, dit-il, entre le marxisme et la psychanalyse; les deux ne sont pas conciliables; il existe, écrit-il, "un choix très clair: la psychanalyse ou le marxisme". Bien plus, selon lui, "l'expérience échouée de Wilhelm Reich prouve que les deux étaient inconciliables." (267)

Ernest Jones dans sa biographie de Freud manifeste autant de scepticisme vis-à-vis la tentative de concilier les deux ensembles idéologiques. En fait, il faut préciser que le père de la psychanalyse -duquel se réclame Grunberger, Bettelheim et Jones- n'a jamais prisé particulièrement le marxisme; il y voit une autre illusion, semblable à la religion. De ce côté, Reich semble s'être embourbé dans la mesure où il a voulu travailler avec deux ordres diamétralement opposés.

De leur côté, les "marxistes" envisagent la conciliation Marx/Freud de la même manière que les freudiens orthodoxes; les deux ensembles

sont posés comme incompatibles. Les réactions du Parti communiste allemand en constituent une preuve. A l'époque où écrivait Reich, Georges Politzer -philosophe officiel du Parti communiste français- affirmait dans des termes explicites son point de vue:

"Objectivement, le freudo-marxisme est précisément l'instrument de cette exploitation de la psychanalyse contre le marxisme. Confusionnisme des plus caractérisés, il n'est qu'un masque grossier pour l'attaque contre-révolutionnaire contre le marxisme. C'est précisément pour cela qu'il est développé avec tant d'insistance." (268)

Et il conclut en disant:

"... Reich "voulait" concilier la psychanalyse et le marxisme orthodoxe. Ils dissimulaient leurs intentions révisionnistes sous les déclarations de fidélité à Marx et les professions de foi de marxisme authentique..." (269)

Les autorités politiques, elles-mêmes, vont dans le même sens que Politzer. Dans Le petit dictionnaire philosophique produit par l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique, il est ainsi affirmé à propos du "freudisme":

"Courant idéaliste réactionnaire, répandu dans la science psychologique contemporaine... La psychologie scientifique refuse l'idée selon laquelle l'instinct sexuel se manifeste dès la plus tendre enfance..." (270)

En somme, des deux côtés, l'entreprise idéologique -au sens large- est considéré comme un "échec". La première possibilité semble ainsi

s'imposer.

Parmi les commentateurs de Reich, l'idée ressort partiellement aussi. Ainsi, Colin Wilson, dans son ouvrage The quest for Wilhelm Reich affirme à propos du marxisme de celui-ci:

"It's easy to understand why Reich supported left wing government of Vienna, but rather more difficult to grasp how he came to be converted to orthodox marxism... The party line on psychoanalysis was that it was another typical product of bourgeois thinking. Society was rotten because capitalism was decadent, not because of sexual repression." (271)

Et plus loin, il affirme:

"I must also admit to a thoroughgoing dislike of communist aspect of Reich's personality." (272)

De l'avis de plusieurs le "freudo-marxisme" semble ainsi être un problème majeur de l'oeuvre de Reich.

2. DEUXIÈME POSSIBILITÉ: LE FREUDO-MARXISME N'EST PAS RESPONSABLE.

A l'opposé du jugement de Wilson, des marxistes et des freudiens, il est possible de retenir la position de Roger Dadoun, dans son apologie de Reich, Cent fleurs pour Wilhelm Reich:

"C'est Reich écrit-il, sans conteste, qui a poussé le plus

loin les tentatives d'articulation du marxisme et de la psychanalyse, et qui a produit dans ce sens les travaux les plus significatifs et les plus durables." (273)

En soutenant cette thèse, Roger Dadoun oriente l'analyse d'une manière tranchée; il prend le contre-pied des marxistes et des freudiens orthodoxes. Mais selon notre étude, le problème ne peut être ainsi posé. D'une part Reich n'est pas celui qui a le plus poussé la fusion Marx/Freud; et d'autre part, le freudo-marxisme n'est pas responsable en lui-même du destin de la pensée reichienne. A la limite, nous répondons donc oui et non, et nous nous situons en opposition à la fois aux apologistes, et aux critiques du freudo-marxisme. Positivement, la cause du retournement de la pensée reichienne contre elle-même ne repose pas dans le freudo-marxisme en soi, mais plutôt dans un "freudo-marxisme" spécifique à Reich, ou dans ce que Reich emprunte à Freud et à Marx. En fait, c'est son freudisme particulier et son marxisme particulier qui rend les deux pensées inconciliables. C'est dans ce sens que nous répondons oui et non. Pour justifier une telle réponse, il importe d'analyser premièrement le freudisme de Reich, puis son marxisme, et finalement le résultat.

3. LE "FREUDISME" DE REICH.

Reich a prétendu qu'il était très freudien. Son adhésion à la Société psychanalytique pendant quatorze ans témoigne de cette prétention.

Les commentateurs qui accusent Reich de "freudo-marxiste" prennent donc Reich au mot... Toutefois la nature des rapport Reich/Freud n'est pas aussi claire. Plusieurs lectures sont possibles.

Une première lecture montre que Reich emprunte plusieurs idées fondamentales à Freud: l'importance de la sexualité et de la libido, le rôle de l'enfance, et la phase oedipienne, le poids de l'inconscient et sa continuité dans le comportement, tous ces éléments se retrouvent chez l'un et chez l'autre. En ce sens, Reich serait très freudien; les emprunts se retrouveraient là. Et dans la mesure où ces éléments renvoient à la substance de la conception du père de la psychanalyse, Reich pourrait même être considéré comme très freudien. C'est de ces éléments que se revendique Constantin Sinelnikoff, par exemple, pour affirmer que Reich est le premier "freudo-marxiste".

Une seconde lecture de l'oeuvre de Reich mise en parallèle avec celle de Freud, manifeste néanmoins des différences substantielles, et le caractère superficiel de la première analyse apparaît. Ce qu'une deuxième analyse montre c'est que si des concepts sont présents et se recoupent, le contenu de ceux-ci, la matière de ces concepts n'est pas identique. Pour emprunter le langage de la linguistique, nous pourrions avancer que Reich utilise les "signifiants" mais non les "signifiés". Pour approfondir cette deuxième lecture quelques éléments de base -qui constituent des écarts fondamentaux- doivent être "précisés".

Les types de névroses constituent un premier écart. Freud, dans un article publié en 1897, "Sexuality in the aetiology of the neuroses" distingue deux types de névroses: les névroses actuelles ou neurasthénie et les psychonévroses. Tandis que les premières sont reliées à un trouble du système nerveux dans le présent, la psychonévrose, à l'opposé, renvoie à l'intériorisation d'événements et de normes au cours de l'enfance. Ainsi dit Freud: "thus in every case of neurosis there is a sexual aetiology; but in neurasthenia it is an aetiology of a present day kind, whereas in the psychoneuroses the factors are of an infantile nature." (274) A partir de là la pratique psychanalytique se concentre ainsi selon Freud, sur le second type de maladie, soit les psychonévroses: conflits infantiles, complexes, refoulements, prennent du reste un sens à partir de cette orientation chez Freud.

A l'opposé du père de la psychanalyse, Reich se concentre sur les premières, les névroses actuelles ou "neurasthenia" où le traitement est davantage physique et médical. Si Reich ne faisait que déplacer légèrement l'orientation freudienne, il n'y aurait pas lieu d'y voir un écart fondamental. Toutefois, dès les premiers écrits, le concept de névrose somatique ou actuelle est élargi au point où il en vient à recouvrir l'ensemble ou la totalité des phénomènes pathologiques. Yves Buin confirme bien cet écart:

"Reich montre très clairement, écrit-il, combien sa théorie s'écarte fondamentalement de celle du créateur de la psychanalyse. Elle est en effet entièrement basée sur le concept

de "névrose actuelle" introduit par Freud en 1898 qui cherche à différencier la neurasthénie et la névrose d'angoisse des psychonévroses... Or La Fonction de l'orgasme étend le concept de névrose actuelle à l'ensemble des troubles psychiques..." (275)

Cette première démarcation conduit Reich à une seconde qui accentue la distance qui le sépare du freudisme. En fait, en se concentrant sur les névroses actuelles, les facteurs objectifs dans l'étiologie prennent non seulement plus d'importance, mais la conscience, comme lieu ou instrument de guérison perd de sa puissance. La catharsis -élément fondamental de la thérapie freudienne emprunté à Breuer- (276) est ainsi mise de côté. L'analyse caractérielle, l'un des premiers ouvrages de Reich a ainsi comme postulat implicite: "La prise de conscience d'une idée inconsciente n'entraînait pas de guérison" (277). La thérapie de Freud à partir de cette concentration sur les réalités objectives, et cette secondarisation des potentialités de la conscience s'est donc trouvée complètement transformée. Plutôt que d'agir sur la conscience et le rappel par l'association libre du matériel inconscient ou pré-conscient, toute l'attention est déplacée sur le corps. Le passé devient le corps, et le traitement se réalise sur le soma. De là découle la "végétothérapie" de laquelle se réclame aujourd'hui le Docteur Lowen, auteur de plusieurs ouvrages sur la question, qui affirme, à la suite de Reich, et en se référant à lui, la prépondérance du soma sur le psyché:

"A cette époque, Reich appelait sa thérapie "végétothérapie"... La végétothérapie représentait le passage de l'analyse purement verbale à un travail direct sur le corps..." (278)

Et plus loin: "le passé de quelqu'un c'est son corps" (279)

Ces deux premières distances reposent sur une troisième qui semble plus fondamentale: la différence entre pulsion et instinct. Pour Freud, la pulsion est plus riche et plus complexe que l'instinct; ce dernier est plutôt l'élément biologique; la pulsion, à l'inverse, est plus large puisqu'elle est composée -comme nous l'avons déjà souligné- d'une poussée, d'un but, d'un objet et d'une source. Pour Freud, c'est du resté dans l'objet que se situe la "clé" du, en d'autres termes ce n'est que phénoménologiquement que le tout est saisissable. Ainsi, écrit-il dans les trois essais sur les théories de la sexualité: "La libido du moi ne devient accessible à l'analyse que lorsqu'elle s'est emparée d'objets sexuels, c'est-à-dire quand elle est devenue la libido d'objets." (280)

Sur cette question, Reich choisit -en continuité avec ses prises de positions antérieures- la voie la plus somatisante. Les manifestations de la libido sont ainsi moins importantes que la recherche de l'énergie libidinale elle-même. En fait, c'est en optant pour l'instinct dans son sens le plus biologique que Reich orientera ses travaux qui culmineront dans la découverte de la particule énergétique elle-même: le bion. Il existe donc une distance qui prend une allure précise à la base de la filiation Reich/Freud: Reich ne retient que les éléments les plus biologiques et les plus somatiques.

En fait, c'est de là que découlent les autres écarts: la sexualité se réduit de plus en plus à un rapport physique où il y a décharge énergétique alors que chez Freud, au contraire, elle peut emprunter plusieurs voies, bref être sublimée; les stades pré-génitaux de l'enfance sont secondarisés et associés à de simples stades préparatoires qui ne peuvent en eux-mêmes contenir aucune pathologie; et finalement, l'inconscient devient une réalité somatique. Ici, nous sommes donc d'accord avec Bela Grunberger qui affirme en établissant le parallèle, sans tirer les conséquences:

"Le sexuel, pour Freud, n'est nullement réductible au génital, précisément en raison de l'importance accordée à la sexualité infantile, aux pulsions partielles. L'étiologie dite sexuelle des névroses chez Reich est en réalité une étiologie génitale. Il s'agit en fait d'une régression par rapport à la conception freudienne élargie de la sexualité..." (281)

La lecture de Freud opérée par Reich est ainsi très réductrice; les "signifiants" demeurent mais leur substance n'est plus la même. Freud dans un ouvrage écrit à la fin de sa vie, Médecine et psychanalyse où il traite de l'aptitude des médecins -de par leur formation- à pratiquer la psychanalyse, identifie les lacunes et les manques d'une lecture "somatique" ou "objectivante" des problèmes psychiques:

"...il faut considérer que le médecin, dans les facultés, reçoit une instruction qui est à peu près le contraire de ce qu'il faudrait comme préparation à la psychanalyse. Son attention est dirigée vers les faits objectifs, démontrables; d'ordre anatomique, physique, chimique... Le problème de la vie y est ramené à ce point de vue..." (282)

Cette deuxième lecture que nous venons de faire du rapport Reich/Freud marque par rapport à la première un approfondissement: les éléments objectivants, qui bloquent complètement toute la dynamique et qui réduisent l'homme à une réalité simplement physique, semblent ainsi étrangers à l'oeuvre de Freud. Dans les termes de cette deuxième lecture, la filiation semble donc devenir une opposition; Reich semble avoir ainsi transgressé les écrits du père de la psychanalyse, rien de commun ne semble les unir. En fait, tout n'est pas aussi explicite; il importe donc d'opérer une troisième lecture.

Notre troisième lecture montre non pas qu'il faut nuancer l'objectivisme de l'ontologie reichienne ou le positivisme de son épistémologie, mais que la relation avec Freud ne peut être réduite à une simple opposition dans la mesure où un certain positivisme est présent dans les travaux de Freud également. A la limite, Reich a utilisé une partie de l'oeuvre de Freud, un aspect de celle-ci; il n'a donc pas renversé ou transgressé le freudisme, il a utilisé un Freud. A propos d'une série de questions, Freud a aussi manifesté un certain objectivisme; dans plusieurs cas, la conscience semble être menacée inéluctablement par des forces qui échappent entièrement à son contrôle. Selon Yves Buin, Freud n'était pas indifférent à cet aspect de l'énergie physique qui a tant enthousiasmé Reich. Ainsi écrit-il:

"Comme l'on a souligné Laplanche et d'autres commentateurs, la référence constante chez Freud aux modèles de l'hydraulique ou de la dynamique témoigne non seulement de la référence à la mécanique mais aussi à la thermodynamique, partie de

la physique la plus accomplie à la fin du XIXe siècle. La même remarque vaudrait trente ans plus tard pour Reich..."(283)

Le peu de pouvoir de la conscience sur l'inconscient, c'est-à-dire le rejet des potentialités de la subjectivité sur les structures objectives est présent dans la comparaison que Freud opère entre les hommes et les femmes. Ces dernières semblent ainsi subir le sort que Reich assigne à l'ensemble de l'humanité dans son objectivation complète; les hommes, par contre, sont "sujets" chez Freud:

"Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore. Nous pouvons espérer qu'il saura amplement se servir des possibilités de développement que lui offrira l'analyse. Une femme du même âge, par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixé, d'immuable; sa libido ayant adopté des positions définitives semble désormais incapable d'en changer..." (284)

En rejetant la catharsis et le pouvoir de la subjectivité, Reich n'est donc pas à mille lieux de ce que Freud affirme à propos des femmes. Une certaine filiation partielle existe donc entre les deux. A propos du déterminisme freudien auquel Reich adhère particulièrement, Sullivan, dans son ouvrage Freud, biologiste de l'esprit, nous fournit une série de faits manifestant cette "objectivisme":

"Freud se caractérise, écrit-il en concluant, par une foi inébranlable dans l'idée que tous les phénomènes de la vie, y compris ceux de la vie psychique, sont déterminés selon des règles inéluctables par le principe de cause et d'effet." (285)

Si cette position est intéressante parce qu'elle équilibre notre

seconde lecture de la filiation, elle nous apparaît d'un autre côté "absolue" dans la mesure où elle pose l'existence d'un seul Freud, toujours le même, sans hésitations, ni faiblesses. Le poids de la catharsis est ainsi, par exemple, mis de côté. Dans ce sens, nous serions plus prêts à adopter une lecture double, où deux Freud sont posés.

Roger Dadoun dans son récent livre sur Freud (286) -dont l'orientation est très différente de son apologie de Reich- propose une lecture plus nuancée. Pour lui, Freud est coincé entre l'admission d'une subjectivité et l'objectivisme de son époque. Dans ce sens, il existe une dualité, non absolue- entre deux Freud : un premier positiviste, objectivant que Reich a suivi; et un second qui ouvre la voie à une réalité différente. Dadoun affirme ainsi:

"Remarquable paradoxe ou complexe dualité de Freud; il définit la rationalité scientifique comme son instrument d'analyse privilégié et fort efficace, il s'en sert pour pousser à fond la critique de l'illusion, mais celle-ci l'entraîne en un point extrême où c'est la rationalité elle-même qui bascule, ou menace de basculer dans l'illusion, et où le "fondement" vient à manquer à l'investigation scientifique. Ces deux moments ou ces deux faces du mouvement de pensée de Freud, on pourrait les qualifier en simplifiant à l'extrême, respectivement de "positiviste" et de nihiliste..." (287)

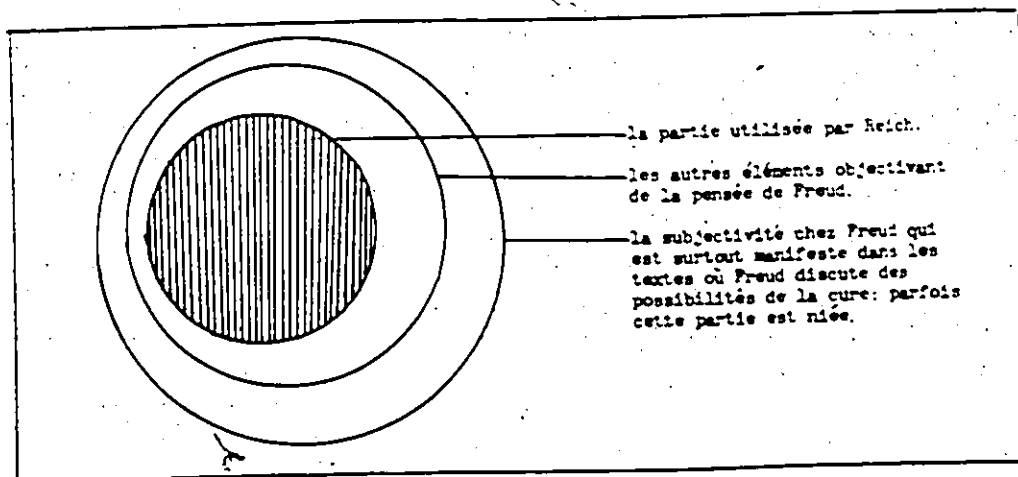
En d'autres termes, la pensée de Freud ainsi définie n'apparaît pas comme fermée. Elle est ouverte et non totalisatrice en elle-même.

Dans Les nouvelles conférences Freud affirme ainsi:

"Psycho-analysis, in my opinion, is incapable of creating a Weltanschauung of its own. It does not need one; it is a part of science..." (288)

Au bout du compte, le freudisme a donc un sens dans la mesure où il renvoie à un aspect de Freud, ou à une facette de son oeuvre. D'un autre côté, il ne peut être confondu avec la pensée de Freud en elle-même; celle-ci contient un lieu de subjectivité où s'inscrit "la possibilité d'une autonomie et d'une liberté humaine" (288a)

A cette étape de notre réflexion -visant à cerner le "freudo-marxisme" de Reich-, le problème apparaît comme plus complexe que des auteurs comme Grunberger ou Wilson ne le laissent entendre. L'intérieur et l'extérieur ne s'opposent pas nécessairement; et la pensée freudienne n'est pas fermée sur elle-même. Il y aurait certes lieu de soulever d'autres contradictions: par exemple, Freud, contrairement à Reich ne pose pas une harmonie au départ entre l'homme et la nature. Toutefois, dans la mesure où l'objet de l'exposé n'est pas la pensée de Freud comme telle mais les filiations Reich/Freud, il convient à présent de schématiser celles-ci. Comme tous les schémas que nous avons utilisés jusqu'à présent, celui-ci est également simplificateur; il permet néanmoins de visualiser ce premier ensemble de filiations et de montrer sa complexité:



4. LE "MARXISME" DE REICH.

Le "marxisme" de Reich est un problème non moins complexe que son "freudisme"; bien qu'il soit second et que son utilisation soit plus restreinte dans le temps, plusieurs éléments se confondent. Procédons également par lectures successives.

Au départ de notre exposé, nous affirmions que Marx, en posant l'homme réductible à l'histoire et en définissant celle-ci comme une structure en mouvement, ne pouvait expliquer la permanence d'un ordre social que les forces de l'histoire devaient "balayer". Toute ce qui était contraire au mouvement ne pouvait donc être expliqué. Nous avons identifié la cause de cette difficulté dans l'absence de contenu attribué à l'homme. C'est donc à partir de cette double conclusion que nous avons entrepris d'analyser la pensée de Reich qui donne un contenu précis à l'homme. Au bout du compte, c'est des limites de Marx que nous avons donné un sens à Reich. En réunissant nos conclusions de la problématique avec celles découlant de l'exposé en trois parties de la pensée reichienne, nous débouchons sur le parallèle suivant: si Marx expliquait le mouvement en posant les structures économiques comme les seules forces agissantes ou presque -et en caractérisant celles-ci par le mouvement; à l'inverse, Reich, en donnant un contenu strictement "objectif" à l'homme où il y a absence de téléos et réduction des sphères d'activité à une seule- explique la permanence sans expliquer le mouvement. Reich n'a donc pas répondu à la problématique comme telle; celle-ci se retrou-

ve encore entièrement présente mais inversée, la "tête en bas" pour reprendre l'expression consacrée. Schématiquement, à partir des deux séries de conclusions- il serait possible de systématiser l'opposition des deux auteurs de la manière suivante:

MARK POSE L'ÉCONOMIE COMME LA SEULE STRUCTURE AGISSANTE... DONT LA QUALITÉ EST LE MOUVEMENT... IL EXPLIQUE DONC LE MOUVEMENT MAIS NE PEUT EXPLIQUER LA PERMANENCE	REICH POSE LE CONTENU DE L'HOMME COMME LA SEULE STRUCTURE AGISSANTE DONT LA QUALITÉ EST LE SIMPLE FONCTIONNEMENT OU LA PERMANENCE IL EXPLIQUE DONC LA PERMANENCE MAIS NE PEUT EXPLIQUER LE MOUVEMENT
---	--

Derrière cet énoncé schématique, il importe d'apporter des précisions dans la mesure où il n'existe pas qu'une lecture de Marx. En fait, si nous en restions là, l'essentiel ne serait pas avancé. Il s'agit tout au plus d'un constat. Retournons donc en arrière pour cerner les différents points de vue possibles et ainsi analyser la filiation Reich/Marx.

A première vue, Reich emprunte plusieurs idées au marxisme: les classes sociales, le rôle de l'Etat et l'importance de l'économie. Ces emprunts sont surtout présents pendant la période "marxiste". Dans son ouvrage Matérialisme dialectique et psychanalyse il affirme bien:

"Le tout est fondé sur des conditions économiques." C'est du reste pour plusieurs commentateurs la base du "marxisme" de Reich. (289)

Mais, le "marxisme" perçu par Reich n'est pas celui de son époque; il n'est pas orthodoxe. En tentant de poser sa définition de l'homme au-delà de l'infrastructure mais avant la superstructure, il est amené à faire la critique de ce qu'il appelle le "marxisme vulgaire":

"Le marxisme vulgaire, écrit-il dans La psychologie de masse du fascisme, établit une cloison étanche entre l'être économique et l'être social, il prétend que l'idéologie et la conscience des hommes sont déterminées explicitement et directement par l'être économique. Il aboutit à une opposition mécanique entre l'économie et l'idéologie." (290)

En fait ce que Reich reproche au marxisme orthodoxe, c'est qu'il "transforme dans son imagination la réalité pour la faire coïncider avec ses désirs." Le "marxisme" de Reich sera donc jusqu'à un certain point différent. Toutefois, cette différence ne se caractérise pas par la présence d'une subjectivité réelle -comme le prétend Reich, mais par la présence d'une autre objectivité, différente qui s'ajoute à l'économique. Reich ajoute donc une seconde relation causale alors que le "marxisme vulgaire" n'en voyait qu'une. A partir de là, notre tableau serait donc faux et notre constat inadéquat. Chez Reich il existerait non pas une seule structure agissante mais plusieurs: le parallèle serait donc faux.

Ce premier point de vue est fragile à plusieurs égards. En fait,

il néglige complètement plusieurs éléments: à quel schéma appartient cette présence des rapports économiques? Et qu'est-ce que Reich fait de sa définition de l'homme pour donner un rôle déterminant à l'économie? En fait une seconde lecture qui compare les postulats de la définition de l'homme de Reich et ses emprunts à l'économie marxiste montre la fragilité de la construction et, par conséquent du marxisme de Reich.

Si Reich emprunte des notions à Marx, il ne lui donne pas les fondements nécessaires. D'une manière différente, mais semblable à la filiation Reich/Freud, il use de certains "signifiants" en mettant de côté les "signifiés" réels. Pour Marx, les classes sociales, l'Etat et l'économie prennent un sens dans la mesure où l'homme est posé en contradiction avec la nature, du fait d'une situation de rareté. Le développement de la société et des forces productives devient -dans ce cadre seulement- une obligation pour la survie de l'homme:

"Le travail, écrit Marx, est tout d'abord un processus qui s'établit entre l'homme et la nature, processus au cours duquel l'homme négocie avec elle... Il s'oppose lui-même à la nature comme l'une de ses propres forces..." (291)

Et c'est dans cette opposition avec la nature que naissent les rapports sociaux:

"Afin de produire, ils définissent certains rapports entre eux, et c'est seulement dans ce contexte qu'intervient la production, résultat de leur action sur la nature." (292)

Globalement, le marxisme de Reich s'évanouit donc dans sa définition de l'homme qui pose une harmonie entre l'homme et la nature. La définition anthropologique de Reich ferme ainsi la porte au marxisme, précisément parce que les postulats en diffèrent fondamentalement. Si l'homme vit en harmonie avec la nature, s'il ne cherche -comme l'animal- qu'à satisfaire sa capacité orgastique, les forces productives, la société humaine et la liberté qui sont les axes de la pensée marxiste n'ont point de sens. Nous débouchons donc sur l'idée suivante: c'est le freudisme particulier de Reich qui nie son marxisme, ou c'est dans sa déviation freudienne que se retrouve la négation de son marxisme. Nous retrouvons donc un sens à notre constat; le marxisme de Reich, en autant que sa définition de l'homme est maintenue, ne peut durer; la cohabitation est impossible.

Mais il y a plus. Si cette deuxième lecture marque un approfondissement par rapport à la première il est possible d'en cerner une troisième, qui montre plus nettement l'écart entre Reich et Marx. Ici il nous faut retourner au premier chapitre du présent exposé.

Dans le premier chapitre où nous posons la problématique initiale, nous avons envisagé trois lectures possibles de Marx; une première qui renvoie à la Deuxième Internationale et dont l'interprétation est reprise par Debray; une seconde relative à la Troisième Internationale et qui fut particulièrement développée par Lénine et Gramsci; et finalement, une dernière, plus nuancée et plus complexe propre à Lukacs. Dans

les trois cas nous avons identifié une incapacité d'expliquer la permanence. En fait, d'une manière ou d'une autre ces explications achoppaient -et le plus souvent contre elles-mêmes. Revenons donc à ces éléments.

Chez Régis Debray, premièrement, dans la mesure où seule l'économie était possible comme structure agissante, la permanence ne pouvait naître de nulle part, et ne pouvait avoir de sens. Le politique était ainsi un reflet automatique de l'économique. En fait, en niant lui-même toute autonomie relative au politique, Debray résolvait le problème en l'ignorant tout simplement...

Chez Lénine le problème est différent. Pour lui, seule l'économie est une structure matérielle agissante; mais l'idéologie -bien que non matérielle- est également agissante. Elle a son rôle propre. Ainsi, selon Lénine, si les ouvriers ne s'unissent pas, s'ils ne rejoignent pas les rangs du parti- la classe ouvrière ne pourra pas par elle-même briser la structure matérielle du capitalisme. La non-unité du marxisme au mouvement ouvrier explique donc la permanence. Si celle-ci est expliquée, elle se trouve limitée vis-à-vis elle-même dans la mesure où l'histoire du siècle, trouve sa cause dans la fausse conscience. La permanence est donc expliquée "idéalistement". A la question "pourquoi le capitalisme dure-t-il?" la théorie léninienne répond que la faute revient à la ligne "erronée" des Partis ou à la trahison des dirigeants "corrompus". Dans la mesure où seule l'économie agit matériellement,

la conscience et la permanence apparaissent dans cette seconde lecture comme des réalités totalement contingentes, qui s'expliquent à travers une série de contingences, puisque l'économie ne tend que vers le renversement des structures matérielles.

La troisième explication, celle de Lukacs, si elle affirme que la structure économique bloque elle-même la prise de conscience des prolétaires, -de par la réification existante dans les rapports de production, -achoppe sur un autre point: si la libération ne vient pas des ouvriers qui ne peuvent parvenir à la conscience de leur être à cause des rapports économiques aliénants, d'où viendra-t-elle? C'est dans ce sens que nous avons repris la critique de Henri Lefebvre adressée à Lukacs:

"Par malheur dit-il, cette conscience historique de la classe ouvrière n'existe nulle part dans la classe ouvrière, chez aucun groupe réel; elle se construit dans la tête du philosophe qui pense spéculativement la classe ouvrière. À la philosophie classique, Lukacs substitue une philosophie du prolétariat..." (293)

Le problème de la permanence achoppe donc ici chez Lukacs. Lukacs affirme que le prolétaire brisera ses chaînes puisque "c'est une question de vie ou de mort" mais là s'arrête son raisonnement.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que rappeler les auteurs. À la lumière de notre exposé, il est possible de poursuivre et de revenir d'une manière critique sur ce que nous avançons.

Dans les trois lectures, le problème ne se pose pas de la même manière. Le marxisme de Debray ne laisse pas de place à une autre structure agissante; il est entièrement "objectivant". Non seulement l'économie, mais également l'ensemble de la société, de laquelle elle découle - y compris et surtout le politique - apparaissent, au bout du compte, comme des objets dans un monde d'objets, répondant uniquement à des forces objectives.

Chez Lénine, la porte est ouverte d'une certaine manière. En accordant une place à la prise de conscience, en lui attribuant un poids Lénine introduit la subjectivité. Toutefois celle-ci semble être purement contingente. Et c'est dans la mesure où elle est suspendue dans un monde idéal sans base matérielle propre à la permanence, qu'elle se retourne contre le matérialisme marxiste.

Chez Lukacs, en troisième lieu, les possibilités sont plus grandes, elles sont compressées dans cette affirmation: "pour le prolétariat il s'agit d'une question de vie ou de mort." (294) Expliquons nous. Pour Lukacs, le procès de travail est une réalité où l'apparence s'impose; les rapports entre les hommes concrets apparaissent ainsi comme un rapport entre des "choses", "marchandises" ou "objets"; les travailleurs de par le procès de production ne perçoivent que l'immédiat: la marchandise, ou l'objet produit, le rapport réel d'hommes producteurs se dissout ainsi dans la tête de l'individu. De cette manière la conscience qui permet le mouvement ne peut survenir de la classe ou-

vrière. C'est là un premier point. Mais celui-ci s'ajoute à un autre.

Lukacs, en posant que le capitalisme objective l'homme et le monde, affirme en fait l'existence d'un contenu à l'homme dans lequel il est différent du monde phénoménal, dans lequel il est sujet. L'homme par voie de conséquence, est donc partiellement différent des rapports sociaux; sa réalité ne se réduit pas à ce qu'en fait le capitalisme. Concrètement, il est donc plus que la structure économique; en lui existe une autre structure -sur laquelle Lukacs ne se penche pas comme telle. Et c'est précisément parce qu'il existe une autre dimension que la question "de la vie ou de la mort" peut être posée ... un objet, une chose, n'ayant ni de vie, ni de crainte de la mort, ni de mort. En ce sens Lukacs, pour maintenir une possibilité de libération affirme ainsi l'existence d'un autre "lieu"; sa lecture de Marx ouvre donc des voies. A partir de là, revenons à Marx lui-même.

Depuis la publication des Manuscrits de 1844, le marxisme n'apparaît plus comme un corps compact. Bien qu'il soit difficile de définir une "coupure épistémologique", le "jeune Marx" et celui de la "maturité" apparaissent comme deux figures distinctes, bien qu'inextricablement fondues. Dans les deux figures de la même pensée en évolution, il n'est pas possible de trouver une définition stricte et précise de l'homme, toutefois, dans les oeuvres de jeunesse, l'homme est doué d'un "genre"; il possède une essence distincte de chaque époque, il n'est pas qu'historique, il existe également comme une réalité ontologique (295); et

c'est dans la mesure où il en est ainsi que l'aliénation a un sens.
 A la limite donc, c'est à partir des Manuscrits de 1844 que s'ouvre
 la pensée de Marx et qu'elle peut devenir compatible avec une autre
 pensée qui introduit de nouveaux éléments.

Dans les Manuscrits de 1844 et Le Capital il donne quelques
 éléments du "genre humain" ou des indices de ce que pourrait être une
 définition de l'homme - bien que ces éléments s'évanouissent par
 la suite. Cette première citation montre l'importance de la conscience:

"L'animal s'identifie directement avec son activité vitale.
 Il ne se distingue pas d'elle. Il est cette activité.
 L'homme fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa
 volonté et de sa conscience. Il a une activité consciente...
 L'activité consciente distingue l'homme de l'activité vitale
 de l'animal..." (296)

Dans Le Capital c'est la comparaison avec l'araignée et l'affirma-
 tion de l'existence d'un téléos qui fournissent d'autres éléments de
 ce qu'on pourrait appeler "l'esquisse du contenu anthropologique" chez
 Marx:

"Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du
 tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules
 de cire, l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui
 distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille
 la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa
 tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat
 auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagi-
 nation du travailleur. Ce n'est pas seulement qu'il s'opère
 un changement de forme dans la matière naturelle; il y réa-
 lise du même coup son propre but dont il a conscience." (297)

Dans les Manuscripts de 1844, Marx affirme, sans les définir, l'existence de forces vitales dans l'homme. Ainsi écrit-il:

"L'homme ... est pourvu de forces naturelles; de forces vitales; il est un être naturellement actif; ces forces existent en lui sous la forme de dispositions et de capacités, sous forme d'inclinations..." (298)

Et c'est parce que ces forces vitales sont caractérisées par l'existence d'une conscience, d'un téléos et d'une subjectivité que l'homme crée, dans un espace donné, la société -et cela par nécessité. Si l'homme n'était qu'un animal, s'il n'était qu'objectif-il ne pourrait sortir de lui-même. Il serait en ce sens comme la plante ou l'animal, sans construction dépendante de lui.

"En tant qu'être objectif naturel, physique, sensible, l'homme est un être passif, dépendant et borné, comme le sont l'animal et la plante, c'est-à-dire que les objets de ses pensées existent en dehors de lui comme objets indépendants de lui..." (299)

Pour Marx, en fait, l'homme crée une société, parce qu'il est en partie sujet; la société apparaît ainsi comme le fruit d'une subjectivation toujours présente; elle découle de l'homme; elle est le fruit de son être.

"L'animal, écrit-il, ne produit que lui-même tandis que l'homme reproduit la nature toute entière. Ce que l'animal produit fait partie intégrante de son corps physique tandis que l'homme se dresse librement en face de son produit. L'animal oeuvre seulement à l'échelle et suivant des besoins de l'espèce à laquelle il appartient, tandis que l'homme sait produire à

l'échelle de n'importe quelle espèce et appliquer à l'objet la mesure qui lui est immanente." (300)

En somme, chez le "jeune Marx" surtout, il existe un contenant et une "esquisse de contenu" pour lequel l'homme n'est pas qu'un objet. Rendu à ce point, il est possible de revenir à Reich et d'établir une nouvelle distance dans la filiation Reich/Marx.

En revenant sur les travaux du "jeune Marx" -à partir de la lecture de Lukacs, une double conclusion s'impose. Premièrement les travaux de Marx auxquels nous nous sommes référés manifestent une ouverture; il existe une possibilité, un espace pour définir l'homme et pour aborder des éléments de son intériorité; Marx en fournit lui-même une "esquisse" à travers l'affirmation de forces vitales naturelles et d'une subjectivité, qui prend forme dans et par l'existence d'un télos. Deuxièmement, l'articulation de l'esquisse montre que Reich n'est pas parti des possibilités ouvertes et construites par Marx, mais qu'il a plutôt -en rejetant la subjectivité et de ce fait la possibilité de donner un fondement à la société en tant que production humaine- travaillé dans le sens contraire. Ici donc, on peut voir toute la fragilité de son "marxisme", non seulement à partir du constat que nous avons au départ déterminé, mais ensuite et surtout à partir de la contradiction qui existe entre l'esquisse du contenu de l'homme -qui n'est pas suffisante pour expliquer la permanence et qui sera chez Marx plus latente que provisoire- et ce que lui, Reich, met dans sa propre définition de l'homme.

A la limite, Reich ne peut, selon les postulats de sa propre définition de l'homme, être considéré comme "marxiste" dans la mesure où la définition en question exclut ce qui doit être identifié comme les postulats de l'édifice marxiste. Vis-à-vis l'esquisse produite par Marx dans les Manuscrits de 1844, l'opposition entre Reich et Marx est encore plus nette. A partir de là, il n'est donc pas surprenant que le "marxisme" de Reich n'ait premièrement duré qu'au prix d'un retrait de sa définition de l'homme; et deuxièmement, qu'aussitôt celle-ci réinsérée avec force dès 1933, le "marxisme" de Reich et toute l'analyse sociale s'évanouissent progressivement.

5. RETOUR SUR LE "FREUDO-MARXISME" DE REICH D'UNE MANIÈRE GÉNÉRALE.

Identifier Reich comme un "freudo-marxiste" doit donc être relativisé plus d'une fois, d'une part parce qu'il emprunte à Freud très peu, et d'autre part, parce qu'il n'a retenu de Marx ni les postulats, ni les éléments de son esquisse. En fait l'expression doit être considérée comme inadéquate. C'est dans ce sens que nous nous opposons à Grunberger, à Jones, et à Bettelheim, qui voient dans le "freudo-marxisme" la cause de l'échec de la pensée reichienne. En fait le noeud de tout le problème reichien ré-apparaît dans l'analyse des filiations- comme identique à ce que nous avons conclu au bout de l'analyse du mouvement; dans les deux cas, le tout réside dans la complète objectivation de l'homme qui constitue le "fil rouge" de son oeuvre. En ne retenant de

Freud que le soma et en ne travaillant pas dans le sens de l'esquisse marxiste de l'homme, Reich a marqué sa propre fin. Rendre l'association théorique Marx/Freud responsable de l'échec reichien c'est donc se tromper de cible. A la limite, si Reich avait été plus freudien et plus marxiste, l'analyse aurait contenu plus de possibilités. Dans ce sens nous nous démarquons aussi de Roger Dadoun qui voit en Reich celui "qui a poussé le plus loin les tentatives d'articulation du marxisme et de la psychanalyse." (301) C'est là un premier élément de synthèse. A celui-ci s'ajoute un autre.

Le rapport objectivité/subjectivité apparaît à la lumière de l'étude de l'oeuvre de Reich comme sous-jacent au rapport permanence-mouvement. Si une conception n'est fondée que sur l'objectif, elle ne pourra rendre compte que d'un aspect de la réalité. Si la force objective est définie comme en mouvement, la permanence ne sera pas expliquée; par contre, à l'inverse, si la force objective est définie comme immobile, la permanence sera expliquée mais non le mouvement. Marx, dans ses oeuvres de maturité a été prisonnier de la première limitation; Reich a été au contraire et ce dès le début de son aventure intellectuelle prisonnier de la seconde limitation.

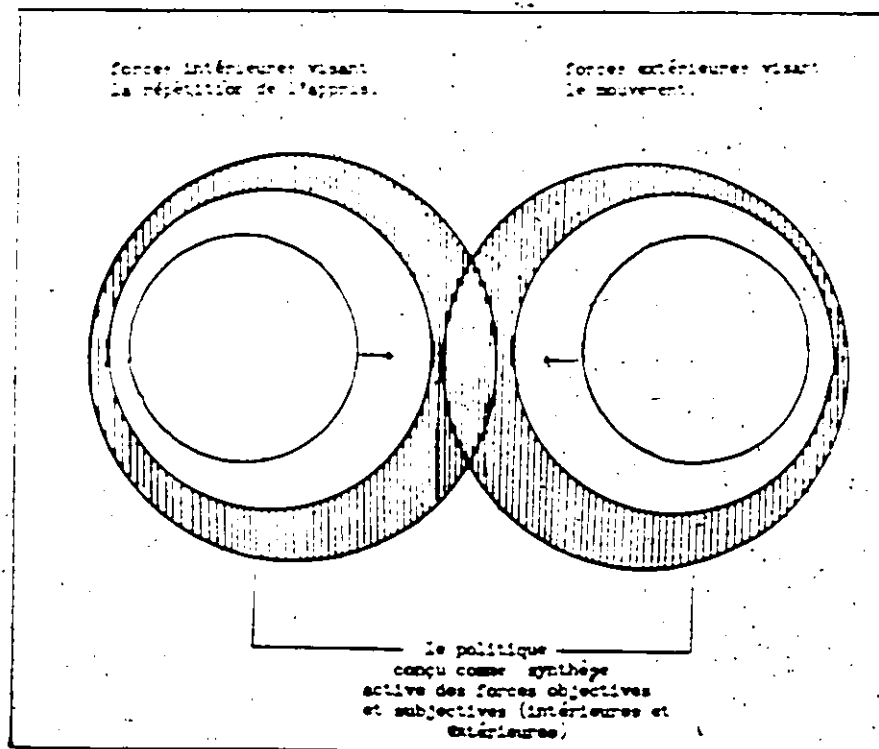
A l'opposé de l'articulation reichienne, si une conception admet l'existence d'une subjectivité dans l'homme et dans les rapports sociaux, et que celle-ci est mise en relation avec deux forces objectives - l'une externe et l'autre interne, l'une vers le mouvement, et l'autre vers la

permanence- il existe des possibilités plus grandes pour l'analyse.

Cette avenue est possible en utilisant le freudisme d'une manière non-restrictive et en travaillant à partir des écrits du "Jeune Marx".

Le réel humain apparaîtrait ainsi balisé par deux forces -externes et internes- mais en même temps possédant une subjectivité ou une liberté.

Le mouvement et la permanence ne seraient plus alors ni le fruit d'une nécessité absolue (qui exclut l'autre) ou d'une pure contingence sans base matérielle (comme la permanence "idéologique" chez Lénine) mais le résultat mouvant et variable d'un rapport entre la nécessité et la liberté. Le politique pourrait alors prendre une place spécifique, doué d'une autonomie relative vis-à-vis les deux forces objectives: le politique existerait comme lieu d'analyse, non pas isolément, mais comme la synthèse du rapport de la subjectivité avec la double objectivité. Schématiquement cette articulation prend cette forme:



Nous dépassons ici évidemment le cadre de notre propos. Ces dernières idées n'appartiennent qu'au domaine du possible; en elles-mêmes nous ne les avons pas traitées; elles exigeraient un approfondissement considérable. Toutefois d'un autre côté, elles ne font que mettre en lumière, par la négative, les limites concrètes devenues manifestes de la pensée reichienne, autant du point de vue de son freudisme limité que de son marxisme sans substance.

CONCLUSION

—

Quoi conclure? Que reste-t-il à ajouter au bout de cet exposé?

En fait, il en reste trop à dire... Limitons nous à faire le point sur ce que nous avons avancé, pour ensuite apporter quelques éléments sur le contexte, et lancer des pistes de recherche.

Au départ nous avions comme objectif d'analyser la pertinence des travaux de Reich du point de vue des sciences sociales. D'une manière générale cet objectif a été rencontré. A la lumière de la problématique délimitée -qui renvoyait au rapport mouvement/permanence-, il nous est apparu que tout l'édifice reichien était plus fragile qu'il ne peut le sembler à première vue, ou suite à une première lecture. Non seulement le mouvement ne peut être expliqué, mais la société, le politique tendent également à s'effriter au profit d'une réduction de l'homme à une structure bio-physique. Au sens strict l'articulation reichienne du strict point de vue de l'échafaudage conceptuel- n'est donc pas utile globalement dans le cadre des sciences sociales.

Dès les premiers écrits qui définissent l'homme en le réduisant, tout l'édifice reichien vacille. A première vue, les difficultés n'apparaissent pas; la théorie semble même être valable pour expliquer

la permanence. Toutefois, en examinant comment est saisi et traité l'autre terme de la problématique, soit le mouvement, les fissures apparaissent, et les faiblesses deviennent manifestes. Dans ce sens la problématique initiale posée d'abord vis-à-vis l'oeuvre de Marx doit être considérée comme un révélateur de la faiblesse de la structure conceptuelle de la logique reichienne lorsqu'elle est posée par rapport à cette même problématique. En plus, contrairement à la plupart des commentateurs nous avons prouvé que ce n'est pas la "fin" reichienne qui pose problème mais les premiers écrits, sur lesquels le tout est fondé. Finalement, dans le dernier chapitre, nous avons démontré que Reich ne pouvait être fondamentalement considéré comme un "freudo-marxiste". C'est à ces conclusions que nous avons abouti, -en suivant Reich d'abord de près- pour connaître sa démarche et son explication de la permanence- puis en prenant nos distances au moment où les fissures devinrent plus manifestes.

De cela, il ne faut pas déduire que nous rejetons l'oeuvre de Reich ou qu'elle doive être considérée comme inutile. Au contraire, les contradictions et les discordances de l'oeuvre de Reich sont des indicateurs précieux. A ce propos Maurice Merleau-Ponty écrivait:

"... à considérer un seul philosophe, il fourmille de différences intérieures et c'est à travers ces discordances qu'il faut retrouver son sens "total"..." (302)

Pour nous le sens "total" de l'oeuvre de Reich, ce n'est pas la

construction théorique, ni la rigueur des définitions, c'est bien plutôt l'INTUITION. L'intuition de tenter de réunir Marx et Freud; l'intuition de donner un contenu à l'homme; et l'intuition d'ouvrir de nouvelles perspectives à l'analyse sociale...malgré les résultats théoriques. Le sens total des travaux de Reich c'est donc d'avoir tenté cette ouverture, même si elle se referme par la suite, et ...l'enferme dans un réductionnisme plus étroit que celui qu'il contestait au départ. Ici nous rejoignons donc Jean-Michel Palmier qui affirmait à propos de Reich:

"... s'il fut un mauvais théoricien de la psychanalyse, (il) n'en a pas moins posé avec une lucidité étonnante les problèmes essentiels..." (303)

Nous partageons aussi le Point de vue de J.B. Fages, auteur d'un ouvrage sur l'Histoire de la psychanalyse après Freud qui affirmait:

"...Wilhelm Reich n'était guère doué pour les rigueurs d'une confrontation pluri-disciplinaire. Aussi bien convient-il de ressaisir en cette série d'irruptions volcaniques plutôt des intuitions novatrices que des cohérences théoriques."(304)

A la limite, Reich, parce qu'il a été le premier à tenter une synthèse de l'analyse sociale avec la psychanalyse, ramasse donc les honneurs et les déshonneurs des pionniers; c'est ainsi à lui que revient le mérite d'avoir indiqué de nouveaux champs d'investigation; toutefois, c'est aussi à lui que revient la charge de se tromper le premier et de s'embourber dans des sentiers inutilisables.

Ce que nous avons donc démontré au cours de cet exposé ce sont les limites et les incohérences de la structure conceptuelle de Reich. A n'en pas douter, une reprise de celle-ci ou de l'un de ses éléments poserait des problèmes semblables et conduirait à des destins identiques; c'était là le but de notre démonstration. Pour ce qui est des intuitions et de la thématique générale de l'oeuvre de Reich, elles nous paraissent riches de possibilités heuristiques...

* * *

Au départ, dans l'introduction, nous avons dit quelques mots sur l'existence de Reich et sur son contexte. A présent que nous avons analysé sa pensée, il convient de dire quelques mots sur le contexte de son oeuvre.

Reich a évolué dans un contexte tourmenté. La révolution de 1917, la crise, la montée du fascisme, la défaite du mouvement ouvrier, le stalinisme et la guerre sont autant d'éléments qui ont façonné sa pensée. En fait, toute cette période montrait la contradiction entre la théorie et la pratique, entre l'être et sa conscience, entre le comportement réel du prolétariat et celui qui était idéalisé. Critiquer, remettre en question et reconstruire une nouvelle vérité pour rendre intelligible l'incompréhensible, tels étaient les impératifs de l'époque - qui était radicale dans tous les sens. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que Reich ait changé plusieurs fois ses

propres schémas et qu'il ait été lui-même très radical, parfois "simpliste" comme l'affirme Palmier. Prendre ses distances face aux événements, et analyser froidement le réel alors que celui-ci est brûlant était donc plus que difficile.

A ce premier trait de l'époque dans laquelle Reich évolua, s'ajoute un autre. Comme nous le soulignons au départ, la première moitié du siècle était aussi celle de la montée de la technique et de la science. Les écoles positivistes étaient puissantes à Vienne particulièrement avec Schillick, Carnap et Wittgenstein qui avaient fondé leur célèbre école. Dans ce contexte, l'œuvre de Reich qui évoluait dans une Europe et une Autriche tourmentées pouvait difficilement se dégager du positivisme de l'époque; ses intuitions trouvèrent ainsi leur réalisation théorique dans ce qui était la "voie royale de l'heure". A la limite donc le "sens total" de l'œuvre de Reich dans son époque tout autant que ses postulats théoriques...

Evidemment, Reich n'a pas été le seul à penser le réel ainsi. Freud -comme nous l'avons souligné- a été marqué par le positivisme et le progrès de la science; l'anti-kantisme de Bergson en est une autre preuve. Et finalement, le marxisme "staliniens" n'était-il pas aussi un symptôme de l'époque, d'un mode d'être historique. C'est peut-être pourquoi, du reste, la génération de penseurs qui a suivi celle de Reich -et qui a pu prendre ses distances- n'emprunta pas le même chemin et qu'elle s'orienta plutôt, au contraire, vers une critique du positivisme. Les œuvres de Marcuse, Fromm, Horkheimer, Adorno, et Lorenz ne partent-elles

pas ainsi des intuitions reichiennes, mais en développant tout autrement l'explication théorique? Quoi qu'il en soit il est certain que le contexte environnant Reich l'a marqué profondément aussi bien au niveau de ses intuitions que des postulats théoriques.

A propos du rapport entre une oeuvre et un contexte, Serge Latouche écrivait...

"Le primat du signifiant sur le signifié implique que c'est du contexte que naît la prise de sens. Ainsi poursuit-il, l'art grec dans la totalité constituée par l'esprit du peuple grec est le signe de ce projet grandiose que l'on peut y lire..." (305)

A partir de là, nous pourrions avancer que si l'art grec répond à une époque, et à la grandeur de celle-ci, l'oeuvre de Reich est la manifestation d'une société en crise profonde où l'autoritarisme fasciste renverse les valeurs établies. L'oeuvre de Reich, et le sujet qui est derrière ne peuvent donc être analysés sans le contexte. L'oeuvre ne se réduit pas au contexte mais elle ne peut être saisie sans lui.

A ces deux éléments -les tourments de l'époque et le positivisme- il est possible d'en ajouter un troisième. L'objectivation de l'homme à partir des structures économiques, ou à partir de l'homme qui se trouve réduit à une réalité biologique, n'est pas un phénomène strictement social. Chaque homme, chaque chercheur qui découvre est tenté continuellement de prétendre tout connaître; l'instauration d'une "weltanschau-

ung" incarne ainsi un désir, une aspiration qui renvoie à une insécurité. Cette idée de Freud que nous résumons ici est présente dans ses Nouvelles conférences; ainsi dit-il:

"It will easily be understood that the possession of a weltanschauung of this kind is among the ideal wishes of human beings. Believing it one can feel secure in life, one can know what to strive for, and how one can deal most expediently with one's emotions and interests"(306)

Admettre une subjectivité, c'est-à-dire un ou des espaces qui ne sont pas réductibles au conditionné, donc à "l'explicable", figure donc comme un contre-sens à ce désir de satisfaire le besoin de sécurité. Affirmer comme le fait Adorno qu' "aucune connaissance sociale ne peut avoir la prétention de maîtriser l'inconditionné..." (.309) s'inscrit donc comme un défi à la pensée humaine. A partir de là, il est possible de poser la question qui boucle la boucle de cette mise en contexte. Dans un contexte social particulièrement mouvementé et tourmenté, Reich était-il capable de défier à la fois le réel et le positivisme qui apporte la sécurité? Etait-ce possible? Il est difficile de répondre quoi que ce soit à cette question, dans la mesure où il existe précisément un inconditionné ... quoi qu'il en soit le contexte permet de comprendre mieux l'oeuvre de Reich.

Restent des pistes. A partir de notre exposé sur les travaux de Reich il est possible de tracer trois pistes, ou trois hypothèses de recherche. Celles-ci constituent des trajets possibles qui peuvent être effectués; nous n'avons pas ici à les démontrer au sens strict.

La première piste renvoie à la société et à son caractère humain. Suivant notre analyse de Reich, la société ne peut apparaître comme "humaine", si les hommes sont ou bien considérés comme des objets face à l'extérieur -qu'ils ne font que subir- ou bien, à l'opposé, si les hommes vivent au départ sans télos ou dans l'harmonie.¹²⁹ Dans le premier cas c'est le caractère "humain" de la société qui n'a plus de sens; dans le second cas, c'est la société comme création ou projection de l'homme qui n'a plus de sens. Par la négative, c'est là ce que notre exposé sur Reich a démontré; toutefois, positivement, c'est là une piste de travail, un lieu de recherche dont le défrichage commence à peine.

La deuxième piste renvoie au politique lui-même. Suivant les conclusions de notre étude sur Reich, il apparaît que la sphère du politique ne peut exister d'une manière relativement propre, sans inclure en l'homme et dans les rapports sociaux des éléments de subjectivité. En fait, si ces éléments ne sont pas reconnus, le politique devient un simple reflet des objets naissants; chez le Marx de la maturité, le politique apparaît ainsi comme un reflet de l'économie qui n'existe d'aucune manière distinctement. A l'inverse, chez Reich, le politique devient une réalité somatique; l'Etat est réduit à n'être qu'un

reflet de la structure bio-physique. En refusant le troisième terme soit la subjectivité réelle, le politique se dissolvait donc.

Ici il faut ouvrir une longue parenthèse. En affirmant l'existence de la subjectivité, il n'est pas question de rejeter l'existence des forces contraignantes dans l'individu et dans la société. Toutefois, parce que la réalité ne peut être réduite à l'un des deux termes (les contraintes intérieures et les contraintes extérieures) ou aux deux seulement (bien qu'une incompatibilité se développe alors entre les deux termes), le troisième terme doit être reconnu au centre des deux, comme existant à la fois dans l'individu face aux forces contraignantes intérieures, et dans la société, face aux forces contraignantes extérieures. En fait, c'est la subjectivité de l'animal humain qui le distingue du reste de l'univers et qui lui permet de construire la société. Le travail - en tant que modification de la nature par l'homme - réapparaît donc comme le médiateur - mais non comme un médiateur absolu, ou objectif, ou à partir d'un homme sans contenu. Le travail en tant que subjectivation de la nature et objectivation de l'homme constitue ainsi un aspect "clé" de la médiation, toutefois c'est la subjectivité qui en est le fondement et non un rapport objectif, absolument nécessaire.

Serge Latouche dans son ouvrage Epistémologie et économie apporte un élément qui peut éclairer cette parenthèse. Selon les économistes classiques, l'histoire, "la vie humaine est une organisation contre la

rareté"; celle-ci apparaît comme le "noeud de l'histoire" et le fondement de la société humaine. Du manque, de la rareté ou de l'ananké, posée comme une réalité objective-, l'homme s'est développé, il s'est socialisé. A cela Latouche répond: "En tant que donnée naturelle, elle (la rareté) n'est pas propre à l'homme" (307). Selon lui, ce qui caractérise, en dernière analyse, la société humaine, c'est que l'homme a subjectivé la rareté fondamentale; il l'a intériorisée; et c'est parce qu'il en fut ainsi, que l'homme s'est développé. La disharmonie fondamentale -existante au départ dans toute la nature- a ainsi impulsé le développement de l'humanité parce qu'elle a été subjectivée, parce que l'homme était sujet, parce que l'homme était déjà plus qu'un animal. Ainsi Latouche poursuit en écrivant:

"La rareté ne peut servir à fonder l'activité économique car elle n'apparaît pas d'emblée comme "naturelle" mais humanisée dans un mode de production donné... Le problème n'est pas celui d'un objectif à résoudre (la lutte contre la rareté) et la découverte de moyens adéquats, mais qu'à un obstacle rencontré par toutes les espèces vivantes (la rareté) l'homme a répondu par une solution unique (l'intériorisation ou la prise de conscience) qui constitue l'humanisation des hominiens." (308)

Les données objectives propres à l'homme et à son environnement contraignant ne sont donc pas rejetées. Au contraire, elles sont insérées comme des entités réelles entre lesquelles et dans lesquelles la conscience humaine ou la subjectivité occupe une certaine place. A la limite, nous débouchons donc sur l'idée suivante et qui recoupe la première piste: c'est la subjectivité qui pose la société comme humaine, et l'humain comme social...

A partir de cette longue parenthèse nous pouvons revenir au politique. Si le travail est un acte subjectif dans une situation objective (intérieure et extérieure), il en est de même pour le politique. En fait, c'est l'autre mode d'être de la subjectivité. Le politique apparaît ainsi comme une réalité où liberté et nécessité coexistent. L'homme est conçu comme libre, mais limité par des nécessités naturelles qu'il a intériorisées et celles de ses propres productions sociales. En reconnaissant le troisième terme, soit la subjectivité (ce que le Marx de la maturité, et Reich n'ont pas fait) le politique n'est plus réductible à l'économie ou à la structure bio-physique; il devient en partie différent.

Ici, en établissant cette piste de recherche on voit l'opposition qui existe entre la vision reichienne qui objective l'homme et où une harmonie est posée au départ dans la nature, et celle proposée ici. Toutefois, cette dernière ne peut être posée que comme piste; si elle a été démontrée c'est par la négative seulement. Positivement, nous ne pouvons la poser comme résultat ou déduction; il faudrait tordre la logique pour prétendre sa validité. Il s'agit d'un lieu de recherche où l'étude d'auteurs comme Piaget, Goldmann et Sartre prend ici un intérêt important.

La troisième piste, finalement, renvoie au projet politique d'une manière spécifique. Sur la base des travaux du Marx de la maturité, il n'est pas possible d'établir une critique des sociétés

qui ont utilisé son legs. Parce qu'il n'a pas donné de contenu à l'homme, il est ainsi difficile d'affirmer que ces sociétés représentent une nouvelle aliénation de l'homme - ce dernier terme n'ayant pas été substantiellement défini. A la limite, on voit qu'en posant l'homme comme un objet des rapports économiques, le projet politique marxiste peut être interprété de plusieurs façons.

Reich, à l'opposé, en définissant l'homme, pose évidemment un référent par rapport auquel il est possible d'évaluer l'existence d'une quelconque aliénation; toutefois, dans la mesure où la définition posée comme naturelle exclut l'existence d'un téléos ou d'un dépassement, aucun projet politique ne peut être envisagé. A la limite, Reich élimine donc aussi les bases d'un engagement; bien plus, le conservatisme semble être dans son schéma plus naturel que l'engagement, donc moins aliénant. En fait, un projet politique ne peut exister qu'en autant que l'homme est conçu comme un être capable fondamentalement de se projeter, c'est-à-dire de sortir d'un état, de briser la permanence existante pour s'engager dans un mouvement à partir de lui. Si donc l'intuition reichienne permettait une projection, sa théorie est donc profondément conservatrice, parce qu'elle limite l'homme. Derrière ces idées se profile la troisième piste ou le troisième lieu possible de recherche, soit l'étude des relations qui existent entre la définition de l'homme et le projet politique.)

Ces trois pistes restent à préciser; elles demeurent floues; elles ne sont encore que des intuitions qui découlent de notre exposé de l'oeu-

vre théorique de Reich. Toutefois, elles marquent des directions possibles et ouvrent de nouvelles dimensions. Gaston Bachelard disait dans La psychologie du feu: "On ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé".

(310) En reprenant ces mots nous pourrions à notre tour affirmer que de Reich il faut utiliser les intuitions, ce qu'il a rêvé, mais non l'étude qu'il a faite; et à partir de notre étude de sa logique, il nous faut à notre tour rêver...

NOTES

Nota Bene: dans les notes suivantes, seuls figurent les auteurs ainsi que les titres des ouvrages cités. Les coordonnées complètes de chaque document se retrouvent dans la bibliographie.

1. Voir la préface à l'édition anglaise de l'ouvrage: The psychology of fascism. Wilhelm Reich
2. Ollendorf Reich, Ilse, Wilhelm Reich.
3. Ibid.
4. Ibid. page 97
5. Ibid. page 99
6. V.I. Lénine, L'impérialisme stade suprême du capitalisme.
7. G.W. Hegel, La raison dans l'histoire, page 39
8. De Marchi, Luigi, Wilhelm Reich, Biographie d'une idée, pages 4 et 9
9. Anderson, Perry, Le marxisme occidental. pages 105 et ss.
10. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme. page 39
11. Ibid. page 39
12. Aristote in L.L. Grateloup, Dictionnaire philosophique de citations page 242
13. Braudel, Fernand, Ecrits sur l'histoire, pages 76,77
14. De La Boétie, Etienne, Le discours de la servitude volontaire, pages 174 et 175
15. Ibid., pages 191 et 190.
16. Rousseau, Jean-Jacques, Le contrat social, page 41
17. voir l'ouvrage de Hélène Carrère d'Encausse et Stuart Shram, Le marxisme et l'Asie, 1853-1964, pages 27 et 28
18. Ici nous faisons référence aux théories de Staline. Trois textes sont particulièrement manifestes à ce propos: Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique de 1938, Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. et finalement Le marxisme et les problèmes linguistiques.
19. Debray, Régis, Genèse du politique, Le scribe. page 160
20. Ibid.
21. Marx, Karl, L'idéologie allemande, page 86
22. Marx, Karl, Contribution à la critique de l'économie politique page 5
23. Gramsci in Piotte, Jean-Marc, La pensée politique de Gramsci, page 201
24. Lukacs, Histoire et conscience de classe, page 350

25. Ibid., page 284
26. Ibid., page 11
27. Marx, Karl, L'Idéologie allemande, page 87
28. Lénine in Piotte, Jean-Marc, Sur Lénine,
29. Piotte, Jean Marc, La pensée politique de Gramsci, page 200
30. Lefebvre, Henri, Sociologie de Marx, page 33
31. Les manuscrits de 1844, in Marx, Karl, Critique de l'économie politique, page 228
32. Lefebvre, Henri. Op.Cit., page 20
33. Ibid., page 36
34. Marx, Karl, Thèses sur Feuerbach, VIe thèse.
35. Lefebvre, Henri, Op.Cit., page 7
36. Marx, L'idéologie allemande, page 40
37. Marx, Karl, Misère de la philosophie, page 119
38. Marx, Karl, Critique du programme de Gotha, page 16
39. Marx, Karl, L'idéologie allemande, page 51
40. Althusser, Louis, Pour Marx, page
41. Rioux, Marcel, Essai de sociologie critique, page 47
42. Lefebvre, Henri, Une pensée devenue monde... Faut-il abandonner Marx?
page 217
43. Latouche, Serge, Epistémologie et économie, page 241
44. Lefebvre. "Forme, fonction, structure dans le capital", page 69
45. Zima, Pierre, L'école de Francfort, voir l'introduction.
46. Ibid, page 17
47. voir la bibliographie.
48. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 15
49. Reich, Wilhelm, Les hommes et l'Etat, page 14
50. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 186
51. Reich, Wilhelm, Les hommes et l'Etat, page 14
52. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 158
53. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 32
54. Reich, Wilhelm, Ibid., page 108
55. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 298
56. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 373
57. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 50
58. Ibid., page 59
59. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 294
60. Reich, Wilhelm, Ibid., page 85
61. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 400
62. Frankin, André in Arguements 2, Marxisme, Révisionnisme et Méta-marxisme, page 83
63. voir Latouche Serge, Op.Cit., pages 48 et ss.
64. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 158
65. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 9
66. Reich, Wilhelm, L'éther, Dieu et le diable.
67. Reich cité par De Marchi, Luigi, Op.Cit., page 495
68. Ibid., page 89
- 68a. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 212
69. Reich, Wilhelm, L'Ether, Dieu et le Diable, page 131

70. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 32
71. cité in Grumberger, Freud ou Reich, page 236
72. Bruno, Giodarno, Fureurs héroïques.
73. Bergson, Henri,
74. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 28
75. Bergson, Henri, Op. Cit. page 115
76. Bergson, Henri, Op. Cit. page 87
77. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 33
78. Ibid., page 370
79. Reich, Wilhelm, L'éther Dieu et le diable, page 140
80. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 149
81. Ibid.
82. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 170
83. Ibid., page 154
84. Buin, Yves, Op.Cit., page 23
85. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 149
86. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 57
87. Ibid., page 58
88. Ibid., page 287
89. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 84
90. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 295
91. Reich cité in Buin, Yves, page 34
92. Buin, Yves, Op.Cit., page 33
93. Chesser, Eustace, Reich and sexual Freedom, page 25
94. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 159
95. Freud, Sigmund, Trois essais sur la théorie de la sexualité, pages 69 et suivantes.
96. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 252
- 96a. Buin, Yves, Op. Cit., page 28
97. Ibid., page 28
98. Reich in De Marchi, Luigi, Op.Cit., page 84
99. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 160
100. Reich, Wilhelm, Ibid page 161
101. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 337
102. Buin, Yves, Op.Cit., page 21
103. Ibid., page 21
- 103a. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 16
104. Rousseau cité in Les grands textes de la philosophie, pages 140 etss.
105. Rousseau cité in Reich, Wilhelm Reich, Le meurtre du Christ, page 15
106. Fourier, Charles, Oeuvres complètes, Théories des 4 mouvements, et théorie de l'universel, page V
107. Fourier, Théorie des 4 mouvements, page 112
108. Il s'agit évidemment d'une schématisation de la pensée de Reich
109. Cet ouvrage est seulement disponible en allemand. Nous avons donc utilisé les très larges extraits contenus dans l'ouvrage de De Marchi, Luigi, Op.Cit., page 90
110. Ibid., page
111. Ibid., page 67
112. Ibid., page 67

113. Ibid., page 262
114. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 41
115. Reich, Wilhelm, Ibid.
116. Ibid.
117. Ibid.
118. Ibid.
119. Ibid.
120. Ici nous faisons référence aux théories staliniennes.
121. Ici nous faisons référence aux théories des Lumières.
122. voir à ce propos l'ouvrage de André Bernard, La politique au Canada et au Québec,
123. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 236.
124. Ibid., page 50
125. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 111
126. Ibid.
127. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page
128. Reich, Wilhelm, Ecoute, Petit homme!, page 15
129. Reich, Wilhelm, Ibid., page 30
130. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 42
131. Reich, Wilhelm, Les hommes et l'Etat,
132. Reich, Wilhelm,
133. Lefebvre, Henri, La vie quotidienne dans le monde moderne.
134. Nord, Walter, Marxist critique of humanistic psychology, page 82
135. De Marchi, Luigi, Op.Cit., page 70
136. Ibid., page 298
137. A ce moment on voit déjà le marxisme de Reich s'éfilocher.
138. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 21
139. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 11
140. Ibid., page 11
141. Ibid., page 82
142. Ibid., page 64
143. Ibid., page 63
144. Ibid., page 79
145. Ibid., page 56
146. Ibid., page 80
147. Ibid., page 54
148. Ibid., page 75
149. Ibid., page 75
150. Ibid., page 90
151. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 260
152. Ibid., page 261
153. Ibid.,
154. Ibid., page 283
155. Ibid., page 69
156. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 73
157. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 224
158. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 108
159. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 115.
160. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 138

161. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 158
162. Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, page 1-7
163. Ibid., page 153
164. Freud, Sigmund, Malaise dans la civilisation, voir le dernier chapitre de l'ouvrage.
165. in Cattier, Michel, Ce que Reich a vraiment dit, voir tout le chapitre V, pages 55 et ss. sur cette question.
- 165a. Freud, Sigmund, Totem et Tabou, voir la bibliographie.
166. Malinowski, La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives.
167. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 57
168. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 57
169. Sinelnikoff, Constantin, L'oeuvre de Wilhelm Reich, page 31
170. Ibid., page 38
171. Sinelnikoff, Op.Cit., page 33
172. De Marchi, Op.Cit., page 167
173. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 188
- 173a. Reich, Wilhelm, in De Marchi, Op.Cit., pages 185 etss.
174. Ibid.
175. De Marchi, Op.Cit., page 187
176. Ibid., page 188
177. Ibid., page 186
178. Ibid., page 189
179. Malinowski, Op.Cit., page 152 et page 154.
180. De Marchi, Op.Cit., page 189
181. Ibid., page 189.
182. Ibid.
183. Latouche, Op.Cit., page 256
184. Palmier, Op.Cit., page 83
185. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 194
186. Latouche, Op.Cit., page 577
187. Palmier, Op.Cit., page 136
188. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 53
189. Ibid., page 9
190. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 363
191. Ibid., page 364
192. Voir la bibliographie. Il s'agit des ouvrages de ces auteurs.
193. Brinton, Maurice, The irrational in politics, page 43
194. De Marchi, Op.Cit., page 194
195. Sinelnikoff, Op.Cit., l'introduction.
196. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 21
197. Reich, Wilhelm, Ecoute petit homme!, page 18
198. Reich, Wilhelm, L'éther, Dieu et le diable, page 69
199. Ibid., page 70
200. Ibid.
201. Reich, Wilhelm, La superposition cosmique, page 69 et page 169
202. Ibid., page 164
203. Reich, Wilhelm, Reich parle de Freud, page 101
204. Reich, Wilhelm, Reich parle de Freud, les pages 47 et 289

205. Reich, Wilhelm, Le meurtre du Christ, page 91
206. Ibid., page 11
207. Ibid., page 149
208. Sineinikoff, Op.Cit., page 1
209. Ibid.
210. Palmier, Op.Cit., page 1-
211. Ibid., page 165
212. Ibid., page 166
213. Ibid., page 165
214. Ibid., page -3
215. De Marchi, Op.Cit., page 390
216. Ibid., page 3-7
217. Ibid., page 360
218. Grunberger, Bela, Freud ou Reich?, page 1
219. De Marchi, Op.Cit., page 106
220. Marcuse, Eros et civilisation, (voir la Postface)
221. Ibid.
222. Ibid.
223. Ibid.
224. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 149
225. Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, page 175
226. Horowitz, Gad, Repression, page 3
227. Marcuse, Eros et civilisation, (voir la postface)
228. Horowitz, Op.Cit., page 126
229. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 32
230. Reich, Wilhelm, L'Éther, Dieu et le diable, page 71
231. Brinton, Op.Cit., page 44
232. Buin, Yves, Op.Cit., page 1
233. Ibid., page 1
234. Grunberger, Op.Cit., page 27
235. Buin, Op.Cit., pages 127 et 128
- 235a. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 213
236. Buin, Op.Cit., page 1
237. Reich, Wilhelm, L'Éther, Dieu et le diable, page 21
- 237a. Palmier, Op.Cit., page 99
238. De Marchi, Op. Cit., page 440
239. Ibid.
240. Notre association repose sur l'idée suivante: si le monde est conçu comme un ensemble d'objets sans sujet, l'épistémologie peut se limiter à une vision positiviste dans la mesure où celle-ci élimine également toute subjectivité. La complexité d'une épistémologie différente en sciences sociales implique la reconnaissance de sujets. Ce sont les sujets qui obligent un dépassement du cadre positiviste. A ce propos voir l'ouvrage de Serge Latouche, Epistémologie et économie, première partie.
241. Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, page 13
242. Ibid., page 78
243. in De Marchi, Op.Cit., page 9
244. in Reich, Wilhelm, Les premiers écrits, tome 1, page 136

245. Ibid., page 1-7
246. Reich, Wilhelm, Genitality in theory and therapy of neurosis, page 38
247. Ibid., page 71
248. Ibid., page 71
249. De Marchi, Op. Cit., page 17
250. Ibid., page 28
251. voir la section 1. du chapitre IV de la présente thèse.
252. De Marchi, Op.Cit., page 32
253. Ibid., page 57
254. Ibid., page 63
255. Ibid., page 65
256. Reich, Wilhelm, in De Marchi, page 113
257. Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, page 18
258. Reich, Wilhelm, L'Éther, Dieu et le diable, page -7
259. in Rubel, Maximilien, Sociologie critique 1, pages de Karl Marx, pour une éthique socialiste. Petite bibliothèque Payot,, page 117
260. Reich, La révolution sexuelle, page 27
261. De Marchi, Op.Cit., page 452
262. Ibid., page
264. Grunberger, Op.Cit., page 204
265. Ibid., page 206
266. Ibid.
267. in Le Monde, 29-30 sept. 74, "Un réalisateur marxiste et la psychanalyse"
268. Politzer, in Dadoun, Roger, Cent Fleurs pour Wilhelm Reich, page 249
269. Ibid.
270. Académie des sciences de l'URSS, Petit dictionnaire philosophique page 218
271. Colin, Wilson, The quest for Wilhelm Reich, page 134
272. Ibid., page 268
273. Dadoun, Roger, Op.Cit., page 244
274. Freud, Sigmund, Oeuvres complètes tome III, pages 262-285
275. Buin, Op.Cit., page 127
276. Freud, Sigmund, Cinq leçons sur la psychanalyse. Voir la bibliographie
277. Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, page 30
278. Lowen, Alexander, La bio-énergie, page 13
279. Ibid., page 27
280. Freud, Sigmund, Trois essais sur la théorie de la sexualité, page 126
281. Grunberger, page 136, Op.Cit.
282. Freud, Médecine et psychanalyse, page 203, 204.
283. Buin, Op.Cit., page 52
284. in Dadoun, Freud, page 220
285. Sullivan, Freud, biologiste de l'esprit, page 87
286. Dadoun, Freud, voir la bibliographie
287. Ibid., page 331

- 288. Freud, Sigmund, Oeuvres complètes, volume XXII, page 181
- 288a. Dadoun, Freud page 30
- 289. voir la section 1. du chapitre IV de la présente thèse.
- 290. Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, page 37
- 291. Marx, in Osborne, Marxisme et psychanalyse, page 94
- 292. Ibid., page 95
- 293. Lefebvre, Henri, Sociologie de Marx, page 33 (référence: note 30)
- 294. référence note 25
- 295. voir le chapitre I de la présente thèse (deuxième niveau de la problématique, première définition)
- 296. Marx, Karl in Calvez, Jean-Yves, La pensée de Karl Marx, page 390 etss.
- 297. Marx, Karl, Le Capital, livre I tome I page 181
- 298. cité par André Vachet in "La dialectique de l'individu..." page 27
- 299. Marx cité par Calvez, page 385
- 300. Ibid., page 395
- 301. Dadoun, Roger, Cent fleurs..., Op.Cit., page 244
- 302. Merleau Ponty, Maurice, Les philosophes célèbres, page 11
- 303. Palmer, Op.Cit., page 44
- 304. Fages, J.P. Histoire de la psychanalyse après Freud, page 242
- 305. Latouche, "le sens dans l'histoire", page 7
- 306. Freud, Sigmund, Les nouvelles conférences, Op.Cit. page 158
- 307. Latouche, Serge, Epistémologie et économie, page 79
- 308. Ibid.
- 309. Adorno: Introduction in : De Vienne, Op. Cit., page 37 et 67
- 310. cité in Majolin, Jean-claude, Bachelard, page 17

Leaf 278 omitted in page numbering

BIBLIOGRAPHIE

Nota Bene: Pour faciliter la consultation de cette bibliographie nous avons divisé les documents utilisés en sept catégories:

- les travaux de Reich lui-mêmes;
- les ouvrages des commentateurs de Reich;
- les ouvrages de Freud;
- les ouvrages de Marx;
- les autres ouvrages ayant eus une utilité de premier ordre;
- les ouvrages utilisés accessoirement;
- et finalement les articles.

Lorsque la première date de publication était indiquée nous l'avons inscrite comme coordonnées. Dans la majorité des cas nous avons utilisé les dates d'édition et celles d'impression.

1. Les travaux de Reich lui-même.

Reich, Wilhelm, L'analyse caractérielle, Paris, Payot, PBP, 1971.

Reich, Wilhelm, La biopathie du cancer, Paris, Payot, Collection Science de l'homme, 1974

Reich, Wilhelm, Ecoute, Petit homme! Paris, PBP, 1948, 1979.

Reich, Wilhelm, L'Ether, Dieu et le Diable, Paris, PBP, 1980.

Reich, Wilhelm, La fonction de l'orgasme, Paris, L'arche éditeur, 1952, 1957,

Reich, Wilhelm, Genitality, New York, Farras Strauss Giroux, 1980

- Reich, Wilhelm, Les hommes et l'Etat, Nice, Les éditions Constantin Sinelnikoff, 1972.
- Reich, Wilhelm, L'irruption de la morale sexuelle, Paris, Payot, Petite Bibliothèque Payot (PBP), 1978.
- Reich, Wilhelm, La lutte sexuelle des jeunes, Paris, François Maspéro éditeur, Petite collection, 1972.
- Reich, Wilhelm, Le meurtre du christ, Paris, Champs Libre 1979
- Reich, Wilhelm, Les premiers écrits 1, Paris, Payot, Collection Science de l'homme, tome 1, 1976.
- Reich, Wilhelm, La psychologie de masse du fascisme, Paris, PBP, 1972, 1977.
- Reich, Wilhelm, Reich parle de Freud, Paris, Payot, Collection "science de l'homme", 1974
- Reich, Wilhelm, La révolution sexuelle, Paris, Union Générale d'éditions collection 10/18, 1979.
- Reich, Wilhelm, La superposition cosmique, Paris, Payot, Collection Science de l'homme, 1974

2. Les ouvrages des commentateurs de Reich.

- Buin, Yves, L'Oeuvre européenne de Reich, Paris, Editions Universitaires, 1972
- Cattier, Michel, Ce que Reich a vraiment dit, Verviers, Belgique Marabout, Université 1974
- Chesser, Eustace, Reich and sexual freedom, London, Vision, 1972
- Dadoun, Roger, Cent fleurs pour Wilhelm Reich, Paris, Payot, PBP, 1975
- De Marchi, Luigi, Wilhelm Reich, Biographie d'une idée, Paris Fayard, 1973.

Grunberger, Bela, Freud ou Reich? Paris, Tchou, 1978.

Horowitz, Gad, Repression, Toronto and Buffalo, University of Toronto press.

Ollendorf Reich, Ilse, Wilhelm Reich, Paris, Pierre Belfond, 1969, 1970.

Ollman, Bertell, Social and sexual Revolution, essays on Marx and Reich, Blackrose books, Montréal 1978

Palmier, Jean-Michel, Wilhelm Reich. Essai sur la naissance du freudo-marxisme, Union Général d'éditions, collection 10/18, 1969 (Paris)

Robinson, Paul A, The freudian Left, New York, Harper & Row Publishers, 1969.

Sinelnikoff, Constantin, L'Oeuvre de Wilhelm Reich, Paris, Francois Maspéro, Petite collection, 1970

Wilson, Colin, The quest for Wilhelm Reich, London, Granada, 1981

3. Les ouvrages de Freud (utilisés).

Freud, Sigmund, Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, collection idées, 1961

Freud, Sigmund, Metapsychologie, Paris, Gallimard, nrf, 1952

Freud, Sigmund, Cinq leçons sur la psychanalyse, Paris, Payot, Petite bibliothèque payot, 1979

Freud, Sigmund, Malaise dans la civilisation, P.U.F. 1971.

Freud, Sigmund, Totem et Tabou, Paris, Payot, Petite bibliothèque payot, 1979.

Freud, Sigmund, The standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud, translated from the german under the general Editorschip of James Strachey, Vol. III 263 -285 et Vol XXII pages 158 à 205.

4. Les ouvrages de Marx (utilisés).

Marx, Karl, L'idéologie allemande, Paris, Editions sociales, 1974

Marx, Karl, Contribution à la critique de l'économie politique, Moscou, Editions du progrès, 1978

Marx, Karl, Les manuscrits de 1844 in Critique de l'économie politique, Paris Union Générale d'éditions. Collection 10/18, 1972.

Marx, Karl, Misère de la philosophie, Paris, Editions sociales, 1972

Marx, Karl, Critique du programme de Gotha, Pékin Editions en Langues étrangères, 1975.

Marx, Karl, Grundrisse, Tome 2, Paris, Union Générale d'éditions, collection 10/18, 1978

Marx, Karl, Le capital, livre 1, Editions sociales, 1952

5. Les autres ouvrages ayant eux une utilité de premier ordre.

Bergson, Henri, Les deux sources de la morale et de la religion,

Brinton, Maurice, The irrational in politics, Montréal, Black rose Books, 1980.

Calvez, Jean-Yves, La pensée de Karl Marx, Paris, Seuil, 1969

Debray, Régis, Le scribe, genèse du politique, Paris, Bernard Grasset, 1981

De La Boétie, Etienne, Le discours de la servitude volontaire, Paris, Payot, 1978

Fages, J.-B., Histoire de la psychanalyse après Freud, Toulouse, Edouard Privat éditeur, 1976.

Fourier, Charles, Oeuvres complètes, Théorie des 4 mouvements, Ed. Anthropos, Paris, 1966 et le tome 2 Théorie de l'univers.

Fromm, Erich, La conception de l'homme chez Marx, Paris, Payot, Petite bibliothèque payot, 1971.

Hesnard, A. L'oeuvre de Freud et son importance pour le monde moderne. Paris, payot, 1960.

Latouche, Serge, Epistémologie et économie, Paris Anthropos.

Lefebvre, Henri, Sociologie de Marx, P.U.F. Collection SUP, 1966.

Lefebvre, Henri, La vie quotidienne dans le monde moderne, Paris, Gallimard, Idées, 1973.

Lefebvre, Henri, Une pensée devenue monde... Faut-il abandonner Marx? Paris, Fayard, 1980.

Lowen, Alexander, La bio-énergie, Montréal, Editions du jour, Tchou, 1976.

Lukacs, Georg, Histoire et conscience de classe, Paris, Minuit, 1965.

Lyotard, J.-F., Dérive à partir de Marx et de Freud, Union Général d'éditions, collection 10/18, 1973.

Malinowski, B. La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives Paris, Payot, Petite bibliothèque payot, 1967.

Mannoni, O., Freud, Paris, Seuil, collection "Ecrivains de toujours", 1970.

Marcuse, Herbert, Eros et civilisation, Paris, Minuit, collection "Arguments", 1976.

Naville, Pierre, Le Nouveau Léviathan, Paris, Anthropos, 1974.

Palmier, Jean-Michel, Sur Marcuse, Paris, Union Générale d'éditions, Collection 10/18, 1969.

Ripoux, Marcel, Essai de sociologie critique, Montréal, Hurtubise, HMH, Canada, Québec, 1978.

Schelsky, Helmut, Sociologie de la sexualité, Paris, Gallimard, collection Idées, 1966.

6. Les ouvrages utilisés accessoirement.

Adorno, "Introduction" in De Vienne à Francfort: la querelle allemande des sciences sociales, Bruxelles, Complexe, 1979.

Braudel, Fernand, Ecrits sur l'histoire, Paris, Flammarion.

Dadeun, Roger, Freud, Paris, Pierre Belfond, la collection "les dossiers belfond", 1982.

Grafeuloup, Dictionnaire philosophique de citations, Paris Hachette, 1979,

Hegel, G.W.F., La Raison dans l'histoire, Paris, Union Générale d'éditions, Collection 10/18, 1965.

Macciocchi, Maria-Antoniella, Les femmes et leurs maîtres, Paris, Vincennes, Christian Bourgeois éditeur, Paris 1979.

Marjolin, J.L. Bachelard, Paris, Seuil, collection "les écrivains de toujours" 1977

Pascal, Georges, Les grands textes de la philosophie, Bordas, 1976

Piotte, Jean-Marx, La pensée politique de Gramsci, Montréal, Editions Parti pris, 1972.

Piotte, Jean-Marc, Sur Lénine, Ottawa, Parti pris, 1972

Sullivan, , Freud, biologiste de l'esprit, Paris, Pierre Belfond.

Widlocher, Daniel, Freud et le problème du changement, P.U.F. Paris, 1970

Zima, Pierre, L'école de Francfort, Paris, Editions universitaires. 1974.

7. Les articles.

Bettelheim, Bruno, Un réalisateur marxiste et la psychanalyse, Le monde 29-30 sept 74.

Jacoby, Russel, Négative psychoanalysis and marxism, towards an objective theory of subjectivity, telos, 1-22, winter 72.

Kovel, J. "Marxist view of man and psychoanalysis, social research 1976, no 43, no 2, 220, 243.

Lefebvre, Henri, Forme, fonction, structure dans Le capital, in l'homme et la société, Janvier, Février, Mars 68, page 69.

Nord, W. "Marxist critique of humanistic psychology." Journal of humanistic psychology, 1977, vol 17 no 1.